


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO




HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

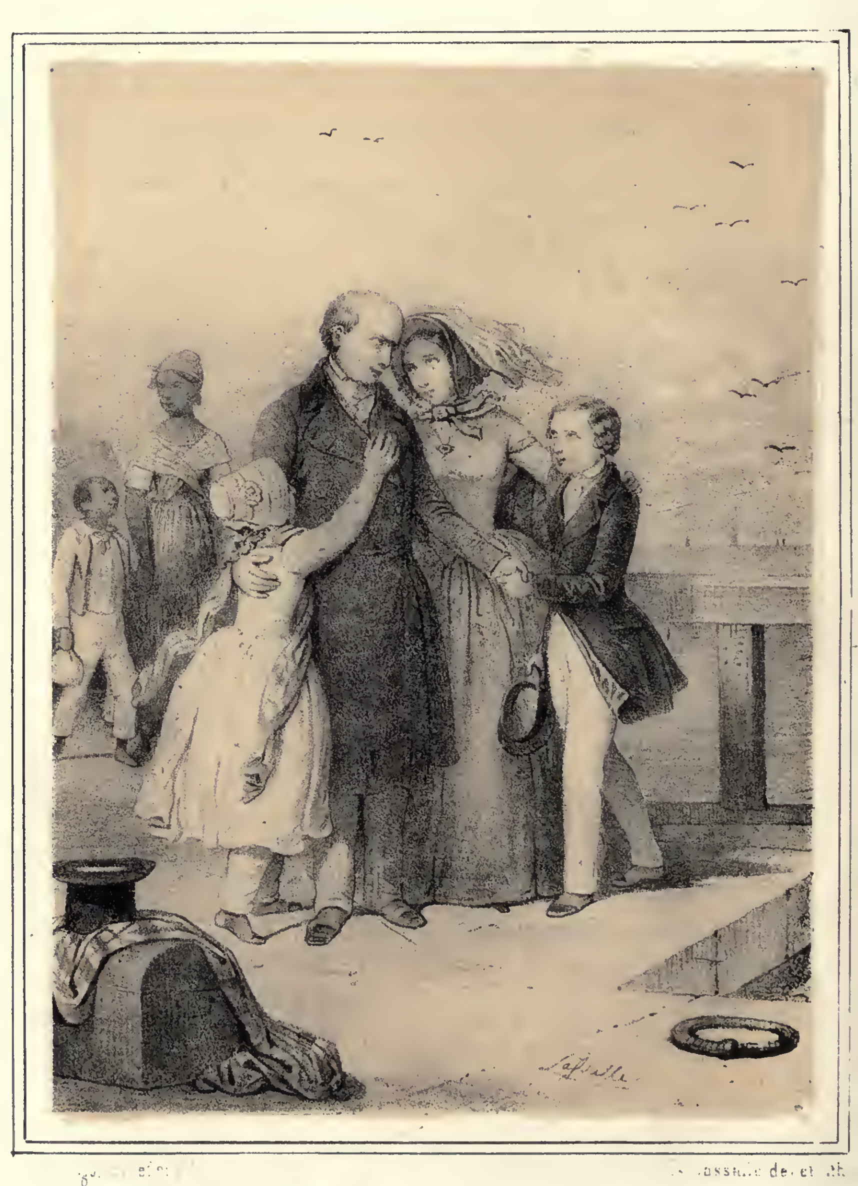
QUINZE JOURS

# DE TRAVERSÉE

OU

VOYAGE EN AMÉRIQUE.

TYPHOGRAPHIE LACRAMPE FILS ET COMP., RUE DAMIETTE, 2



Les adieux au bon Monsieur de Crave furent tendres et touchants.

QUINZE JOURS

# DE TRAVERSÉE

OU

## VOYAGE EN AMÉRIQUE

PAR

MADAME MARIE MALLET



PARIS

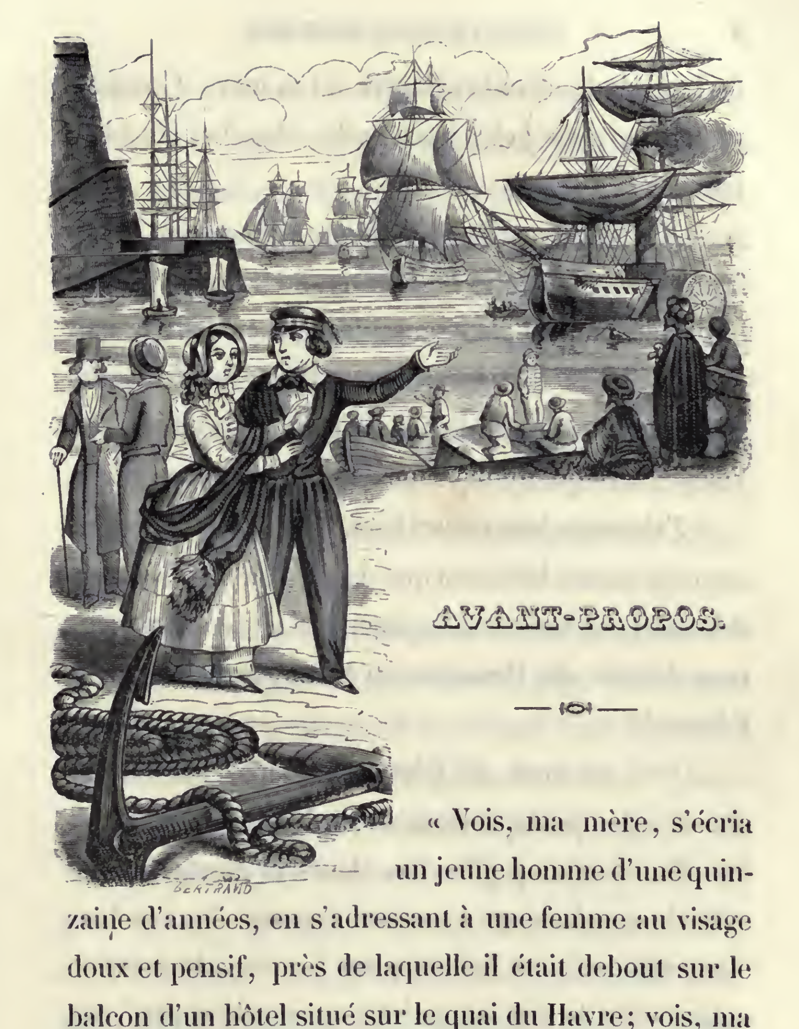
CHEZ ALPHONSE DESESSERTS

ÉDITEUR DE LA LIBRAIRIE A ILLUSTRATIONS DE LA JEUNESSE

passage des Panoramas, 38; galerie Feydeau, 12.

# TABLE DES MATIÈRES.

---




## AVANT-PROPOS.

« Vois, ma mère, s'écria un jeune homme d'une quinzaine d'années, en s'adressant à une femme au visage doux et pensif, près de laquelle il était debout sur le balcon d'un hôtel situé sur le quai du Havre ; vois, ma mère, reprit-il, ce vaisseau qui entre à toutes voiles dans le port !

— Il est plus grand que tous ceux que nous avons vus depuis ce matin, dit une jeune fille en s'élançant

du fond de la chambre auprès de sa mère. Comme il se penche avec grâce! ses voiles blanches semblent toucher l'eau!

— On dirait qu'il salue respectueusement le sol français, dit le jeune homme en souriant; c'est un beau vaisseau : il glisse aussi légèrement sur la mer qu'une hirondelle dans les airs. Regarde, Henriette, ses mâts se couvrent de matelots qui plient les voiles. Voilà l'ancre qui tombe dans l'eau et arrête sa course.

—J'aimerais bien mieux faire le voyage d'Amérique sur ce gracieux bâtiment que dans ce bateau à vapeur, si lourd et si noir, sur lequel nous nous embarquerons demain, dit Henriette; n'es-tu pas de mon avis, Édouard?

— Oui, ma sœur, dit Édouard; je suis d'autant plus de ton avis, que la navigation sur les vaisseaux à voiles offre beaucoup plus d'incidents et de variété que celle de nos bateaux à vapeur : comme les combats d'autrefois, où l'on luttait corps à corps, la poitrine contre celle de son ennemi, l'écrasant du regard, me semblent plus beaux que nos batailles d'aujourd'hui, où un boulet vous tue à une lieue de distance!

— Et moi, dit en souriant madame de Belmont, qui ne suis nullement animée de cette ardeur chevale-

resque, je préfère le bâtiment qui nous transportera le plus sûrement et le plus commodément au lieu de notre destination. Ensuite, mes enfants, les bateaux à vapeur ont un autre avantage, c'est de ne pouvoir jamais être arrêtés par des vents contraires, et, par conséquent, d'arriver au but beaucoup plus vite que les navires à voiles. Si notre traversée est moins accidentée, selon Édouard, en compensation, nous aurons le bonheur d'embrasser quelques jours plus tôt votre père, qui nous attend avec une si grande impatience.

— Notre bon père, dont nous sommes séparés depuis si longtemps, dit Henriette d'une voix émue; comme je serai heureuse de le presser dans mes bras! J'étais bien jeune quand il quitta la France : j'avais cinq ans tout au plus; cependant je me rappelle ses traits comme s'il était parti d'hier. Quoi qu'il fût jeune encore, quelques cheveux blancs argentaient sa chevelure noire. Son regard, ferme et pénétrant lorsqu'il parlait à des hommes, devenait, quand il nous regardait, mon frère et moi, doux comme celui de notre mère.

— C'est que votre père vous aime comme je vous aime, dit madame de Belmont avec émotion. Ce sont

les soucis que lui donne votre avenir, mes enfants, qui ont blanchi ses cheveux avant l'âge.

— Je l'aimerai tant, ma mère, dit Henriette, que mes caresses le rajeuniront.

— J'espère pouvoir lui être utile et l'aider dans ses travaux, dit Édouard. Il y a assez longtemps que mon père travaille pour nous ; je veux qu'il se repose, et me laisse le plus lourd fardeau dans ses affaires. Guidé par ses conseils, soutenu par mon amour pour lui, pour vous, ma mère, mes efforts seront couronnés de succès.

— Bien ! Édouard, dit un homme d'un aspect vénérable, qui entrait dans la chambre en s'essuyant le front. Voilà, reprit le vieillard, de nobles résolutions ! Et voilà bien, continua-t-il en souriant à madame de Belmont, qui regardait son fils avec un doux orgueil maternel, voilà bien l'heureuse et naïve présomption de la jeunesse ! Mon cher neveu s'imagine qu'il va remplacer ainsi, sans études et sans expérience, un homme rompu aux affaires !

— Non, mon bon oncle, répondit Édouard, en plaçant un fauteuil pour le vieillard auprès de sa mère ; je sais qu'il me faudra faire un long apprentissage, et que je ferai bien des bévues avant de pou-

voir être vraiment utile à mon père. Mais ne comptez-vous pour rien mon zèle, ma bonne volonté, mon ardeur?

— Dieu m'en garde! dit M. de Grave, en serrant la main du jeune homme; je suis sûr que ton père sera content de toi.

— Mon bon frère, dit madame de Belmont, vous paraissez fatigué; asseyez-vous près de moi pendant qu'Henriette vous prépare un verre de limonade.

— Je suis un peu fatigué, en effet, répondit M. de Grave. Je n'ai pas beaucoup marché, mais la chaleur m'a accablé. Ah! ma sœur, à mon âge on ne peut plus supporter ni le froid ni le chaud.

— Vous êtes donc sorti, mon frère? demanda madame de Belmont.

— Oui. Je me suis rendu à bord du bâtiment sur lequel vous vous embarquez demain. J'ai voulu surveiller moi-même l'arrangement de vos bagages et m'assurer que vous trouverez à bord tout ce qu'il faut pour vous et vos enfants.

— Mon cher de Grave, dit madame de Belmont, en serrant la main de son frère, je reconnais bien là votre bonté ordinaire.

— Je n'aurai pas désormais longtemps à m'occu-

per de vous, répondit le vieillard avec tristesse : Dieu sait si je vous reverrai jamais ! »

Madame de Belmont détourna la tête, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

« Est-ce que nous ne reviendrons pas en France revoir notre oncle ? demanda Henriette, en entourant le cou du vieillard de ses bras blancs.

— Oui, ma fille, nous reviendrons dans quelques années pour nous fixer définitivement en France.

— Quelques années, Sophie, n'ajouteront que des charmes à ces jeunes têtes ; mais elles conduiront mes cheveux blancs au tombeau, dit M. de Grave en souriant avec mélancolie.

— Mon frère, ces pensées rendront notre séparation plus douloureuse ; écartons-les, et espérons en la bonté de Dieu.

— Mais vous viendrez nous faire visite, mon oncle, dit Henriette en pleurant.

— Ma chère petite ! dit le vieillard, en pressant sa nièce dans ses bras tremblants, à mon âge on n'aime plus à entreprendre de si longs voyages. Dieu m'accordera, je l'espère, la grâce de vivre pour vous revoir.

— Puis, nous vous écrirons toutes les semaines, dit Henriette, et vous nous donnerez souvent de vos nouvelles.

— Oui, oui, chers enfants... Vous me promettez de ne pas oublier votre vieil oncle?

— Vous oublier, mon second père, s'écria Édouard, serait le comble de l'ingratitude!

— Comment se nomme le bateau à vapeur qui nous transporte? reprit Édouard, après un instant de silence.

— On l'appelle *le Foudroyant*, dit M. de Grave; c'est un nom bien pompeux pour un paisible bâtiment destiné à porter des voyageurs et des marchandises, et qui ne pourfend que les vagues.

— Est-ce qu'il y a des canons à bord? demanda Henriette d'un air craintif.

— Non, petite peureuse, dit Édouard en riant. Aujourd'hui que l'Océan est délivré des pirates et que la France est en paix avec le monde, il n'y a de canons que sur les vaisseaux de guerre.

— Ah! tant mieux! dit Henriette; la vue seule d'un fusil ou d'un canon me fait frissonner. Je ne ressemble pas à Édouard, qui ne rêve que bataille. Tous ces instruments de guerre ne présentent à mon esprit

qu'images de douleurs, des pauvres blessés, des mères et des sœurs en deuil.

— Je conçois qu'une jeune fille parle et pense ainsi, répondit vivement Édouard, car il est refusé à son sexe de donner son sang et sa vie à une noble cause : les hommes seuls ont la gloire de mourir pour la patrie !

— Je n'envie pas le privilége de verser le sang, dit Henriette.

— Vous êtes tous deux injustes, mes enfants, reprit M. de Grave, qui écoutait en souriant la petite discussion élevée entre son neveu et sa nièce. Dieu a si sagement arrangé les choses, que près du sexe fort qui défend la faiblesse, il a placé des anges de douceur et de paix, pour que la terre ne soit pas une vaste arène couverte de carnage.

— Est-ce que je dois voir dans ces derniers mots, mon oncle, dit Édouard, une critique de la carrière des armes, de cette carrière où vous vous êtes illustré, et dans laquelle vous avez gagné, par de longs et glorieux services, le ruban rouge qui décore votre boutonnière, ou un blâme des sentiments que je viens d'exprimer?

— Non, mon neveu, répondit M. de Grave, en po-

sant sa main tremblante sur le front large et fier du jeune homme; loin de moi une telle pensée. J'aime ton enthousiasme, et je suis heureux de voir que, si l'occasion se présente, tu te souviendras que ta famille a toujours donné, la première, l'exemple du dévouement et du courage.

— Alors c'est moi qui ai tort, dit en riant Henriette, et parce que je ne puis porter l'épée, je dois me résigner à vivre et mourir sans gloire!

— Mais n'es-tu pas, petite folle, un de ces beaux anges aux doux sourires et aux paroles de paix, reprit le bon vieillard, dont les mains blanches sèchent les pleurs de ceux qui souffrent, dont la bonté et les vertus font le charme de notre vie? Puis, qui sait? Dieu met peut-être votre rôle bien au-dessus du nôtre. Jésus n'est pas venu prêcher la guerre, mais l'amour du prochain, et il avait le cœur d'une femme!

— A quelle heure nous embarquerons-nous, mon frère? dit madame de Belmont, après un nouveau silence.

— Les barques vous attendront à six heures précises, répondit M. de Grave; il faudrait tenir toutes vos malles prêtes pour cette heure.

— Je vais donc achever les préparatifs, dit madame

de Belmont en se levant. Au revoir, mon frère. Mes enfants, restez avec votre oncle. »

Et madame de Belmont sortit.

« Savez-vous, mon oncle, s'il y a à bord du *Foudroyant* d'autres passagers que nous? demanda Édouard.

— Oui, mon ami, il y en a plusieurs, dit M. de Grave; j'ai aperçu une jeune fille de l'âge d'Henriette, déjà installée à bord; puis plusieurs personnes qui venaient choisir leurs cabines.

— Qu'est-ce que cela, une cabine? demanda Henriette.

— C'est ainsi que l'on nomme les petites chambres d'un vaisseau, où couchent les passagers et les officiers, répondit le bon vieillard. Les simples matelots ont chacun un lit suspendu dans une pièce commune; ces lits s'appellent des hamacs.

— Y a-t-il des mousses à bord? demanda Édouard, qui se rappelait avoir lu les *Aventures d'un mousse*, livre qui l'avait fort intéressé.

— Oui, un ou deux, je crois.

— Ah! tant mieux, dit Henriette; j'ai beaucoup entendu parler de petits mousses, mais je n'en ai jamais vu.

— Mes enfants, dit M. de Grave, allez prendre vos chapeaux, et nous irons faire une petite promenade dans la ville. Demain vous vous éloignerez pour longtemps de la France ; il faut donc recueillir le plus de souvenirs possible, pour bien graver dans vos cœurs l'image de la patrie. »

Le soleil était à son déclin, et la chaleur accablante qui avait régné dans la ville commençait à céder aux brises rafraîchissantes qui venaient de la mer. Quoique les jeunes Belmont fussent accoutumés au bruit de Paris, ils s'arrêtèrent étonnés au spectacle qui se déroulait à leurs yeux. Le quai était couvert d'hommes de toutes les nations occupés avec activité à transporter des marchandises, soit à bord de leurs vaisseaux, soit dans les magasins de la ville. Le port était sillonné de barques allant et venant des navires à l'ancre. Quelques bâtiments étaient sur le point de sortir du port, et leurs mâts se couvraient peu à peu des voiles que déployaient les matelots. Ici, des marins levaient l'ancre en accompagnant ce travail de ce chant cadencé et monotone particulier aux hommes de mer. Là-bas, un navire entrait dans le port, et les matelots saluaient le sol natal de longs cris de joie. Plus loin, retentissait la hache du charpentier, répa-

rant les ravages que l'ouragan avait faits à quelque pauvre bâtiment qui avait été exposé à sa fureur. D'immenses chaudières s'élevait une épaisse fumée, dont l'odeur, assez déplaisante pour les personnes qui n'y sont pas habituées, semble fort agréable aux habitants des côtes : c'était du goudron que l'on préparait pour enduire les flancs et les cordages des navires. Au milieu de cette confusion, de ces cris, des ordres que donnaient les officiers, du clapotement de l'eau frappée par les avirons, on entendait un bruit sombre, majestueux et continuel : c'était le murmure de la mer !

Depuis quelques instants, tout en s'avançant à pas lents vers une des rues qui débouchent sur le quai, M. de Grave remarquait une jeune négresse qui tenait par la main un jeune mulâtre âgé de douze à treize ans. La négresse arrêtait tour à tour tous les matelots qui se trouvaient sur son passage, et semblait leur adresser une prière, ou leur demander quelques renseignements. Quelques-uns des marins l'écoutaient avec indifférence et s'éloignaient en haussant les épaules, d'autres paraissaient s'intéresser à elle et lui adresser quelques paroles bienveillantes ; mais aucun ne parut la satisfaire, car ses grands yeux noirs res-

tèrent voilés de tristesse, et elle faisait un violent effort sur elle-même pour ne point laisser couler ses larmes. En ce moment, une dispute, qui s'était élevée entre des marins et des commissionnaires du port, à propos du transport de quelques marchandises, devint un combat, et M. de Grave entraîna rapidement son neveu et sa nièce hors de cette scène de tumulte. Ils perdirent de vue la jeune négresse.

M. de Grave fit parcourir aux deux enfants les promenades de la ville, et visita les églises. Dans l'une de ces dernières, il leur fit admirer un tableau de Rubens, le grand peintre flamand; ce tableau fut donné à l'église par un riche armateur du Havre. Le Havre est une ville assez mal bâtie, sans physionomie particulière par rapport au pays où elle est située. C'est une ville entièrement commerciale et maritime, et qui a perdu son caractère normand. Les campagnes environnantes sont semées de châteaux et de maisonnettes appartenant aux armateurs et aux négociants du Havre, qui, chacun selon ses moyens, se sont bâti un frais séjour pour l'été.

M. de Grave ramenait ses jeunes amis à l'hôtel où les rappelait l'heure du dîner, lorsqu'au coin de la rue qui donnait sur le quai, il aperçut la négresse assise

sur une borne et le visage baigné de larmes. Le mulâtre la regardait sans dire un mot avec une profonde douleur, et par instants ses yeux étincelaient de quelque pensée haineuse.

« Puis-je vous être utile? demanda M. de Grave à la jeune femme en s'arrêtant devant elle. Vous paraissez étrangère et sans amis; peut-être avez-vous besoin de protection?

— Oui, oui, monsieur, répondit vivement la pauvre négresse; je suis bien loin de mon pays, et je ne sais pas comment y retourner...

— De quelle partie de l'Afrique venez-vous? reprit M. de Grave; est-ce en cette partie du monde que vous voulez aller?

— Non, je suis née dans les États-Unis, et, quoique mon père et ma mère fussent Africains, je considère l'Amérique comme ma patrie.

— Mais il me semble alors qu'il vous est facile de retourner dans votre pays, dit M. de Grave; tous les quinze jours il part du Havre un bâtiment pour le Nouveau-Monde.

— Helas! monsieur, je suis sans argent, » et la jeune femme s'interrompit et éclata en sanglots.

M. de Grave comprit alors que, la première fois qu'il

avait remarqué la négresse, elle s'adressait aux marins dans l'espoir qu'ils la prendraient sur leur navire.

« Suivez-moi, dit le vieillard avec douceur, je vous présenterai à une dame qui va en Amérique, et qui, j'en suis sûr, s'intéressera à votre position. »

La négresse se courba, et prit la main de M. de Grave, qu'elle porta à ses lèvres avec un transport de joie impossible à décrire.

Arrivé à l'hôtel, M. de Grave raconta brièvement à sa sœur sa rencontre avec la jeune négresse, et lui dit à voix basse :

« Je payerai le passage de cette pauvre créature et de son fils ; mais, pour ne pas blesser leur amour-propre, vous lui direz, ma chère sœur, que le capitaine l'a prise à bord à votre recommandation.

— Toujours bon, toujours plein de délicatesse, mon frère ! dit madame de Belmont en pressant la main du bon vieillard.

— La vieillesse n'a que cette ressource pour faire oublier ses infirmités et l'ennui qu'elles causent, » dit M. de Grave avec un sourire doux et mélancolique.

Pendant cette conversation, la négresse, incertaine sur son sort, jetait sur madame de Belmont et M. de Grave des regards inquiets.

« Je pars demain pour l'Amérique avec mes deux enfants, lui dit madame de Belmont, en s'avançant vers elle avec un sourire bienveillant : le capitaine du *Foudroyant* est de mes amis, et il vous permettra de venir à son bord, n'en doutez point.

— Merci, merci, madame... merci ! dit la jeune femme avec transport. Et elle pressa son fils sur son cœur, en lui disant :

— Tu vois, Aristide, qu'il ne faut pas douter de la bonté de Dieu.

— Est-ce que votre fils Aristide pense que Dieu abandonne ceux qui l'implorent ? demanda madame de Belmont.

— Ce matin, en me voyant repoussée par tout le monde, le chagrin et le découragement le prirent, dit la négresse, et il laissa échapper une parole dont il s'est repenti, j'en suis certaine.

— Oh ! oui, dit Aristide en levant ses yeux noirs et brillants sur sa mère ; oh ! oui, mère, je m'en suis repenti. J'en ai demandé pardon à Dieu, et Dieu m'a pardonné, puisqu'il a envoyé monsieur sur notre chemin.

— Madame, dit timidement la négresse, emmenez-vous une femme de chambre ?

— Non, dit madame de Belmont : ma femme de chambre tomba malade peu de temps avant mon départ de Paris, et je fus forcée de partir en la laissant.

— Alors, madame, dit la négresse, voulez-vous me permettre, en retour de vos bontés, de la remplacer auprès de vous et de vos chers enfants? Je tâcherai, par mes soins, de vous exprimer ma reconnaissance.

— Très-volontiers, dit madame de Belmont. Comment vous appelez-vous?

— Judith, répondit-elle.

— Ma bonne Judith, dit madame de Belmont, comment vous trouvez-vous si loin de votre pays avec votre enfant?

— C'est une longue histoire, dit la négresse en jetant un regard d'amour sur son fils, dans laquelle cet enfant, si jeune et si inexpérimenté, joue le principal rôle. Cependant, si madame désire m'entendre, je suis prête à la satisfaire.

— Judith, répondit madame de Belmont, je ne veux devoir qu'à votre confiance le récit de vos infortunes. Ce n'est pas une frivole curiosité qui m'a portée à vous questionner, c'est le désir de vous être utile.

— Je le sens, madame, » reprit Judith en baisant la

main de madame de Belmont, que celle-ci cherchait à lui retirer.

Quoique madame de Belmont sût que ces humbles démonstrations de respect et de soumission fussent dans les mœurs des nègres américains à peine sortis de l'esclavage, son âme noble et généreuse répugnait à les recevoir.

La soirée était avancée, et M. de Grave fit observer à sa sœur qu'il était temps de prendre du repos, car ils devaient se lever de bonne heure le lendemain.

« Vous avez raison, mon bon frère, il est temps de nous retirer. Vous nous conterez votre histoire, ma chère Judith, pendant la traversée; elle nous fera paraître moins longues les heures que nous passerons à bord. »

Le lendemain, au point du jour, les voyageurs se préparèrent à quitter ce beau pays de France, dont on s'éloigne toujours à regret. Les adieux au bon M. de Grave furent tendres et touchants. Madame de Belmont serrait les mains de son frère en versant des larmes; Henriette sanglotait dans les bras de son oncle, et Édouard, pâle de l'effort qu'il faisait pour ne pas suivre l'exemple de sa sœur, souriait au mi-

lieu de ses pleurs et parlait du bonheur de se revoir dans quelque temps.

La barque qui devait les conduire à bord du *Foudroyant* attendait près du quai, et les marins exhortaient les voyageurs à s'embarquer.

« Vous nous ferez perdre la marée, » disaient-ils avec la rudesse des matelots.

Madame de Belmont s'arracha enfin des bras de son frère, et, poussant doucement sa fille, elle fit signe aux matelots, qui l'aidèrent à la placer sur le banc du bateau.

« Adieu, adieu, mon oncle ! » s'écria Édouard en agitant son chapeau tant qu'il put voir le bon vieillard.

La voix de madame de Belmont et de sa fille s'éteignait dans les larmes, et elles agitèrent leurs mouchoirs en silence.

Arrivés à bord du *Foudroyant*, le premier soin de madame de Belmont fut de visiter la cabine qui lui était destinée, et elle ne remonta sur le pont que lorsque Judith vint lui dire que l'on allait perdre de vue les côtes de la France.

« Adieu, adieu, mon cher pays !... Adieu, mon bon oncle !... Adieu, mes camarades d'enfance !... s'écria

Édouard d'une voix émue. Puissions-nous nous revoir bientôt ! »

La terre ne paraissait plus que comme une ligne bleu-foncé, aux contours inégaux, tranchant sur la couleur d'opale de la mer et l'azur du ciel. Madame de Belmont détourna son regard voilé de pleurs, et le reporta sur ses enfants bien-aimés, à qui elle allait rendre leur père. Alors le courage lui revint au cœur; elle adressa du fond de l'âme un dernier adieu à la patrie, et s'efforça de ne plus penser qu'à l'époux dont chaque mouvement du navire la rapprochait.



## PREMIÈRE JOURNÉE.

Le lendemain matin, au point du jour, madame de Belmont se leva doucement pour ne pas réveiller sa fille, dont le lit était au-dessus du sien. En sortant du lit, elle aperçut Henriette qui tenait ses rideaux entr'ouverts.

« Comment se fait-il que tu ne dormes pas? dit madame de Belmont en posant ses lèvres sur le front pur de la jeune fille.

— Je suis réveillée depuis longtemps, et je t'entendais t'habiller dans ton lit. Hier soir, la fatigue et le mouvement du vaisseau, qui me berçait comme faisait ma nourrice, m'endormirent de bonne heure; mais, ce matin, le bruit des rames et des marins qui marchaient au-dessus de ma tête m'a tirée de mon sommeil.

— Mais toi-même, ma chère mère, dit Édouard en écartant discrètement un coin de son rideau, il me semble que tu t'es levée plus tôt que de coutume?

— Oui, les mêmes causes m'ont empêchée de me rendormir, et je me suis habillée pour voir le lever du soleil sur la mer; on dit que ce spectacle est admirable.

— Ma mère, veux-tu nous permettre d'en jouir aussi? dit Édouard.

— Je le veux bien, » répondit madame de Belmont en aidant sa fille à se vêtir, pendant qu'Édouard fermait ses rideaux, s'habillait sur son lit, ainsi que l'on fait à bord des vaisseaux, où chacun ne peut avoir une chambre à soi.

En ce moment, on entendit un léger coup frappé à la porte de la cabine.

« Qui est là? demanda madame de Belmont.

— C'est moi, dit Judith en passant sa tête noire par la porte entr'ouverte; je viens voir si madame a besoin de moi.

— Oh! reprit-elle d'un air triste en les voyant déjà vêtus, madame ne pas m'a appelée pour l'habiller, ainsi que mademoiselle... Madame dédaigne les services de la pauvre négresse!...

— Non, Judith; je croyais que vous reposiez encore. Tenez, relevez les cheveux de ma fille, qui ne peut en venir à bout. »

En effet, Henriette cherchait vainement à rassembler dans ses petites mains les nombreuses boucles de la belle chevelure blonde qui inondait ses épaules. Judith s'acquitta de cette tâche avec adresse : les cheveux d'or de la jeune Européenne se plièrent en nattes gracieuses sous les doigts d'ébène de la négresse, qui en forma une couronne digne d'une reine.

Lorsqu'ils furent tous prêts, ils montèrent sur le pont. Aristide et la jeune fille que M. de Grave avait vue à bord la veille du départ de madame de Belmont, causaient ensemble à voix basse, et laissaient échapper des signes d'admiration en contemplant le tableau ravissant qui se déroulait à leurs yeux.

On avait perdu la terre de vue, et l'Océan environ-

nait de tous côtés la frêle machine sur laquelle ils avaient exposé leur vie. Le bâtiment, qui leur avait paru grand et solide dans le port, leur parut aujourd'hui si petit en le comparant à l'immensité de la mer, qu'ils s'étonnaient d'avoir pu se risquer sur ces misérables planches, et frémirent en pensant à l'abîme sur lequel ils étaient suspendus. Mais bientôt d'autres objets vinrent les distraire de ces pensées, et madame de Belmont et ses enfants ne purent retenir un cri d'admiration en portant leurs regards à l'horizon.

C'était en effet un magnifique spectacle!

La mer, à peine éclairée par les feux naissants du jour, était d'un vert sombre qui s'adoucissait vers l'est, et là prenait, sous les premiers rayons du soleil qui semblait sortir des flots, des nuances indescriptibles qu'on ne peut comparer qu'aux scintillements de l'opale. Des nuages pourprés paraissaient baisser vers la mer les franges dorées de leurs bords, comme pour recevoir et revêtir d'un vêtement royal le roi du jour. Le soleil sortait lentement et majestueusement de l'onde, et, à mesure que sa large face s'élevait dans les cieux, sa lumière inondait le monde et dissipait les ténèbres.

« Priez, mes enfants, dit madame de Belmont émue;

priez. Jamais vos cœurs ne s'élèveront plus fervents et plus remplis d'amour vers le Créateur de l'univers qu'en ce moment! Oh! c'est ici que l'homme voit Dieu dans toute sa puissance, sa grandeur et sa beauté!

— Ma mère, dit Édouard, je voudrais pouvoir exprimer ce que je ressens, mais mon âme est oppressée par la magnificence de la nature! La parole est bien impuissante pour peindre ce que j'éprouve!

— Dieu, qui lit dans ton âme, n'a pas besoin de mots. L'hommage silencieux que tu lui adresses monte jusqu'à lui. »

Madame de Belmont tourna la tête; elle avait entendu auprès d'elle un soupir étouffé.

La jeune fille qu'elle avait vue causant avec le mulâtre était debout à ses côtés et cherchait à maîtriser ses larmes.

« Qu'avez-vous, mon enfant? demanda madame de Belmont avec bonté.

— Oh! madame, vos paroles me rappellent celles de ma mère; elle était pieuse et bonne comme vous!

— Et vous êtes loin de votre mère? reprit madame de Belmont avec un tendre intérêt.

— Oui, madame, ma mère est loin, bien loin! elle est dans le ciel auprès de Dieu...

— Ne cachez point vos pleurs, chère enfant, répondit madame de Belmont. Ne rougissez point de pleurer une bonne mère; Dieu recueille ces larmes, et les hommes les respectent.

« Comment vous appelez-vous? demanda madame de Belmont, en attirant vers elle la jeune inconnue avec un mouvement maternel.

— Jenny Montrose, dit celle-ci.

— Vous êtes seule à bord? vous n'avez personne auprès de vous?

— Non, madame, dit tristement Jenny.

— Je veillerai sur vous, mon enfant, reprit madame de Belmont, charmée de l'air doux et naïf de mademoiselle Montrose; vous serez la compagne de ma fille.

— Oh! regarde, ma mère! s'écria Édouard, à mesure que le soleil s'élève, comme la mer se colore de pourpre et d'or! Les vagues semblent rouler du feu et s'avancer vers nous comme pour nous embraser. Ces légères vapeurs au nord ressemblent aux ailes d'un ange qui s'éloigne de la terre! Quelques étoiles scintillent encore faiblement comme si elles voulaient lutter avec le roi de la lumière; mais elles disparaissent, éblouies par sa magnificence!...

— Ce que tu dis là est plus poétique que vrai, reprit en souriant madame de Belmont ; car le soleil, que tu appelles le roi de la lumière, est une des plus petites parmi les étoiles fixes qui ornent l'univers, et elles disparaissent à nos yeux parce que nous sommes éblouis par la lumière plus rapprochée du soleil.

— Ce n'est donc pas, madame, le soleil qui éclaire l'univers? dit timidement Jenny.

— Non, chère enfant. Le soleil est une étoile au globe lumineux qui éclaire et échauffe les planètes qui tournent autour de lui. Les principales sont nommées Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Pallas, Juno, Vesta, Jupiter, Saturne, Uranus ou Herschell. Elles sont toutes beaucoup plus rapprochées de nous que les étoiles. Les anciens croyaient que le soleil tournait autour de la terre, et Galilée fut persécuté et emprisonné pour avoir voulu prouver le mouvement de la terre. On l'obligea de faire amende honorable publiquement, c'est-à-dire de reconnaître son erreur. On brûla ses livres, fruits de tant de veilles et d'études. Au milieu de ces persécutions, l'illustre savant souriait doucement. « Elle tourne pourtant, disait-il, et on ne peut empêcher que *ce qui est* ne soit la *vérité!* »

— Ces belles étoiles que nous admirons la nuit, dit

Henriette, sont donc bien plus éloignées de nous que le soleil?

— Oui, ma fille; Sirius, qui est une des étoiles les plus rapprochées de la terre, est cent mille fois plus loin de nous que le soleil.

— Qu'est-ce que cette grande raie blanche que l'on voit par les belles nuits, et qui traverse le ciel? demanda Henriette.

— La voie lactée?

— Oui, mère.

— C'est, disent les astronomes, un cercle lumineux causé par d'innombrables étoiles, trop éloignées de la terre pour que nous puissions les distinguer.

— Il y a donc, madame, une immense quantité d'étoiles dans les cieux? dit Jenny.

— Jugez, chère fille: lorsque, par une belle nuit. nous voyons le ciel parsemé d'étoiles, il serait impossible de les compter, n'est-ce pas? eh bien, à l'aide des instruments astronomiques, les savants en découvrent encore autant que nous en pouvons voir à l'œil nu. A chaque nouveau perfectionnement des verres optiques, on découvre de nouveaux mondes célestes. L'astronomie est, de toutes les sciences, celle qui donne la plus grande idée de l'immensité de l'uni-

vers, de la toute-puissance, de la grandeur de Dieu!

— Et la lune, tourne-t-elle autour du soleil, ma mère?

— Elle tourne autour de la terre, et avec elle fait le chemin que nous faisons. Seulement, elle met vingt-neuf jours et demi à faire le tour de notre monde, pendant que nous mettons une année à faire le tour du soleil.

— Est-ce que la lune est un corps lumineux comme le soleil? demanda Aristide, qui avait écouté cette conversation avec le plus grand intérêt.

— Non. Elle emprunte sa lumière au soleil et la reflète sur nous la nuit. Mais nous continuerons cet entretien une autre fois, car voici le capitaine qui vient m'offrir la main pour aller déjeuner.

— Est-ce que ce que vient de nous dire notre mère ne t'a point intéressé, Édouard? dit la jeune Henriette à son frère, en s'appuyant sur son bras pour descendre l'escalier du vaisseau.

— Au contraire, je l'écoutais avec attention, répondit celui-ci; pourquoi me demander cela?

— Parce que, répondit-elle, tu n'as pas prononcé un mot.

— Je n'en écoutais que mieux, dit Édouard en riant.

Mais voici la vérité. Tout ce que notre mère vient de nous dire m'a été enseigné au collége, et j'évitais de la questionner pour qu'elle ne s'aperçût pas que j'en ai oublié une grande partie.

— Oh! s'écria Henriette, c'est joli!...

— Chut! méchante, interrompit Édouard, ne vas-tu pas trahir ma confiance? Je suis bien sûr que je n'oublierai pas ce que ma mère a dit aujourd'hui; elle a l'art de nous instruire en nous amusant. »

Le repas fini, madame de Belmont entra dans sa cabine, suivie de ses enfants, de Judith, d'Aristide et de Jenny. Elle rappela alors à la jeune négresse la promesse qu'elle lui avait faite de lui raconter ses aventures.

Après s'être recueillie un instant, Judith commença ainsi :

## HISTOIRE

### DE JUDITH LA NÉGRESSE ET DE SON FILS ARISTIDE LE MULATRE.

Je suis née en Amérique, ainsi que je vous l'ai dit, madame. Mon père et ma mère étaient esclaves d'un riche propriétaire de la Caroline du nord, qui fait partie des États-Unis. Ma pauvre mère m'aimait avec la plus vive tendresse, et son maître, qui était un homme d'une cruauté froide et inflexible, s'étant aperçu de la vivacité de cet amour maternel, avait la barbarie, lorsque ma mère faisait quelque légère faute, ou n'obéissait pas au moindre signe, de me punir et me battre à sa place; ce méchant homme savait bien que ma mère souffrait mille fois davantage que si elle avait été punie et maltraitée elle-même.

Il y avait dans la maison de notre maître un jeune mulâtre libre : il était un des valets de notre tyran. Un jour qu'il se baignait dans une rivière à peu de distance de l'habitation, le courant l'entraîna et il

disparut sous l'eau. Ma mère accourut à ses cris, se jeta résolûment dans la rivière, et parvint après bien des efforts à arracher le jeune homme à la mort.

Quand le mulâtre, qui s'appelait Timothée, voulut témoigner sa reconnaissance à ma mère, elle lui dit d'une voix triste :

« Timothée, j'accepte votre amitié et vos services pour ma fille, qui sera bientôt orpheline. Je succomberai avant peu au travail excessif qu'exige de moi un maître sans cœur, qui sait tout obtenir de moi en menaçant mon enfant. Lorsque je ne serai plus, protégez-la.

— Je le jure, dit Timothée : je l'aimerai comme une sœur; elle trouvera en moi un ami et un protecteur. »

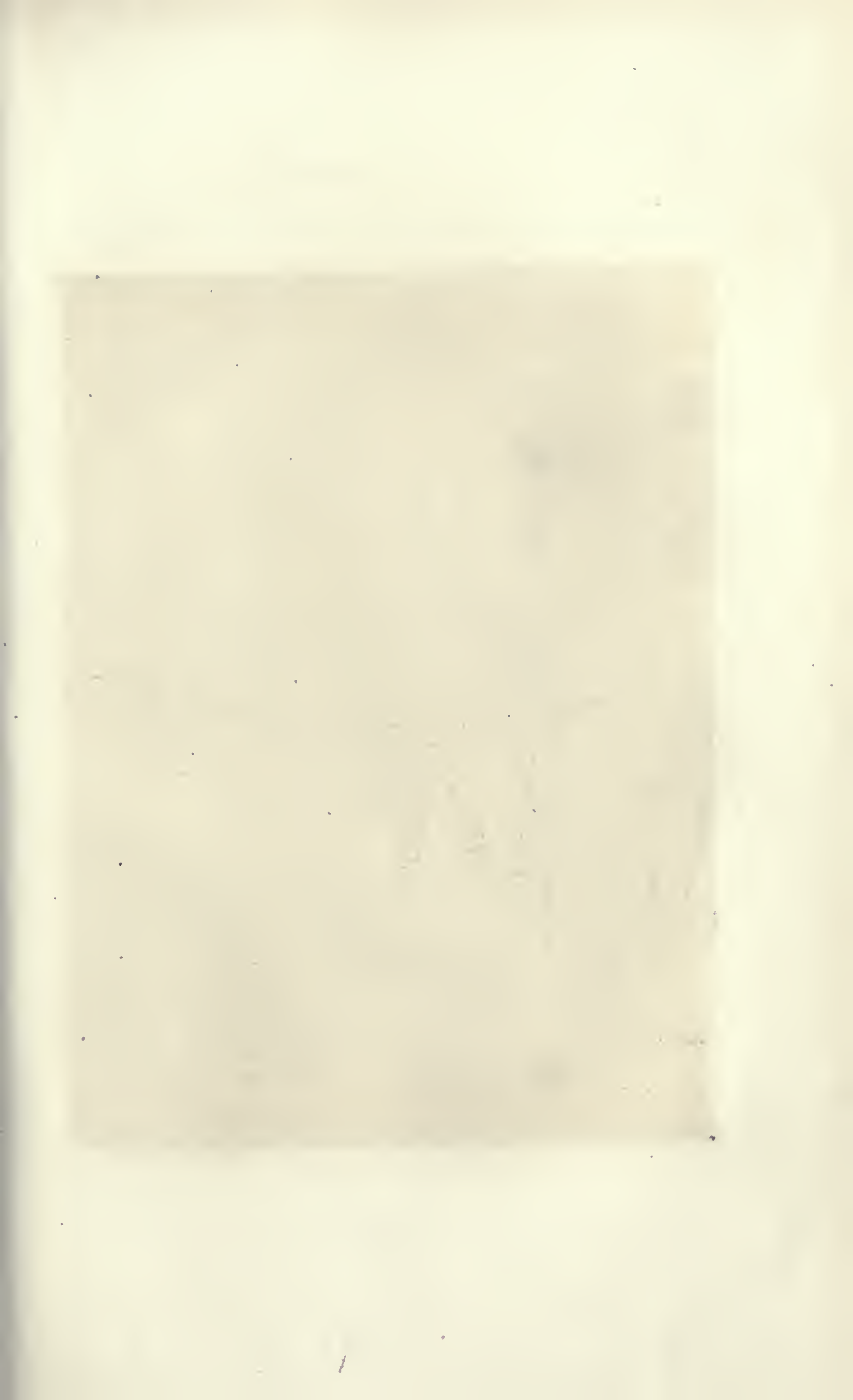
Ma mère sourit avec bonheur et lui serra la main.

Timothée tint parole. Son premier soin fut d'essayer de racheter ma liberté.

« Dites-moi ce que vous voulez de cette jeune esclave, dit-il à mon maître, j'ai quelques économies, et, si cela ne suffit pas, je vous servirai pour rien le temps que vous fixerez. »

Notre maître rejeta ces propositions, et résista aux larmes de ma mère et aux prières de Timothée.

Peu de temps après, ma mère ayant déplu à son





Timothée tint parole, son premier soin fût d'essayer de racheter m'a liberté..

maître, celui-ci mit à exécution une menace qu'il lui avait faite plusieurs fois : c'était de me vendre à un de ses voisins qui était encore plus dur et plus cruel que lui. En effet, le lendemain je fus arrachée des bras de ma pauvre mère, que je ne revis plus, car ce dernier chagrin la tua... »

Ici Judith s'arrêta ; son émotion avait altéré sa voix, et sur ses joues d'ébène roulaient de grosses larmes.

Après un moment donné à cette douleur sacrée, Judith reprit :

« Timothée promit à ma pauvre mère de veiller sur moi. Il fut s'offrir à mon nouveau maître et essaya de me racheter ; mais cet homme inhumain se fit un jeu de ses supplications et refusa de me vendre. Deux ans s'écoulèrent ainsi, lorsque tout à coup mon maître partit pour New-York et m'emmena avec lui. Je quittai Timothée avec regret : avec lui, je pouvais parler de ma mère !

— Espérez, me dit-il; ce voyage nous fournira peut-être l'occasion de mettre à exécution un plan que j'ai formé depuis longtemps. »

Et, sans expliquer ces mots, il s'éloigna.

La première personne que je rencontrai à New-York fut Timothée. Il me fit signe de n'avoir pas

l'air de le connaître. Le brave jeune homme avait quitté ses maîtres le jour de mon départ de la Caroline du Nord, et était arrivé à New-York le même jour que moi.

Un soir que je me promenais dans le jardin appartenant à la maison où demeurait mon maître, j'entendis une voix qui m'appelait doucement.

Je tenais dans mes bras la fille de mon maître ; c'était une enfant d'un an environ.

« Tenez, me dit Timothée en me présentant une bourse pleine d'or, posez cette bourse dans l'allée sablée où vous êtes, et asseyez l'enfant à côté ; puis suivez-moi vite.

— Mais, dis-je, troublée et indécise, je ne puis abandonner cette enfant seule !

— Ses cris auront bientôt attiré les domestiques de la maison ; d'ailleurs elle ne court ici aucun danger. Judith, au nom de votre mère, suivez-moi. vous serez libre ! »

Cette parole m'ébranla.

« Et qu'est-ce que cette bourse? demandai-je.

— C'est le prix de votre liberté, Judith. Vous êtes esclave, vous ne pouvez fuir sans payer votre maître. Allons, venez, nous avons déjà perdu trop de temps. »

Je suivis Timothée. Un vaisseau partait pour le Canada, qui est une colonie anglaise, et où les noirs sont libres. Un mois après notre arrivée, Timothée m'épousa; un an après, je donnai le jour à cet enfant. »

Judith désigna son fils.

La négresse allait reprendre son récit, lorsque des cris poussés par les matelots sur le pont attirèrent l'attention de la petite réunion.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda madame de Belmont un peu effrayée par ce tapage.

— Je cours m'informer, » dit le jeune Aristide.

Avant que madame de Belmont pût s'y opposer, Édouard l'avait suivi.

Voici ce qui avait occasionné les cris des matelots.

Le temps était magnifique et la mer était unie comme un miroir; le bâtiment avançait sans secousse, aidé de ses voiles. Les marins avaient demandé au capitaine la permission de pêcher au filet. Aussitôt la permission accordée, ils mirent une barque à la mer, qu'ils attachèrent au *Foudroyant* par un câble fort allongé. Alors ils jetèrent leurs filets; les marins dans la barque en tenaient un des côtés, ceux à bord l'autre; enfin ils les tirèrent sur le pont, et l'aspect de la pêche qu'ils avaient faite leur fit pousser de joyeuses acclamations.

Le pont était couvert de poissons de tout genre, qui sautaient et frétillaient pour échapper aux mains qui voulaient les saisir. Les marins couraient en riant après les pauvres poissons qui glissaient entre leurs doigts. Aristide et Édouard prirent part avec un grand plaisir à cette chasse d'une nouvelle espèce.

« Ma mère, j'en tiens un! s'écria Édouard en montrant à madame de Belmont, qui montait sur le pont, un fort beau rouget qui se débattait dans ses mains.

— Oh! quelles jolies couleurs! dit Henriette en admirant les écailles dorées du rouget.

— Ce pauvre poisson a l'air de souffrir, dit Jenny à Édouard.

— Vous avez raison, mon enfant, dit madame de Belmont. Édouard, donnez ce poisson aux marins. Si nous sommes forcés pour nous nourrir de détruire ces animaux, au moins ne nous amusons pas des souffrances de nos victimes!

— Eh bien, madame, dit le capitaine en saluant madame de Belmont, comment vous trouvez-vous à notre bord?

— Mais très-bien, monsieur, répondit madame de Belmont; mieux que je ne l'espérais.

— C'est le premier voyage que vous faites sur la mer, madame?

— Oui, monsieur, et je vous avoue que je m'en faisais une idée terrible, reprit madame de Belmont; j'ai tant entendu parler de naufrages, de tempêtes, que j'étais fort effrayée; mais en voyant cette mer si calme et si tranquille, je commence à croire que les voyageurs exagèrent beaucoup et ses fureurs et leurs aventures.

— Vous vous trompez, madame, dit le capitaine d'une voix grave; loin d'exagérer, ils ne peuvent rendre fidèlement les sublimes horreurs d'une tempête sur mer. Il faut voir cela pour le comprendre. Mais j'espère, madame, reprit le capitaine en souriant, que vous n'assisterez pas à un pareil spectacle; c'est trop effrayant pour une femme, surtout pour une mère... »

En finissant ces mots, le capitaine offrit la main à madame de Belmont pour la conduire à la grande cabine où était servi le dîner. Ce repas se prenait en commun.

Le soir étant venu, chacun se retira dans sa cabine.

« Recommandez-vous à Dieu, » dit madame de Belmont en donnant le baiser du soir à ses enfants. La

bonne mère se rappelait les paroles du capitaine, et frémissait à la pensée d'un orage en serrant ses enfants sur son sein.

Mais la nuit se passa sans accident.



## DEUXIÈME JOURNÉE.



La matinée du lendemain fut belle, quoique brumeuse. Pas un souffle de vent ne se faisait sentir, cependant le capitaine semblait examiner le ciel avec plus de préoccupation que la veille. Madame de Belmont, qui était montée sur le pont après le déjeuner, lui demanda avec inquiétude s'il voyait quelque apparence d'orage.

« Aucune, madame, répondit-il, tout va bien.

— Une voile! » cria en ce moment un jeune mousse placé sur le devant du bâtiment.

« Une voile! » répéta la grosse voix d'un matelot.

Le capitaine s'approcha du mousse, et dit, après avoir examiné l'objet de l'attention générale, à madame de Belmont qui l'avait suivi avec ses enfants :

« Voyez, madame, l'avantage des navires à vapeur sur ceux à voiles. Voilà un vaisseau couvert de voiles, et il n'avance point d'un pas, pendant que nous, avec nos roues, nous continuons notre chemin.

— Pourquoi, monsieur le capitaine? dit Henriette; est-ce que ce navire ne marche pas malgré toutes ses voiles ?

— Levez votre main en l'air, ma chère demoiselle, et vous le comprendrez. Que sentez-vous?

— Rien, répondit-elle en étendant sa main au-dessus de sa tête.

— Voilà justement pourquoi ce navire ne remue pas. Il n'y a pas de vent; il fait aujourd'hui ce que les marins appellent un calme plat.

— Tu vois, mon Henriette, que j'avais raison de préférer pour notre voyage ce vilain bâtiment tout

noir, comme tu le disais, à ces vaisseaux si gracieusement construits.

— Oh! ma mère, tu as toujours raison, » dit Édouard en lui souriant avec amour.

Le brouillard épaississait et Henriette se prit à tousser. Madame de Belmont la ramena dans la cabine et pria Judith de reprendre son histoire.

Quelques années après la naissance de mon fils, dit la jeune négresse, mon mari reçut avis qu'un de ses parents venait de mourir et lui laissait un petit héritage. Nous partîmes pour New-York afin de le recueillir. Un matin que je sortais pour les affaires de mon ménage, je me trouvai face à face avec mon ancien maître. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me reconnut et dit aux domestiques et aux esclaves qui le suivaient :

« Saisissez-vous de cette négresse; c'est une esclave qui a fui de ma maison! »

Malgré mes cris et mes plaintes, je fus entraînée par ses gens. Mon maître allait s'embarquer pour l'Europe; il me fit jeter dans une barque et porter à bord du bâtiment sur lequel il s'embarquait, et le même soir nous partîmes sans que j'eusse pu voir ni mon mari ni mon enfant.

Maintenant, madame, dit Judith en s'interrompant, permettez-moi de céder la parole à mon fils.

Madame de Belmont pria Aristide de raconter ce qui lui était arrivé après le départ de sa mère.

Le jeune mulâtre s'inclina respectueusement devant madame de Belmont et continua ainsi l'histoire de Judith :

Ma mère m'avait envoyé à l'école comme à l'ordinaire. Comme j'allais quitter mon banc pour revenir à la maison où me rappelait l'heure de dîner, je vois entrer mon père dans la classe. Son regard était inquiet; il m'appela vivement. Lorsque je sortis avec lui, il me dit :

« As-tu vu ta mère? Sais-tu où elle est?

Sur ma réponse négative, il dit à demi-voix :

« Mon Dieu ! où peut-elle être? »

Ces mots m'épouvantèrent. Des larmes inondèrent mon visage, et je dis à mon père en sanglotant :

— Père, père, au nom du ciel, qu'est-il arrivé? Où est ma mère? »

Je répétais sa question sans m'apercevoir qu'il venait de me dire qu'il l'ignorait.

« Aristide, va de suite à la maison, me dit mon père en me donnant la clef de notre demeure, et reste là.»

Et comme je partais, il reprit :

« Rappelle-toi que je t'ordonne de ne point sortir.

— Je vous le promets, mon père. »

Je rentrai dans la maison et courus à la chambre de ma mère; je sentis mon cœur se serrer en la trouvant vide. J'attendis longtemps. Enfin j'entendis les pas de mon père; je courus au-devant de lui, palpitant. Il était seul.

« Ta mère n'est pas rentrée? demanda-t-il.

— Non, non... Je ne l'ai pas vue, je n'en ai pas entendu parler, » m'écriai-je douloureusement.

Mon père sortit à l'instant sans dire un mot, me laissant dans le silence, l'isolement et l'obscurité, car la nuit était venue.

Jusque-là, je m'étais tenu près de la fenêtre dans l'espoir de voir arriver ma mère; mais lorsque je ne pus plus voir dans la rue, je vins m'asseoir au foyer désert, écoutant avec angoisse le moindre bruit qui arrivait jusqu'à moi. Quand j'entendais les pas légers d'une femme effleurant le pavé d'un pied rapide, mon cœur battait avec violence, je me précipitais à la fenêtre, et, l'ouvrant, j'appelais ma mère à voix basse, et cherchais à pénétrer l'obscurité avec mes regards ardents; je faisais mille suppositions, j'inventais mille

accidents qui avaient pu retarder ma mère. Mon angoisse augmentant à mesure que le temps s'écoulait, chaque heure ajoutait à mes souffrances. Le son de l'airain qui annonçait l'heure me faisait frémir ; je croyais entendre un glas funèbre. Parfois, il me semblait entendre des cris, des plaintes ; mon imagination vivement excitée me faisait trouver un pressentiment de malheur dans les choses les plus insignifiantes. J'ouvrais la fenêtre pour la centième fois, lorsque j'entendis des cris. « Cette fois, me disais-je, je ne me trompe point... on appelle au secours ! »

Et, oubliant l'ordre de mon père, je me précipitai hors de la maison, me dirigeant du côté d'où venait le bruit.

C'était une femme qui criait au voleur ; des malfaiteurs avaient dévalisé sa maison pendant son absence. Sa douleur me toucha peu ; qu'était son malheur auprès du mien !

Je marchais toujours, espérant vaguement retrouver les traces de ma mère, lorsque je sentis un air frais et pur passer sur mon front brûlant. Je tournai mes regards autour de moi ; j'étais sur le port. Les silhouettes des vaisseaux qui se balançaient lentement dans le bassin ressemblaient à de grands fantômes qui

se baissaient vers moi pour m'enlever dans leurs bras gigantesques.

Tout à coup j'entendis une voix de femme qui chantait un air monotone, doux et lent. A mesure qu'elle approchait et que je pus entendre les paroles, je reconnus le patois des nègres. Ma mère m'avait souvent chanté cet air et ces paroles. A ce souvenir, je n'eus plus la force de retenir mes larmes et je sanglotai tout haut.

« Qu'as-tu, petit? me dit la négresse en s'approchant de moi; que fais-tu là?

— Je cherche ma mère, lui répondis-je d'une voix tremblante, ma pauvre mère, qui a disparu depuis ce matin.

— Pauvre jeune homme! Comment est-elle? comment se nomme-t-elle?

— Elle s'appelle Judith; elle est négresse. Mon père s'appelle Timothée! m'écriai-je précipitamment, et...»

La négresse m'interrompit.

— Timothée?... dit-elle; mais c'est le nom qu'elle prononçait!

— Parlez, parlez! dis-je. respirant à peine; qui a appelé Timothée?

— Ce matin, en traversant le port, j'ai vu une jeune

négresse, à la taille svelte et gracieuse, s'avancer vers une des rues qui conduisent au centre de la ville. Elle tenait à la main un panier rempli de fruits. Un homme d'un aspect respectable, suivi de plusieurs domestiques noirs et blancs, venait à sa rencontre. Aussitôt que le monsieur aperçut la négresse, il ordonna à ses gens de s'emparer d'elle.

« C'est une esclave qui s'est enfuie de ma maison! » cria-t-il aux personnes qui s'arrêtaient et regardaient cette scène.

Avant que la négresse pût parler, les domestiques l'entraînèrent vers le port, et la jetèrent dans une barque, qui se dirigea à l'instant vers un vaisseau à l'ancre dans la rade. Deux fois elle appela au secours en prononçant le nom de Timothée...

« O mon Dieu! c'est ma mère! Où est le vaisseau? montrez-le-moi!

— Cela est impossible à cette heure, répondit la négresse; la nuit est trop sombre. D'ailleurs, ce vaisseau a dû mettre à la voile pour l'Europe.

— Oh! je la rejoindrai! m'écriai-je.

— Mais, dit la négresse, êtes-vous sûr?...

— Oui! dis-je en l'interrompant; merci, merci... adieu! »

Je revins en courant chez mon père. J'avais hâte de lui apprendre ce que la négresse venait de me dire. J'étais presque joyeux, tant le malheur qui était arrivé était loin d'approcher des horribles créations de mon imagination exaltée.

« Ma mère a été enlevée par son exécrable maître! me disais-je; mais mon père et moi saurons l'arracher de ses mains... Nous la suivrons jusqu'au bout du monde, s'il le faut; et malheur à lui! »

Je montai précipitamment l'escalier, et j'entrai dans la chambre de ma mère. Là, un nouveau malheur m'attendait...

Je vis mon père étendu sur le lit. Son visage, pâle et défait, était contracté par des souffrances atroces. Un homme, vêtu de noir, que je reconnus pour le médecin du quartier, examinait ses jambes. De temps en temps l'attouchement du médecin arrachait des cris sourds à mon malheureux père.

« Tâchez de vous calmer, dit enfin le médecin; vous voilà pansé. Demain, à la pointe du jour, nous verrons ce qu'il y a à faire.

— Mon père! qu'est-il arrivé? m'écriai-je, épouvanté par tous ces sinistres événements.

— Il y a, dit mon père avec amertume, que ma

destinée s'accomplit : j'ai les deux jambes brisées.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! » m'écriai-je en tombant à genoux près du lit de mon infortuné père... et je m'évanouis.

Mon père essaya de se lever pour me porter secours; mais, au premier mouvement, il ne put retenir un cri de douleur. Il me regardait d'un air égaré. Tant de secousses ébranlèrent sa raison : la fièvre le prit, et le délire le plus effrayant s'empara de lui. Il me crut mort ; il croyait voir ma mère tantôt courbée sous le fouet sanglant d'un maître barbare, tantôt le sein percé d'un couteau.

Au bout de quelques minutes, je repris mes sens, et alors les cris de mon père jetèrent un nouvel effroi dans mon esprit. Il ne me reconnut pas, et, malgré mes caresses et mes larmes, il continua à me croire mort. A mon tour, je m'exagérai le mal, et je crus mon père devenu fou.

Je ne puis vous peindre tout ce que je souffris pendant cette nuit fatale...

Ici Aristide s'arrêta; il venait d'entendre des soupirs étouffés ; il tourna la tête du côté où ils partaient, et vit Henriette et Jenny penchées l'une sur l'autre, comme deux jeunes fleurs nées sur la même tige : leurs

jolis yeux étaient noyés de larmes; et, comme le jeune mulâtre tourna vers elles ses regards, elles lui dirent :

« Pauvre Aristide ! comme tu as dû souffrir !...

— En effet, dit madame de Belmont, aussi très-émue, cette scène est navrante. »

Quant à Judith, elle tenait sa tête cachée dans ses mains ; le mouvement précipité de sa poitrine trahissait seul son émotion.

« Continue, Aristide, dit Édouard en serrant la main du mulâtre ; il me tarde de savoir comment tu t'es tiré de cette affreuse position.

— Quoique chaque heure me parût un siècle, dit Aristide en continuant, le jour finit par paraître, et avec lui le médecin.

Et avec le médecin vint un ange.

— Ah ! interrompit vivement Henriette, j'étais sûre que Dieu viendrait à votre secours.

— Oui, reprit Aristide, c'est Dieu qui l'envoya ; c'est Dieu qui anime l'âme de cette adorable femme ! une femme ! s'écria Aristide avec transport ; oh ! non, c'est un ange !...

— Cet ange porte un nom sur la terre, dit madame de Belmont, en souriant à l'enthousiasme du jeune mulâtre ; comment s'appelle-t-il ?

— Oui, reprit Aristide, il s'appelle la sœur Catherine. Sœur Catherine est une religieuse de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul. Elle est Française; c'est tout ce que je sais d'elle. Comment elle se trouvait si loin de son pays, c'est ce que je ne saurais vous dire; mais sans doute c'était pour accomplir quelque grande et pieuse action. Pendant son séjour à New-York, ses pas furent signalés partout par des actes de bienfaisance. Là où étaient des malheureux, elle accourait avec la tendresse d'une mère, pleurait avec ceux qui pleuraient, encourageait ceux qui perdaient l'espoir. Elle avait des paroles de consolation pour tous les maux; elle trouvait des adoucissements pour toutes les souffrances.

Lorsqu'elle entra dans notre triste chambre, et surtout lorsqu'elle entendit le médecin déclarer qu'il fallait faire l'amputation de la jambe droite de mon malheureux père, je la vis pâlir. Cependant elle commença aussitôt à apprêter les linges et bandages nécessaires.

« Il faudrait éloigner ce pauvre enfant, dit-elle au médecin, en jetant sur moi un regard de douce pitié.

— Non, non! dis-je, ne me forcez pas à quitter mon père... j'aurai du courage...»

Mon visage pâle démentait mes paroles.

« Eh bien! me dit la sœur Catherine en tirant de son sein un petit crucifix, mets-toi à genoux et prie... Demande à Dieu du courage pour ton père, pour toi... et pour nous. » Je m'agenouillai et je priai.

Le chirurgien était adroit : dans dix minutes tout était fait. Mon père avait supporté l'opération avec une grande fermeté. La perte du sang l'avait affaibli et lui avait ôté le délire. Il m'appela, et je me jetai en sanglotant dans ses bras.

La religieuse, pâle comme une statue de marbre, chercha à calmer notre émotion.

« Il faut de la tranquillité à ton père, me dit-elle de sa voix douce et harmonieuse ; sois courageux jusqu'au bout.

— Dieu nous a aband..... »

Sœur Catherine passa ses doigts sur les lèvres du blessé, et ne lui permit pas d'achever le mot qu'il avait commencé.

« Mon frère, Dieu nous entend toujours quand nous nous adressons à lui avec foi et ferveur. »

Au regard désespéré de mon père, je compris qu'il pensait à ma mère, et je me hâtai de dire que j'avais retrouvé ses traces.

La sœur Catherine me demanda quelques détails, et je lui racontai la disparition de ma mère, et ce que j'avais appris de la négresse qui avait été témoin de son enlèvement.

A son tour, mon père raconta comment son accident lui était arrivé.

Voyant que sa femme bien-aimée ne rentrait pas, il vint à l'esprit de mon père que son ancien maître l'avait enlevée, et, la dernière fois qu'il sortit de chez lui, il courut à la demeure de cet homme et questionna les domestiques. Il n'en put rien tirer. Désespéré, la tête perdue, il revenait encore une fois à la maison, quand, au détour d'une rue, une voiture qu'il n'avait pas vue venir le renversa et lui passa sur le corps.

« Savez-vous, demanda sœur Catherine, à qui appartient cette voiture?

— Oui, dit mon père, j'ai entendu un des valets nommer lord Burdet, un riche Anglais. »

Sœur Catherine écrivit ce nom sur ses tablettes; je ne compris pas au moment pourquoi elle le faisait; mais je sus plus tard qu'elle alla chez ce lord, qu'elle obtint pour mon père une rente de douze cents francs et un billet de mille francs pour les dépenses de la maladie.

La guérison de mon père fut bien longue à venir; pendant tout ce temps la sœur Catherine ne nous quitta point, c'est à peine si elle voulut prendre quelques instants de repos pendant le jour. La nuit elle ne quittait pas le chevet du lit de mon père. Elle le comblait de soins touchants; elle avait une douceur, une patience inépuisables. Avec moi, elle eut toute la bonté d'une mère. Ce qui était surtout admirable, c'était sa piété si profonde, sa charité infatigable, sa résignation, son indulgence, sa modestie. Elle avait de la pitié pour tous les maux et ne s'informait pas, avant de secourir un malade ou un infortuné, s'il méritait ou non le malheur qui le frappait.

« N'avons-nous pas tous péché, disait-elle avec son sourire angélique, et n'avons-nous pas tous besoin de la miséricorde divine? »

Enfin, mon pauvre père put sortir du lit. Ce jour-là, sœur Catherine lui apporta l'inscription de la rente qu'elle avait obtenue pour lui de lord Burdet.

« Oh! ma sœur, dit mon père, comment jamais m'acquitter envers vous?

— Priez pour moi, et surtout tâchez de faire tout le bien que vous pourrez pour que nous nous retrouvions dans le ciel.

« Adieu! reprit-elle; je pars pour un pays dévoré par la peste. Ceux qui se portent bien s'enfuient et abandonnent les malades.

— Et vous y allez, ma sœur? dit mon père, frappé d'admiration de tant de courage et de dévouement.

— Oui, dit-elle simplement; il n'y a là personne pour soigner les malades, pour consoler les mourants, pour ensevelir les morts.

— Mais, m'écriai-je très-ému, vous y mourrez!

« Que la volonté de Dieu soit faite! » murmura-t-elle.

Le lendemain sœur Catherine nous fit ses adieux. Je croyais la voir pour la dernière fois; j'étais effrayé des dangers qu'elle allait chercher avec une sérénité angélique. Mes joues étaient inondées de larmes; je m'attachais à sa robe, à laquelle mes mains se crispaient.

« Du courage, cher Aristide, me dit-elle; nous nous reverrons peut-être sur cette terre, sûrement dans le ciel. D'ailleurs, ne vivrai-je pas dans ton souvenir, comme tu vivras dans le mien? Notre image, gravée dans le cœur d'un ami, est une partie de nous-mêmes qui ne périt qu'avec lui. Quand tu seras sur le point de faire une faute, mon visage t'apparaîtra em-

preint de douleur, et tu t'arrêteras. Quand tu auras fait une bonne action, tu seras doublement joyeux, car tu me verras le sourire sur les lèvres. »

Je l'accompagnai jusqu'au quai; longtemps après que la légère barque dans laquelle elle était montée eut disparu à mes yeux, je croyais voir encore les plis flottants de sa coiffe blanche, et entendre sa voix harmonieuse me dire un dernier adieu!

La santé de mon père était toujours chancelante; la douleur que lui causait l'enlèvement de ma mère paralysait les efforts de la nature et de notre bon médecin. J'étais moi-même désespéré de n'avoir pas de ses nouvelles.

Un jour, je suppliai mon père de me laisser partir pour l'Europe : il y consentit; mais tantôt il m'engageait à partir; puis, quand le jour fixé arrivait, il ne pouvait se décider à me laisser aller.

« Je n'ai pas la force de te permettre de me quitter. s'écria-t-il; vous perdre tous deux me ferait mourir! »

Nous avions appris par le banquier de M. Melton (c'est ainsi que se nomme l'ancien maître de ma mère) que celui-ci était à Paris. Je fus chez un des parents de mon père et je le décidai à venir auprès de lui. Sûr que mon père ne manquerait pas des soins né-

cessaires à son état, je rassemblai quelque argent, et je me rendis à bord d'un bâtiment qui partait pour la France.

Parmi les passagers était un homme d'une cinquantaine d'années, nommé Durand. Il était petit, maigre, plein de vivacité. Un front élevé et des yeux remplis de feu et d'intelligence donnaient de la dignité à son visage fin, dont l'expression ordinaire était la raillerie. Il adressait familièrement la parole à tout le monde, quoiqu'il parlât l'anglais avec un accent étranger si prononcé que l'on comprenait à peine ce qu'il disait.

M. Durand était surtout remarquable par ses gestes rapides et animés; ce qui le fit appeler par les marins *le Télégraphe*. Dans la discussion, qu'il semblait aimer, sa voix mordante devenait grave et sonore, sa taille frêle et voûtée se redressait; il devenait imposant, terrible ou sublime, selon la passion qui l'animait.

Comme nous sortions du port de New-York, un bâtiment, qui louvoyait pour y entrer, manœuvra si maladroitement, qu'il vint se jeter à travers de nous sur le flanc de tribord de notre vaisseau; le choc fut si violent, que la plupart des personnes sur le pont furent jetées sur le tillac. J'avais heureusement saisi

un bout de corde. M. Durand roula à mes pieds. Aussitôt que je pus me tenir ferme sur mes jambes, je m'empressai de secourir le pauvre vieux Français, qui s'était contusionné assez grièvement dans sa chute. On le transporta dans sa cabine. Le capitaine s'étant assuré que son vaisseau n'avait pas d'avarie, nous nous remîmes en route. Pendant les deux jours que M. Durand fut forcé de garder le lit, je restai près de lui. Il parut très-touché des soins que je lui donnai, et ayant appris mon histoire et le but de mon voyage, il me promit de me servir par tous les moyens en son pouvoir.

« Je vais à Paris, me dit-il, j'y ai beaucoup de connaissances, et nous découvrirons ta mère, sois-en sûr. En attendant, je vais t'enseigner le français, cela te servira si tu te trouvais séparé de moi. »

Le digne homme me tint parole; il me donna tous les jours une leçon de deux heures, et il paraissait charmé de mes progrès. Il parut s'attacher à moi et prenait plaisir à m'instruire. Sa conversation était toujours amusante, même quand il traitait de choses sérieuses. Il avait beaucoup voyagé, et m'entretenait souvent de ses aventures et des dangers qu'il avait courus.

Le récit d'Aristide fut interrompu par un coup frappé à la porte de la cabine; Judith alla ouvrir, et le capitaine du *Foudroyant* parut sur le seuil.

« Nous sommes à portée de voix du brick que nous avons vu ce matin immobile sous ses voiles déployées, dit-il en saluant madame de Belmont. C'est un bâtiment français qui retourne au pays; si vous désirez, madame, écrire quelques lignes à vos amis de France, j'enverrai votre lettre à son bord.

— Capitaine, je vous remercie de cette attention, et je vais en profiter. En quelques minutes, je monterai sur le pont avec ma lettre. »

En disant ces mots, madame de Belmont s'approcha vivement d'une table, sur laquelle était tout ce qu'il fallait pour écrire.

« Tu écris à notre oncle, n'est-ce pas, ma mère? dit Henriette; dis-lui toute notre tendre sollicitude pour sa santé; que nous pensons toujours à lui, et qu'il vit dans notre cœur. »

Édouard voulut ajouter quelques mots de sa main au bas de la lettre de sa mère; aussitôt qu'elle fut finie, on monta sur le pont.

A très-peu de distance du *Foudroyant*, un beau brick, mollement bercé par le mouvement des flots,



Imp. J. Rigo Lebref et Cie. Louis Lassalle del. et lith.

Puis il se prit à examiner la gravure, et deux larmes brillèrent sous ses cils bruns.



attirait tous les regards de l'équipage. Déjà même la conversation était engagée entre les matelots, qui se servaient de leurs mains comme de porte-voix. Les matelots du brick étaient couchés, avec la nonchalance caractéristique des hommes de mer dans les heures de repos, sur les bastingages, les vergues basses, etc. Les uns s'amusaient avec ardeur à quelque jeu presque enfantin; d'autres fumaient, graves et calmes comme des Turcs. Le capitaine et ses officiers se tenaient sur le gaillard d'arrière et interrogeaient les supérieurs du *Foudroyant* sur les nouvelles de France.

Aussitôt que madame de Belmont parut sur le pont, le capitaine Robert prit sa lettre et la donna à un matelot qui s'élança dans un canot qui l'attendait et se dirigea vers le brick.

« Capitaine, cria M. Robert avec son porte-voix, voilà une lettre que je vous prie de jeter à la poste au premier port de France où vous aborderez. Bon vent, bon voyage !

— C'est bien, elle sera remise sûrement, répondit le capitaine du brick ; bon voyage ! »

Les deux officiers se saluèrent. Le canot revint bientôt et fut promptement hissé à bord. Le *Fou-*

*droyant* remit ses rames en mouvement et s'éloigna du brick, dont les marins continuèrent à siffler pour appeler le vent.

L'heure du dîner sonna, et la fin de l'histoire d'Aristide fut remise au lendemain.



# TROISIÈME JOURNÉE.

Comme madame de Belmont et sa jeune famille montaient de bonne heure sur le pont, accompagnées comme toujours de Jenny, de Judith et de son fils, elle entendit la voix du capitaine qui s'adressait aux matelots debout près de lui.

« Saisissez ce drôle ! s'écriait-il d'une voix altérée par la colère ; attachez-le au mât, et donnez-lui douze coups de corde !... »

Et d'un geste impératif il désigna un mousse, âgé d'environ douze à treize ans, qui se tenait devant lui, son chapeau de toile cirée à la main, d'un air fort impassible.

Deux matelots le prirent, ôtèrent sa veste et sa chemise, et l'attachèrent au mât sans qu'il eût fait la moindre résistance ou qu'il eût poussé un cri.

Mais comme un des hommes levait la corde sur lui, il tourna les yeux vers le ciel et chercha avec ses mains garrottées à faire le signe de la croix.

« Capitaine, s'écria madame de Belmont d'une voix suppliante, qu'a donc fait ce malheureux enfant? Au nom du ciel! ne le faites pas punir d'une manière si cruelle!

— Ce petit misérable, dit le capitaine encore tremblant de colère, vient de mettre en pièces un livre qu'il a trouvé sur une table de ma cabine. Il est incorrigible; son entêtement et sa stupidité n'ont pas d'égal. Ah! drôle, je t'apprendrai à me braver, à désobéir, à jouer la bêtise; car je vous assure, madame, qu'il n'est pas aussi niais qu'il veut bien le paraître.»

Pendant que le capitaine exhalait ainsi sa colère, le matelot avait commencé l'exécution, et la corde.

lancée par un bras vigoureux, tomba en sifflant sur le dos nu du mousse, dont la chair frissonna; mais il ne poussa point un cri.

Madame de Belmont, joignant les mains, dit au capitaine :

« Faites-lui grâce, je vous en supplie, monsieur; faites-le pour moi, et je me regarderai éternellement comme votre obligée ! »

Jenny et Henriette s'approchèrent. Les larmes ruisselaient sur leurs charmants visages. Elles répétèrent ensemble :

« Grâce, grâce, monsieur le capitaine ! pour l'amour de Dieu, faites-lui grâce ! »

Le capitaine parut contrarié; c'était un vieux marin, bon, généreux, mais sévère; sachant bien récompenser les hommes de son bord, mais les punissant quand ils manquaient à leur devoir. Cependant il n'osa refuser à madame de Belmont la demande qu'elle lui adressait :

« Lâchez-le ! » s'écria-t-il.

A ces mots, le matelot qui avait exécuté les ordres de son supérieur avec un sang-froid parfait, détacha le jeune prisonnier.

« Va remercier le capitaine, » dit-il d'une voix

rude et en le poussant brusquement par les épaules.

Le mousse releva alors la tête, et secoua avec un mouvement de fierté et de rage les longs cheveux qui s'éparpillaient sur son front bas et carré.

On vit alors sur ses joues hâlées les traces de deux larmes.

« Jean, viens ici, lui dit le capitaine, et remercie cette dame, qui est cause que tu en es quitte à si bon marché. »

Le mousse fit quelques pas et dit d'une voix grave et triste :

« Merci, madame, merci.

— Remercie aussi ton capitaine, mon enfant, » dit madame de Belmont avec bonté.

Le mousse leva ses yeux bruns sur son officier, puis il le salua sans prononcer une parole.

« Voyez s'il cédera ! dit le capitaine en frappant du pied. Cette race bretonne est indomptable.

— Quel crime avait donc commis cet enfant? dit madame de Belmont en souriant.

— Il paraît, dit le capitaine, que monsieur Jean trouva, en époussetant ma cabine, un livre sur ma table. Il crut que c'était un livre de piété, et l'ouvrit pour admirer les belles images de saints et de saintes

qu'il s'attendait à y trouver. Jugez de sa joie et de son étonnement, quand, au lieu de saintes images, il vit des gravures représentant les costumes des paysans et des paysannes de sa chère Bretagne! Mon drôle resta longtemps dans une muette extase; puis enfin il se mit tranquillement à arracher les gravures du livre, les posa sur son cœur avec une image de saint Jean, son patron, qui s'y trouvait déjà, et monta sur le pont d'un air aussi innocent qu'un agneau nouveau-né.

« Le matelot de service l'avait vu faire, et vint faire son rapport. Alors j'appelai le mousse.

« Tu as volé les gravures d'un de mes livres! » lui dis-je d'une voix sévère.

Il pâlit, mais me répondit d'une voix ferme:

« On vous a dit la vérité, mon capitaine.

— Mais, repris-je, tu ne sais donc pas qu'une pareille action mérite vingt coups de corde?

— Punissez-moi comme bon vous semblera, mon capitaine, dit Jean, sans s'émouvoir de ma menace.

— Nous verrons, repartis-je, furieux de ne pouvoir l'intimider, nous verrons si tu garderas cet air tranquille sous les coups que je vais te faire administrer.

Jean sourit.

« S'il plaît à sainte Anne de Bretagne et à mon saint patron, j'aurai du courage, dit-il gravement.

— Douze coups de corde à ce drôle, dis-je aux matelots.

« Qu'as-tu fait des gravures que tu m'as volées ? demandai-je à Jean, qui n'avait pas sourcillé en entendant l'ordre que je venais de donner.

— Les images sont là, dit-il en mettant la main sur sa poitrine.

— Donne-les-moi ! m'écriai-je.

— Oh ! mon capitaine, dit le mousse, devenu tout à coup humble et suppliant, laissez-les-moi ; je les paye assez cher !

— Tu savais ce qui t'attendait ?

— Oui, dit-il, mais j'espérais les garder.

— Si j'avais été seul avec cet enfant, dit le capitaine, je lui aurais laissé ces gravures, qu'il payait de son sang, car douze coups de corde lui auraient enlevé la peau. Mais j'étais entouré de mes matelots, et il ne faut jamais qu'un supérieur ait le dessous ; sans cela, adieu la discipline.

« Cette réflexion m'arrêta, et je dis à Jean :

« Donne-moi ces gravures ! »

« Le mousse les tira une à une de son sein, les regarda avec des larmes, et me les remit. Dès lors il devint sombre et taciturne, et il me bravait d'un regard fin et étincelant. Je pris les gravures, et j'en jetai plusieurs à la mer. Jean fit le mouvement de les suivre. J'en eus pitié, et je gardai les autres pour les lui donner, comme une récompense, la première fois que je serais content de lui. »

Pendant qu'il parlait, le capitaine avait montré les gravures à madame de Belmont : une d'elles tomba sur le pont; Henriette l'avait ramassée, et paraissait avoir quelque regret de la rendre. Elle représentait une paysanne bretonne assise sous un chêne, gardant des vaches qui paissaient auprès d'elle.

« Gardez cette gravure, si elle peut vous faire plaisir, ma jeune amie, » dit le capitaine.

Henriette le remercia, et s'éloigna en sautant. Peu à peu, et quand elle pensa que le capitaine ne la voyait pas, elle s'approcha de son frère, et lui parla à l'oreille. Édouard prit la gravure et s'avança près de Jean. Le mousse était assis sur le devant du bâtiment; son regard était plongé sur la mer, et ses traits durs étaient chargés de tristesse.

« Jean! » dit Édouard en lui tendant la gravure en souriant.

Le mousse la saisit vivement, et dit :

« Vous me la donnez?

— Oui, dit Édouard ; le capitaine l'a donnée à ma sœur, qui vous la donne.

— Merci, mon cher monsieur, merci, dit Jean. Remerciez bien votre sœur. Si quelque danger vous menace l'un ou l'autre tant que vous serez à bord, appelez Jean, et vous verrez s'il est reconnaissant! »

Puis il se prit à examiner la gravure, et deux larmes brillèrent sous ses cils bruns.

« C'est tout le portrait de ma mère! murmura-t-il d'une voix altérée; c'est à peu près le costume de notre village. Quand reverrai-je ma mère et notre Bretagne? continua-t-il après un moment de silence. Le soir, quand les nuages prennent mille formes bizarres, je me figure y voir nos côtes hérissées de sombres rochers, nos forêts de chênes, l'humble chaumière de mon père, la vieille église du village! tout cela est gravé dans mon cœur, et fait à la fois mon bonheur et mon supplice. Je suis comme le voyageur égaré dans le désert : il meurt de soif et de chaleur dans ces plaines ardentes, et il croit voir au loin un

frais ombrage et une source pure qu'il ne peut atteindre, car c'est une vision fantastique. C'est ainsi que je vois ma Bretagne dans toutes les terres lointaines et dans les nuages capricieux.

— Mais ne conserves-tu plus l'espoir de retourner dans ton pays? » demanda Édouard, étonné de trouver tant de poésie chez un mousse grossier.

Avant que Jean pût répondre, la voix d'un contremaître l'appela pour le service du bord, et interrompit cette conversation.

Édouard descendit dans la cabine de sa mère, où était rassemblée toute la petite société, et Aristide fut invité à continuer son récit.

Parmi les aventures que me raconta M. Durand, dit Aristide, une de celles qui me frappèrent le plus lui arriva pendant un voyage qu'il fit dans les contrées sauvages qui touchent aux montagnes Rocheuses. Il s'embarqua avec un Américain qui avait parcouru l'intérieur de l'Amérique et habité longtemps avec diverses tribus d'Indiens, sur un petit bâtiment qui remontait le Mississipi jusqu'à la jonction du Missouri avec ce père des fleuves.

Je n'oublierai jamais l'enthousiasme passionné avec lequel M. Durand me parla du Mississipi.

« Je voudrais pouvoir te décrire de manière à t'en donner une idée exacte, me disait-il, ce fleuve magnifique dont les rives se perdent à l'horizon. C'est une mer d'eau douce roulant majestueusement ses flots bleus et limpides vers l'Océan avec le mouvement rapide et immuable du temps vers l'éternité. De chaque côté de ses eaux profondes, on découvre de riches contrées qui varient d'aspect à mesure que l'on s'avance vers les parties inhabitées qui existent encore près des montagnes Rocheuses. Là où la hache et la charrue du défricheur n'ont pas encore porté la destruction, la végétation se montre puissante et vivace. Des arbres dont les cimes semblent toucher le ciel, et qui ont peut-être plusieurs siècles, étalent leur sauvage et inculte vigueur. Les plus faibles plantes sont pleines de santé et de force, et élèvent leurs tiges et leurs feuilles resplendissantes vers le ciel, comme fières de leur beauté.

J'avais résolu, continua M. Durand, de faire pendant ce voyage quelques études de botanique, et je m'étais muni d'une boîte que j'attachai au-dessus du havre-sac qui contenait mes provisions, et dans lequel je plaçai toute plante qui me paraissait curieuse. Lorsque M. Catlin, c'est le nom de l'Américain qui m'ac-

compagnait, et moi, quittâmes le navire pour nous enfoncer dans les terres, un marin, le second du bord, voulut nous accompagner; nous y consentîmes volontiers.

— A une centaine de milles environ, dit M. Catlin à la première halte que nous fîmes, nous trouverons une tribu d'Indiens dont je connais les principaux chefs.

— Mais..., interrompis-je, mon intention était de remonter pendant deux ou trois jours le cours du fleuve, et ensuite de revenir trouver notre petit bâtiment. Je vous avoue que je ne suis pas tenté d'entreprendre à nous trois une aussi longue course dans ces plaines solitaires : nous pourrions rencontrer des troupeaux de buffles ou bisons, des Indiens qui ne nous connaissent pas, et...

— Et ?... reprit M. Catlin en voyant que je m'arrêtais pour considérer son visage grave et austère, où ne se reflétait jamais aucune émotion.

— Vous voulez connaître cette partie du monde et les coutumes de ses habitants, reprit-il en voyant que j'hésitais; rien ne pourra vous instruire davantage que l'expédition que je vous propose. Quant aux buffles, nous avons de bons fusils et des munitions. Je ne

crains pas les Indiens; je connais toutes les langues des hordes qui habitent ces contrées, et je ne doute pas qu'ils ne nous laissent en repos.

— Allons! dis-je, en route!

— Nous traverserons, dit M. Catlin, une partie de la forêt qui est à notre droite; à l'autre extrémité se trouvent ces grandes plaines qui s'étendent vers l'ouest à près de cinq cents lieues. Une autre forêt, descendant des montagnes Rocheuses, termine ces immenses prairies qu'habitent les dernières tribus des hommes rouges. Le nombre entier de ces anciens maîtres de l'Amérique n'est plus que de trois cent mille âmes. Les hommes civilisés les ont refoulés dans ces sauvages solitudes, où ils n'osent pas encore s'aventurer.

— N'y aurait-il aucun moyen de les civiliser? demandai-je.

— Notre vie casanière et monotone ne tente guère ces hommes actifs et guerriers, dit M. Catlin.

— Nous avons très-peu de provisions pour faire une aussi longue route, dis-je à l'infatigable voyageur.

— Ne vous inquiétez pas, nous rencontrerons des buffles dont nous mangerons la bosse, des castors

dont nous savourerons la queue, des oiseaux, des œufs, si vous le désirez.

— Je me confie en vous, » dis-je en souriant.

Après avoir marché tout le jour dans ces vastes solitudes sans avoir rien rencontré d'extraordinaire, M. Catlin, qui était notre guide et notre chef, nous proposa de faire halte. Quelques branches mortes nous firent un bon feu, et nous nous étendîmes sur la mousse épaisse, enveloppés de petites couvertures que le prudent voyageur nous avait engagés à prendre avec nous.

Au point du jour, nous nous remîmes en marche. Je m'arrêtais de temps en temps pour butiner dans les herbes et recueillir les plantes qui me paraissaient rares ou inconnues en Europe. Nous devions nous arrêter dans un petit bois qui était devant nous, pour nous reposer et prendre quelque nourriture.

« Voyez! » s'écria tout à coup M. Catlin.

Je suivis l'indication que me donnait sa main, et je vis dans le lointain une masse noire qui s'avançait vers nous.

« C'est un troupeau de bisons ou de buffles, s'écria M. Catlin. Gagnons ces arbres isolés qui sont là-bas, car ces animaux passeraient sur nous dans

la plaine et nous écraseraient sous leurs pieds. »

Nous nous mîmes à courir; les bisons s'avançaient rapidement, couvrant la prairie de leurs masses compactes et serrées. Ils pouvaient être cinq ou six mille. Arrivés à notre refuge, M. Catlin nous dit de charger nos armes.

« S'ils approchent trop près, dit-il, nous tirerons sur eux; cependant, attendez mon signal. N'excitons pas leur fureur, ils sont trop nombreux. »

A peine avions-nous apprêté nos armes qu'une dixaine de bisons mâles, d'une taille énorme, passèrent près de nous. En nous apercevant, ils poussèrent des mugissements sourds et terribles; leurs yeux ardents brillaient à travers l'espèce de crinière dont leur tête et leur cou sont couverts. L'un d'eux fit un bond de notre côté et laboura la terre de ses cornes courtes et aiguës.

« Laissez-moi tirer, dit M. Catlin; nous sommes morts si nous le manquons! »

Le voyageur arma son fusil, et, couchant en joue le bison qui s'approchait, il lui envoya une balle entre les yeux : l'animal tomba sur ses genoux; M. Catlin jeta son fusil, et, plus prompt que la foudre, il s'élança sur lui, et, avant qu'il pût se relever, il lui plon-

gea son couteau de chasse dans le cou, laissant le bison se débattre sur l'herbe ; l'intrépide chasseur revint vers les arbres.

Les premiers bisons s'élancèrent au galop dans la plaine, et toute la troupe les suivit en s'écartant de l'animal blessé, dont les mugissements activaient leur course rapide. Bientôt nous vîmes leur colonne noire disparaître derrière une partie de la forêt que nous venions de quitter.

« Maintenant, dit M. Catlin, qui avait recouvré tout son sang-froid, dépeçons cet animal; sa chair est succulente, et nous ferons un excellent repas ! »

Nous l'aidâmes, et, après avoir pris un morceau de la bosse, nous avançâmes vers le bois où nous devions faire halte. M. Catlin eut bientôt fait un grand feu, et, enveloppant le morceau de bison dans une partie de la peau qu'il avait enlevée pour cet usage, il le couvrit de cendres chaudes; au bout d'une demi-heure, il retira ce mets singulier du four improvisé, et nous offrit une chair tendre, délicate et cuite à point, dont nous fîmes un excellent dîner.

« Le bison est la principale nourriture des Indiens, nous dit-il; la plupart le chassent à cheval, armés de flèches, de lances et de couteaux; ils ne se servent

guère de leurs fusils que pour faire la guerre et pour tirer les animaux dont ils échangent la fourrure contre des armes à feu, de la poudre, ou des verroteries de fabrique européenne.

— Cette chasse de bisons, faite par les Indiens, doit être fort curieuse, observai-je.

— En effet, me répondit laconiquement M. Catlin; j'espère que nous aurons l'occasion de voir ce spectacle. »

Plus nous avancions, plus la végétation était abondante et luxueuse. Cette immense solitude, dont le silence solennel n'est interrompu que par le cri lointain de quelque animal sauvage, remplissait mon âme d'un vif sentiment de la splendeur de la nature et de la faiblesse et de l'impuissance de l'homme isolé.

Le troisième jour de notre marche, vers midi, nous nous reposions à l'ombre d'un arbre majestueux. Le marin s'était étendu sur l'herbe haute et fournie qui lui faisait un lit fort agréable ; M. Catlin fumait dans le calumet ou pipe, présent de quelque chef indien ; j'étais occupé à ranger dans mon herbier quelques nouvelles plantes rares dont j'avais fait la découverte dans la matinée, lorsque je sentis la main de notre guide s'appuyer sur mon bras.

« Suivez la direction de mon regard, me dit tranquillement M. Catlin. Là, dans ces grandes herbes qui croissent au pied de ce sumac, ne voyez-vous rien?

— Ma foi, non! » dis-je.

M. Catlin se leva et marcha droit à l'endroit qu'il venait de m'indiquer. Je le suivis.

« Pourquoi mon frère se cache-t-il comme le serpent? dit M. Catlin dans une langue indienne. Croit-il que les Visages-Pâles n'ont pas d'yeux? »

A peine eut-il prononcé ces mots que je vis une tête noire s'élever au-dessus des herbes et des yeux étincelants se fixer sur nous.

« Est-ce que les Visages-Pâles viennent chasser dans nos prairies? dit un jeune Indien en se levant avec une grâce et une souplesse admirables.

— Non, répondit M. Catlin. Les hommes blancs sont venus voir en frères les Peaux-Rouges leurs amis.

— Les Peaux-Rouges ne sont pas dupes des flatteries des Visages-Pâles! dit l'Indien avec fierté. Est-ce qu'ils nous prennent pour des femmes!

— Je sais que les Dahcotahs sont un grand peuple, reprit M. Catlin; j'ai assisté aux conseils de ses anciens, et j'ai fumé le calumet de paix avec ses jeunes guerriers.

— Mon frère est le grand magicien des Visages-Pâ-

les, dit l'Indien en quittant l'attitude pleine de défiance et de menace qu'il avait gardée.

— Que mon frère soit le bienvenu ainsi que ses guerriers ! »

Le brave Indien donnait ce nom à moi et au marin qui nous accompagnait.

M. Catlin lui annonça alors son intention de se rendre au village des Dahcotahs, et engagea l'Indien à faire route avec nous.

« Le chef et ses guerriers sont répandus dans la plaine pour y chasser le bison, dit l'Indien. Si mes frères les Visages-Pâles veulent me suivre, je les conduirai à notre camp. »

L'Indien, sur un signe de consentement de M. Catlin, marcha devant nous. Je ne pouvais me lasser d'admirer les belles proportions de son corps, la grâce, la légèreté de sa démarche. Tout en avançant, M. Catlin m'instruisit de ce qui s'était passé entre lui et son nouvel ami.

« Comment avez-vous compris que cet homme appartient au peuple qui vous connaît ?

— Par les peintures dont son visage et ses bras sont couverts, me répondit-il ; chaque tribu a ses marques et bigarrures caractéristiques. »

Nous trouvâmes la tribu campée auprès d'une petite rivière qui, après de longs détours dans les plaines, allait se jeter dans le sein de l'un des nombreux tributaires du père des fleuves. Les tentes de peaux de buffle étaient dressées entre des cotonniers, des sumacs, des aunes qui croissaient près de l'eau. A la porte de chaque tente étaient suspendus le bouclier, la lance, l'arc et le carquois du maître. Les Indiens étaient divisés par petites troupes; ils semblaient causer des incidents de la chasse, qui fait l'occupation la plus importante de ces peuples errants. De jeunes garçons s'exerçaient à dompter les coursiers sauvages de leurs pères, et déployaient une audace, une ardeur, un courage extraordinaires à ces jeux dangereux. Quelques femmes sortaient de temps en temps leurs têtes cuivrées de dessous les tentes et jetaient des regards d'admiration et d'encouragement à leurs fils. Parmi les groupes d'Indiens on distinguait aisément les chefs et les guerriers renommés par leur bravoure, à leur maintien plein de dignité, à la fierté de leurs regards.

« Pourquoi, demandai-je à M. Catlin qui me traduisait le discours de l'Indien, vous appellent-ils le grand magicien?

— Parce que, me dit-il, j'ai fait le portrait d'un grand nombre d'Indiens. Je ne puis vous dire la surprise de ces hommes simples et ignorants en voyant leurs traits copiés sur la toile. Comme ils n'ont pu comprendre le procédé par lequel j'arrivais à ce résultat, ils y ont vu de la magie, un don surnaturel, et alors ils m'ont pris pour un magicien.

— Et ils n'ont pas essayé de vous faire un mauvais parti?

— Loin de là; ils ont un respect superstitieux pour ce qu'ils ne comprennent pas, et ils n'oseraient toucher un cheveu de ma tête. »

Le grand chef fit quelques pas au-devant de nous avec la gravité imposante d'un Indien, et nous souhaita la bienvenue.

La nuit approchait; le chef nous fit donner une tente et nous envoya des provisions; mais à peine avions-nous commencé nos préparatifs pour souper, qu'une voix plaintive prononça à la porte de la tente quelques mots indiens.

M. Catlin alla soulever la partie de peau qui cachait l'entrée, et nous vîmes une jeune Indienne d'une quinzaine d'années qui salua humblement et resta tremblante et irrésolue.

« Que veut ma sœur à ses frères les Visages-Pâles? dit M. Catlin.

— Ma mère se meurt, puissant magicien, dit-elle enfin d'une voix altérée. Mon frère, qui a le pouvoir de rendre la vie aux mourants, veut-il venir voir la pauvre femme dahcotah? »

M. Catlin me fit signe de prendre mon herbier, et nous suivîmes la jeune Indienne jusqu'à la tente, où sa mère était étendue sur des peaux d'ours. Le visage pâli et amaigri de cette infortunée ne nous donna pas beaucoup d'espoir de pouvoir la sauver.

Pendant que M. Catlin adressait à la malade quelques questions sur la cause de ses souffrances, je jetais mes regards sur l'intérieur de cette tente, où tout annonçait la misère et le dénûment; quelques ustensiles de ménage étaient jetés dans un coin. Des vêtements en peaux pendaient çà et là.

« Il y a longtemps que votre mère est malade? demanda M. Catlin à la jeune Indienne.

— Depuis la mort de son fils, qui a été tué à la chasse par un buffle furieux, répondit la jeune fille, la santé et la joie ont fui ma mère; elle a suivi mon père, qui est un grand guerrier, hier sur la plaine, pour rapporter à la tente la moitié d'un bison qu'il avait

frappé; mais ses forces l'ont abandonnée, et la vie la quitte si vous ne pouvez la sauver.

— Le Wahcondah seul est tout-puissant! » répondit Catlin en se servant de ce mot indien, qui signifie Dieu, le grand Esprit.

Comme M. Catlin finissait ces mots, un Indien de haute taille, aux traits durs et impérieux, entra dans la tente, et jeta un regard de surprise et de méfiance sur M. Catlin et moi.

« Pourquoi est-ce que mon frère a quitté sa tente pour rôder dans celle du Dahcotah? » dit-il d'un air de hauteur.

— La femme du Dahcotah est malade, répondit M. Catlin, et nous sommes venus lui donner des herbes pour la guérir. »

Il montra mon herbier et me dit en anglais de choisir quelque plante inoffensive que l'on pût donner comme remède à la malade; je compris alors pourquoi Catlin m'avait dit de prendre mon herbier.

« Mon frère est aussi un grand médecin? » dit l'Indien en m'examinant.

M. Catlin répondit affirmativement, retourna près du lit de la mourante, et parut s'occuper exclusivement d'elle.

La jeune Indienne s'était assise dans un coin de la tente, et se mit à chanter d'une voix douce et monotone un chant de mort. C'était le récit de la vie et des derniers moments de son frère. Elle raconta combien il avait pris de chevelures sur la tête de ses ennemis, le nombre des buffles qu'il avait tués ; elle dit combien il était brave au combat, hardi et agile à la chasse. Puis elle fit le récit de son enterrement :

« Ses armes ont été placées dans sa main, chantait-elle, et son cheval favori a été immolé sur sa tombe, pour que le guerrier dahcotah puisse monter à cheval pour aller dans les prairies bienheureuses des esprits, et paraître devant le maître de la vie comme il convient à un chef ! »

A mesure que la jeune fille chantait, sa voix devenait éclatante et vibrante, ses grands yeux noirs brillaient d'un feu sombre ; son visage expressif exprimait tour à tour le triomphe et la douleur.

Lorsque nous détournâmes nos regards de sur elle pour les porter sur la malade, nous la vîmes debout, le corps penché en avant comme si elle craignait de perdre un seul mot du chant de sa fille. Toutes les émotions que la jeune Indienne exprimait se reflétaient

sur la figure mourante de la malheureuse mère. Enfin le chant cessa.

« J'ai vu mon fils monté sur son cheval de bataille; il s'éloignait, rapide comme l'élan, vers la demeure des esprits! murmura-t-elle d'une voix inspirée. Il est allé trouver les grands guerriers de son peuple qui sont dans les prairies bienheureuses! Car un guerrier ne meurt pas. Le Wahcondah appelle les braves à lui quand il en a besoin, et ils partent. Dieu ne reprend la vie qu'il a donnée que pour en donner une plus parfaite et plus heureuse!

— Le sentiment religieux et la croyance dans une autre vie sont profondément enracinés chez ces peuples, » me dit M. Catlin.

Après avoir prescrit quelques simples remèdes, nous quittâmes la tente.

« Le sort des femmes est très-malheureux, me dit M. Catlin; elles sont les domestiques et, en quelque sorte, les bêtes de somme des hommes. Ce sont elles qui cultivent la terre, qui dressent les tentes, qui préparent les aliments, toutes choses qu'un Indien trouverait indignes de lui. »

Le lendemain, la jeune Indienne vint de nouveau à notre tente; elle avait obtenu de son père la per-

mission de faire faire le portrait de sa mère, et elle venait offrir à M. Catlin quelques peaux de castor pour le décider à faire ce qu'elle désirait.

Pendant que M. Catlin était à la tente de la malade, j'engageai le marin à venir faire une promenade dans le camp; il refusa en prétextant un malaise qui l'accablait au point qu'il allait se coucher.

Je ne conçus aucun soupçon, et je le quittai pour aller herboriser. J'étais assis sur la prairie depuis une demi-heure, très-occupé à ranger, à classer les trésors que je venais de découvrir dans le règne végétal, lorsque, tout à coup, je sentis une main lourde s'appesantir sur mon épaule; en levant la tête, je vis près de moi un grand Indien aux traits sombres. Il saisit mes mains et les lia derrière mon dos. Je savais que les plaintes et les supplications sont loin d'être en faveur auprès des Indiens, et qu'ils n'ont que du mépris pour celui qui s'adresse à leur pitié. Je me laissai donc conduire, sans un geste de surprise ou de terreur, à la tente que nous habitions. J'y trouvai M. Catlin et le marin prisonniers comme moi.

« Qu'est-il arrivé ? » lui demandai-je, rassuré par la vue de son visage calme et grave.

« Rien, me répondit-il; nous sommes compromis

dans une petite conspiration ; car on conspire même chez les peuplades sauvages; voilà tout.

— Mais je ne suis pour rien dans votre conspiration ! » m'écriai-je avec un mouvement de colère...

— Prenez garde, interrompit l'imperturbable voyageur, ces Indiens ne nous quittent pas des yeux, votre animation les surprend.

— J'ignorais tout, reprit M. Catlin ; quelques mots que m'a glissés dans l'oreille la jeune fille à qui j'ai sauvé la mère m'ont mis au fait de ce qui se passe.

— Que faire? dis-je inquiet ; est-ce que ces sauvages oseraient nous retenir longtemps prisonniers? que veulent-ils faire de nous ?

— Ils nous jugeront sans doute, et si nous ne pouvons pas prouver notre innocence... dame! ils nous mettront à mort.

— A mort! M. Catlin ; mais c'est une plaisanterie.

— Les Indiens ne plaisantent jamais, me répondit le voyageur avec le plus grand sang-froid.

— Prouver notre innocence, cela sera facile, m'écriai-je, du moins pour moi...

— Cela n'est jamais facile, répondit M. Catlin avec un grave sourire; dans les pays les plus civilisés, celui qui accuse est cru sur parole; l'accusé doit produire

des preuves pour que l'on croie à son innocence.

— Mais, » dis-je...

Je me retournai, car je me sentais tirer par le bas de ma redingote par une petite main brune qui s'était glissée sous un des côtés de la tente. En me baissant, je vis la tête de la jeune fille indienne dont M. Catlin avait soigné la mère. Je fis signe à celui-ci d'approcher.

« Que le grand médecin des Visages-Pâles ouvre ses oreilles, dit-elle à voix basse ; la jeune fille dahcotah vient pour le sauver.

— Que ma fille parle, répondit M. Catlin, mes oreilles sont ouvertes.

— Le Visage-Pâle qui est venu avec le grand médecin est un traître, dit l'Indienne, qui avait nom Tae we hah, c'est-à-dire la Biche légère.

— Lequel de mes guerriers? demanda M. Catlin.

— Celui qui dort comme le serpent, les yeux ouverts, dit la Biche légère en montrant le marin américain, qui feignait en effet le sommeil.

— Ah ! Et comment est-ce que ma fille a appris sa trahison ?

— Mon père est un grand chef, dit Tae we hah avec un mouvement d'orgueil ; il a pris beaucoup de che-

velures, et mon peuple voulait le nommer chef suprême à la place de l'Aigle terrible.

— Ah! dit Catlin qui commençait à comprendre; et comment est-ce que mon jeune guerrier est mêlé à tout cela?

— L'Aigle terrible a la sagesse des vieillards, quoiqu'il soit jeune encore, dit la Biche légère, et il a défendu à son peuple de faire commerce d'eau de feu avec les Visages-Pâles; mais les guerriers rouges aiment l'eau de feu et ils sont mécontents.

— Je comprends tout, dit M. Catlin en me racontant brièvement ce que la jeune Indienne venait de lui dire. Les Indiens, mécontents de ce que l'Aigle terrible, qui est leur roi, leur ait défendu d'acheter de l'eau-de-vie aux Américains, veulent mettre à sa place un chef qui leur permette de s'enivrer avec cette liqueur funeste, qui en tue plus que la guerre et les maladies. Le marin qui est avec nous est venu pour trafiquer avec les Indiens, il leur a promis de l'eau-de-vie; voilà tout expliqué.

— Comment est-ce que tout a été découvert? demanda le voyageur à l'Indienne.

—Le Wahcondah protége l'Aigle terrible, qui veut

le bien de son peuple, dit la Biche légère, et il a surpris le secret des méchants !

— Mais ton père. Ta we hah?

— Mon père mourra comme un guerrier, » dit-elle d'une voix sombre; et elle disparut.

« La justice des Indiens a cela de bon, reprit M. Durand, qu'elle est prompte et simple ; on ne vous tient pas longtemps en prison. »

On venait nous chercher pour nous amener devant le conseil de la nation. Deux ou trois Indiens étaient liés à des poteaux ; c'étaient les conspirateurs dont nous étions les complices.

Après un assez long silence, l'Aigle terrible, qui était assis dans le cercle formé par ses guerriers, se leva avec dignité et commença le récit des événements qui venaient de se passer.

Il rappela, en commençant, à son peuple, les services qu'il lui avait rendus ; il parla de ses triomphes à la guerre, et demanda si on l'avait jamais vu reculer devant ses ennemis ; puis il peignit avec une éloquence naïve et énergique les progrès des Visages-Pâles.

— Ils sont plus innombrables que les étoiles qui brillent dans le ciel ; leurs prairies sont sans doute trop petites, et ils n'ont plus de bisons pour se nourrir.

Nos pères ont raconté qu'ils sont venus par le grand lac salé [1], et peu à peu ils ont envahi la terre des Peaux-Rouges et les ont refoulés vers les montagnes Rocheuses.

« Beaucoup de guerriers indiens sont allés chez le Wahcondah, et leur race s'est éteinte... Mais les Peaux-Rouges ne meurent pas assez vite pour faire place aux Visages-Pâles, et ils nous donnent de l'eau-de-vie pour nous faire mourir !

« Voilà pourquoi l'Aigle terrible, qui aime son peuple, ne veut point qu'il boive de l'eau de feu ! »

De longs applaudissements accueillirent ces mots, et après un instant le chef reprit la parole.

Il raconta la conspiration tramée contre lui, et, montrant les trois Indiens prisonniers, il demanda leur mort.

Après quelques débats qui eurent lieu avec une réserve, une gravité admirable, deux des Indiens furent remis en liberté, comme ayant agi par entraînement; le père de la Biche légère devait mourir.

En entendant cet arrêt, la jeune fille fendit la foule et vint s'asseoir aux pieds de son père. Elle commença

[1] Les Indiens appellent ainsi la mer.

Page 90



Imp J.Rigo, Lebref et Cie. — Louis Lassalle del et lith.

En entendant cet arrêt, la jeune fille fendit la foule et vint s'asseoir aux pieds de son Père.



un chant lent et triste, dans lequel elle exhortait le condamné à mourir avec courage, comme le doit un grand guerrier. Des larmes roulaient sur ses joues cuivrées, et ses grands yeux noirs, attachés sur le visage de son père, exprimaient une douleur inconsolable.

L'Aigle terrible se tourna alors vers nous.

« Pourquoi, dit-il, le grand magicien des Visages-Pâles a-t-il oublié l'hospitalité que lui a offerte le chef des Dahcotahs, et pourquoi est-il venu avec les paroles d'un frère, pendant que son cœur est comme celui du serpent? »

M. Catlin parla longtemps avec un calme et une gravité tout indienne. Il dit qu'il ignorait les intentions du marin, qu'il le connaissait peu; qu'il y avait des traîtres dans tous les pays; que lui, le grand magicien, ne se mêlait pas de commerce, et qu'il n'avait pas porté de l'eau de feu à ses frères les Peaux-Rouges. Il fit l'éloge du chef qui défendait cette boisson dangereuse à ses guerriers. Il termina son discours en faisant entendre adroitement que Dieu punissait ceux qui levaient la main sur les hommes savants et sages qui étudiaient les merveilles de la nature.

Après un nouveau silence, l'Aigle terrible, qui avait

consulté les plus anciens de son peuple, ordonna de couper les liens de M. Catlin.

C'était mon tour.

Le chef dahcotah me demanda pourquoi j'avais porté de l'eau de feu à ses guerriers. Ne comprenant pas ce qu'il disait, je me tournais vers M. Catlin, qui se préparait à parler.

Le chef fit un geste plein de grandeur et dit :

« Que mon frère laisse parler son guerrier, et il nous expliquera ce qu'il a dit. Il y a une langue que tous comprennent, c'est le son de la voix ; la vérité a un accent qui va au cœur d'un Peau-Rouge aussi bien qu'à celui d'un Visage-Pâle. »

Lorsque j'eus compris ce que l'on exigeait de moi, une idée singulière me vint, et je la mis à exécution. Prenant une attitude digne et un peu théâtrale, je déclamai une longue tirade de l'une de nos tragédies classiques. Le son cadencé de ces vers harmonieux frappa vivement l'oreille de cette tribu sauvage, sensible au rhythme comme tous les peuples primitifs. La noblesse du sujet se reflétait dans ma voix, dont les éclats se modulaient et s'enflaient selon la grandeur ou l'énergie de la situation poétique. Je fis un effet prodigieux ; les Indiens, émus et charmés, étaient

tout disposés à m'acquitter sans avoir compris un mot de ma défense, qui, il faut en convenir, n'avait pas le moindre rapport à ma position.

« Mon frère a sagement parlé, et il est un grand orateur, » dit l'Aigle terrible après avoir écouté une courte explication de M. Catlin, qui prouvait mon innocence, tout en ayant l'air de traduire mon discours.

Je fus remis en liberté sur un signe du chef.

A mon grand étonnement, le marin américain parla longtemps en langue indienne à l'assemblée. Je ne me doutais pas, non plus que M. Catlin, qu'il parlât cette langue.

Cependant les preuves étaient accablantes contre lui; on avait trouvé dans son havre-sac plusieurs bouteilles d'eau-de-vie, et le témoignage de plusieurs Indiens confirmait la part qu'il avait prise dans la conspiration.

Il fut condamné à mort.

Alors commencèrent les apprêts de l'exécution. Deux Indiens d'un aspect farouche s'avancèrent tenant dans une main un tamahawk (hache de bataille des Indiens) et de l'autre un couteau. Ils marchèrent gravement au milieu du silence général vers le père de la Biche légère, et lui présentèrent les deux armes

après avoir délié les liens qui attachaient ses mains.

L'Indien leva ses yeux pleins de fierté sur le chef et choisit le couteau; puis il commença un chant sombre et lugubre. auquel sa fille unit sa voix. Toute la tribu restait silencieuse et attentive. Au bout de dix minutes, l'Indien leva lentement le bras, approcha le couteau de sa poitrine nue, et l'enfonça dans la chair avec le courage le plus stoïque.

Lorsqu'il tomba, en tournant son regard sombre et menaçant sur l'Aigle terrible, sa fille le saisit dans ses bras, et réclama pour lui les honneurs funèbres dus au guerrier qui périt avec courage. Le chef des Dahcotahs consentit à ce que la jeune Indienne demandait, aux applaudissements de son peuple.

Pendant ce temps, quand tous les yeux étaient fixés sur le terrible spectacle que je viens de décrire, M. Catlin s'était approché du marin, et avait coupé ses liens sans être vu. Lorsque le corps de l'Indien fut emporté par sa fille désespérée, les Dahcotahs se tournèrent du côté où ils avaient attaché l'Américain, curieux de savoir si un Visage-Pâle saurait mourir avec autant de courage.

Le marin avait disparu.

« Je ne crois pas, dis-je à M. Catlin, que notre

Américain se serait plongé le couteau dans le sein avec le sang-froid héroïque de ce pauvre Indien.

— Ni moi. répondit-il; aussi on lui aurait fendu le crâne avec la hache que l'on porte pour ceux qui n'ont pas le courage de se poignarder. Mourir de sa main comme a fait cet Indien n'est pas une mort infâme selon leurs idées; mais recevoir la mort de la main du bourreau improvisé. car c'est le premier Indien venu qui remplit cet office, est une honte ineffaçable : c'est la mort d'un lâche.

Nous nous hâtâmes de prendre congé des Dahcotahs... j'avais peur d'être compromis dans une autre conspiration.

Une autre fois, continua Aristide, M. Durand me conta comment un bâtiment à voiles, qui le transportait de l'Amérique aux Indes, fut entraîné ou plutôt chassé par les vents alizés, vents continus et invariables pendant plusieurs mois quelquefois, et qui l'emportèrent bien loin hors de sa route. Un matin, je fus tout surpris de voir la mer couverte d'herbes à larges feuilles, et en si grande quantité qu'elle paraissait une vaste prairie.

— Où sommes-nous? demandai-je avec étonnement au capitaine du bâtiment.

— Mon cher monsieur, me répondit-il, nous sommes dans une zone de l'Océan Atlantique, située à l'ouest des Açores. Ce que vous voyez est la mer de Varec, ou *mar de Sargasso*, comme l'appellent les Portugais, qui, les premiers, l'aperçurent. En 1492, les compagnons de Christophe Colomb s'en montrèrent très-effrayés; ils se croyaient arrivés aux dernières limites de l'Océan navigable, et s'attendaient à voir sortir de ces grandes herbes une multitude de monstres marins qui entraîneraient leur vaisseau dans l'abîme.

— Cette espèce d'île de verdure semble s'étendre fort loin, lui dis-je en parcourant la mer du regard.

— Oui, l'espace couvert d'herbe équivaut à peu près à la surface de la France, répondit le capitaine. Ce phénomène est d'autant plus extraordinaire, qu'on n'a pas découvert de racines ni de fruits à ces plantes flottantes. Les savants en ont donné plusieurs différentes explications : les uns veulent qu'il y ait au fond de l'Océan, dans ces parages, de nombreux écueils sur lesquels croissent ces plantes, et dont elles sont accidentellement arrachées; les autres, que ces plantes végètent, se développent à la surface même des eaux. Suivant une opinion encore plus répandue, la mer Herbeuse ne serait que le récipient où le *Gulf-Stream*

verserait sans cesse les plantes dont il était chargé à sa sortie du golfe du Mexique.

« Si l'on veut que ces plantes se développent dans la région même où on les trouve, il faudrait les assimiler aux algues d'eau douce, dont plusieurs ne se multiplient que par de nouvelles branches. Il y aurait encore à expliquer comment, sur une aussi grande étendue de mer, les eaux échappent à l'action des vents et des courants, et comment plusieurs centaines d'années n'ont pas suffi à l'entière dispersion de ces plantes qui s'y trouvaient rassemblées à la fin du quinzième siècle, lorsque les vaisseaux de Colomb les sillonnèrent pour la première fois.

« Il semble, dit M. Arago, plus naturel de supposer qu'à mesure que les vents et les courants entraînent les herbes flottantes hors des limites ordinaires de la mer Herbeuse, des plantes détachées du fond vont les remplacer à la surface. Dans cette hypothèse, l'immobilité de ces herbes ne serait qu'apparente : la mer s'en montrerait toujours également couverte au-dessus de la région qui les nourrirait, mais les individus se renouvelleraient sans cesse. »

Grâce à ces conversations intéressantes, dit Aristide en continuant, mon voyage ne me parut pas long.

Le trente-cinquième jour après notre embarquement, on signala la terre.

A ces mots, M. Durand se leva avec la vivacité d'un jeune homme.

« Ce sont les côtes de la France ! » me dit-il d'une voix profondément émue.

Et courant vers le point du navire d'où l'on pouvait le mieux voir la ligne bleuâtre que formait la terre à l'horizon :

« Salut, salut ! ma patrie ! s'écria-t-il, je te reverrai donc encore !... J'entendrai cette langue gracieuse et spirituelle qui peint le peuple le plus spirituel de la terre, et qui est si douce, dit un charmant poëte, que les femmes en gardent un sourire perpétuel.

« Oh ! me dit-il, je croyais mon cœur éteint par l'âge, et il bat avec une violence qui m'étouffe... »

Arrivé à Paris, M. Durand fut saisi d'une indisposition qui pouvait devenir grave. Son médecin lui ordonna de garder la chambre.

J'étais privé de son secours dans la recherche que je commençai le lendemain de mon arrivée. Plusieurs jours s'écoulèrent sans que je pusse trouver la moindre trace du ravisseur de mon infortunée mère. M. Durand me conseilla d'aller déposer une plainte

chez le consul général des États-Unis. Il écrivit un rapport où étaient détaillés l'enlèvement et la disparition de la négresse Judith.

Je partis dès que cette lettre fut terminée, et je demandai une audience du consul. On me répondit qu'il recevait le lundi, et qu'il fallait lui écrire pour obtenir une audience. C'était un jeudi ; j'avais quatre jours à attendre : ce délai me désespérait. Je remis cependant le rapport que M. Durand m'avait écrit, et je sortais à pas lents de la cour, lorsqu'une voiture élégante me força à me ranger près du mur : elle entrait dans la cour du consul ; j'y jetai un coup d'œil machinal ; mais quelle fut ma surprise d'y voir M. Merton, et sur le siége de devant ma mère, qui tenait dans ses bras un tout jeune enfant !

Le cri qui m'échappa dirigea ses regards de mon côté, et elle s'élança de la voiture et me pressa dans ses bras.

M. Merton, un moment surpris, reprit son sang-froid, et ordonna d'une voix impérative à ma mère de remonter dans la voiture.

« Viens, suis-moi, dis-je à ma mère avec une joie délirante et en l'entraînant : tu es libre ; rien ne pourra nous séparer. »

Sur un signe de M. Merton, son valet s'approcha de ma mère et lui saisit le bras avec une telle rudesse que la douleur lui fit pousser un gémissement. Indigné, furieux, je me jetai sur cet homme si brusquement qu'il tomba, mais il m'entraîna avec lui. Les gens du consul, attirés par cette lutte, formaient un cercle autour de nous.

Je parvins à me relever sur un genou, et je m'écriai en mauvais français :

« Mes amis ! M. Merton, le maître de cet homme que j'ai frappé, a enlevé ma mère. Je viens d'Amérique pour la chercher et la ramener dans sa famille. Souffrirez-vous qu'un fils qui défend sa mère soit maltraité sous vos yeux ? »

Le consul arriva : il tenait à la main la lettre que je lui avais fait remettre ; en peu de mots il fut au fait de ce qui se passait.

M. Merton voulut prouver que ma mère s'était enfuie de chez lui.

« Quand cela serait, dit le consul, cette jeune femme est libre : un esclave qui met le pied sur le sol français recouvre à l'instant sa liberté. D'ailleurs, monsieur, vos droits me paraissent très-contestables, et je vous engage à y renoncer de bonne grâce. »

M. Merton, pâle de rage, se jeta dans sa voiture et disparut.

Après avoir remercié le consul, j'emmenai ma mère chez le bon M. Durand, qui fut enchanté de cet événement.

Nous partîmes tous le lendemain, M. Durand pour visiter sa famille, ma mère et moi pour le Havre. Arrivés dans cette ville, nous nous aperçûmes que nous n'avions plus d'argent. En vain je m'offris comme mousse à bord des bâtiments partant pour l'Amérique, nous ne pûmes trouver passage. C'est alors, madame, que nous rencontrâmes le vénérable M. de Grave. Vous savez le reste. Permettez-moi, en terminant, de vous remercier encore des bontés dont vous nous comblez, ma mère et moi, depuis ce moment.

« Tu as noblement accompli ta tâche, Aristide, dit madame de Belmont.

— Quel est le fils qui ne ferait pas pour sa mère ce que j'ai fait ! » dit Aristide en fixant sur Édouard ses yeux étincelants.

Le capitaine entra alors pour donner la main à madame de Belmont et la conduire dans la salle à manger. On causa longtemps à table, et après dîner chacun se retira dans sa cabine pour prendre du repos.





## QUATRIÈME JOURNÉE.

Une légère indisposition de madame de Belmont empêcha la jeune famille d'aller, le lendemain matin, faire la promenade accoutumée sur le pont.

A l'heure du déjeuner, le capitaine vint s'informer de l'état de madame de Belmont, et ajouta :

« Ne craignez point, madame, de manquer de soins à mon bord. J'ai un habile et savant médecin attaché au bâtiment et une pharmacie complète. Si vous désirez voir notre docteur, j'aurai moi-même l'honneur

de vous le présenter et de vous recommander à lui.

— Quoique je ne sois pas assez malade pour avoir besoin de ses conseils, répondit madame de Belmont, j'accepte votre obligeante proposition. Une mère de famille aime à causer avec un médecin instruit ; elle en tire toujours quelques utiles observations pour la santé et l'hygiène de ses enfants. »

Le capitaine revint quelques minutes après et introduisit M. le docteur Goubert. M. Goubert était un homme de cinquante ans. Ses cheveux épais et ondés étaient entièrement blancs ; ses yeux gris avaient acquis par l'habitude de l'observation un regard pénétrant et grave ; ses traits avaient une expression de noblesse remarquable; son teint hâlé par l'air de la mer était presque de la couleur d'un mulâtre et contrastait singulièrement avec ses cheveux blancs.

« Une amitié étroite et dont je me sens honoré, dit le capitaine, me lie presque depuis l'enfance au docteur Goubert ; il était élève chirurgien de marine lorsque nous fîmes ensemble notre première campagne sur mer. Depuis ce temps, nous avons été souvent séparés par notre service maritime, mais nos cœurs étaient toujours unis; et quand nous nous retrouvions, c'était avec la joie de deux frères. Mon brave Gou-

bert prit sa retraite il y a deux ans; il vint me trouver au Havre, et me proposa de s'embarquer avec moi. Depuis ce moment nous ne nous quittons plus.

— C'est un beau sacrifice à l'amitié, dit madame de Belmont en souriant ; à l'âge de monsieur le docteur, on aime le repos. et il doit être las de cette vie agitée et vagabonde.

— J'ai passé trente années de ma vie sur l'Océan, répondit le docteur ; le pont d'un navire est devenu pour moi, par la force de l'habitude, une seconde patrie. Je n'ai plus de famille, que ferais-je à terre?

— C'est un véritable vieux loup de mer, s'écria le capitaine ; il lui faut pour vivre l'odeur du goudron, le chant des matelots et le sifflement de la tempête ; aussi mourrons-nous un beau jour entre le ciel et l'eau, ou entre l'eau et le sable ; c'est la mort du marin ! »

Lorsque le capitaine et son ami prirent congé de madame de Belmont, elle invita gracieusement le docteur à venir la voir, ce qu'il promit avec un air poli et empressé.

« Ma chère Jenny, dit madame de Belmont après quelques minutes de silence causé par la sortie des visiteurs, tu nous as promis de nous raconter ton his-

toire. Si tu te sens disposée, nous t'écouterons avec plaisir.

Jenny rougit et parut un instant embarrassée. Elle était douce et modeste, la pensée d'occuper d'elle la petite réunion l'intimidait; mais, ayant reçu quelques mots d'encouragement de madame de Belmont, elle commença ainsi :

Je suis devenue orpheline bien jeune, dit Jenny d'une voix émue, car je ne me souviens pas d'avoir vu mon père, et j'avais cinq ans quand je perdis ma mère. Une sœur de ma mère, appelée miss Arabella Dorstone, la seule parente qui me restât dans ce monde, se chargea de moi. C'est une vieille demoiselle qui aime le repos au-dessus de tout. Elle craignit que l'arrivée dans sa maison d'une petite fille, sans doute turbulente et volontaire, ne troublât cette tranquillité qui lui est si chère, et elle me mit en pension. J'étais depuis quatre ans dans l'établissement où m'avait mise ma tante, lorsque je fus atteinte d'une maladie d'enfant très-contagieuse. La maîtresse du pensionnat se hâta de me renvoyer chez miss Arabella.

Lorsque je fus guérie, comme ma tante remarqua que j'avais un caractère peu bruyant, que je restais assise des heures entières, faisant des robes pour mes

poupées sans dire un mot, elle résolut de me garder près d'elle.

Dans le salon de ma tante était une grande cage, oh! mais si grande, qu'elle ressemblait à une petite maison; cette cage était remplie de serins. Dans l'embrasure d'une fenêtre était le perchoir d'un beau perroquet vert. Au coin du foyer étaient deux coussins: l'un pour Mina, la chatte, et l'autre pour Stop, le chien. Tous ces animaux faisaient les délices de ma tante.

Ce qui charma surtout dès le premier abord miss Arabella, fut de voir que je caressais et admirais ses bêtes, et que je ne leur jouais jamais de tours comme font quelques méchants enfants.

J'étais très-heureuse et très-tranquille chez ma chère tante, qui avait fini par me prendre en affection, lorsque arriva chez elle une dame de ses amies, accompagnée de son fils, qui a à peu près mon âge et qui s'appelle James.

« Je viens vous prier, ma chère miss Arabella, dit la dame, de vous charger de mon fils pendant huit ou dix jours. Je suis forcée de faire un petit voyage; je ne puis l'emmener avec moi, et, comme les vacances ne sont pas finies, je ne voudrais pas le renvoyer à son pensionnat.

« Cependant, reprit-elle, s'il n'est pas sage et qu'il vous ennuie, je veux que vous soyez sévère et que vous le renvoyiez à sa pension de suite. »

James avait été très-gâté, et comme miss Arabella ne fit pas toutes ses volontés, il la prit bientôt en haine et se plut à la contrarier. Un jour, il me battit cruellement. Ma tante, qui est bonne sans faiblesse, résolut de le punir. Elle l'enferma dans un cabinet et l'avertit qu'elle le renverrait le lendemain matin.

« Tant mieux ! murmura ce méchant garçon, car je meurs d'ennui ici. Mais, avant de partir, il faut que je me venge. »

Et il entra dans le cabinet d'un air pensif. Il cherchait une vengeance. La pièce où était renfermé James était près de la cuisine et on y mettait toutes sortes de choses dont on n'avait pas journellement besoin. En furetant parmi les objets qui se trouvaient sur des planches auprès de lui, James aperçut un papier où étaient écrits ces mots :

*Poison pour les rats.*

« Bon ! se dit James, je vais bien me venger ! »

Puis il se mit à m'appeler d'une voix gémissante :

« J'ai faim, me dit-il quand j'arrivai à la porte du

cabinet ; je t'en prie, Jenny, va me chercher du pain. »

Je courus à la cuisine et je coupai un gros morceau de pain ; je pris quelques fruits et je portai tout cela à monsieur James.

Il y avait à la porte une planche mal jointe, je passai mes provisions par le trou qu'elle faisait.

« Y a-t-il du persil à la cuisine? » me demanda James.

— Mais je crois que oui, lui dis-je, fort étonnée de cette demande.

— Eh bien, va m'en chercher.

— Voilà, James, » dis-je en lui tendant une poignée de persil.

J'étais tout essoufflée, j'avais hâte de savoir ce qu'il voulait faire de cette herbe.

James en fit un petit bouquet. Puis il me dit :

« Ma bonne petite Jenny, je t'aime vraiment beaucoup. M'aimes-tu un peu, toi?

— Oui, oui, lui dis-je.

— My dear Jenny, continua James tout en arrangeant son persil, tu sais que je pars demain? ta tante me renvoie.

— Oui, » dis-je les larmes aux yeux.

Tout méchant qu'il fût et quoiqu'il me battît, j'étais

désolée de perdre mon compagnon de jeu. Je pensai que je m'ennuierais quand il serait parti.

« Eh bien, reprit-il, quand on aime les gens, on fait tout ce que l'on peut pour leur faire plaisir.

— Oui, James, dis-je. As-tu besoin que je fasse quelque chose pour toi ?

— Oui, ma bonne petite Jenny, il faut que tu me fasses un grand plaisir. Veux-tu me le promettre ? »

J'ai toujours été très-crédule, dit Jenny en interrompant son histoire. Je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez, comme disait ma tante quand elle était de bonne humeur.

« Continuez, ma fille, dit madame de Belmont en souriant ; les cœurs simples sont, il est vrai, faciles à tromper, mais il n'y vient jamais une mauvaise pensée. »

Je ne me doutai pas que James me tendît un piége. Je promis de faire ce qu'il voulait.

« Bonne Jenny, répéta-t-il, tiens, prends ce bouquet de persil, tu le présenteras avec mes compliments au perroquet ; les perroquets aiment beaucoup le persil, cela lui fera plaisir... »

Quoique cette prévénance pour le perroquet me surprît de la part de James, je pris le persil, et j'allais

l'assurer que je courais faire sa commission, lorsqu'il m'interrompit :

« Écoute encore, Jenny; voici un peu de poudre dans ce papier, tu la jetteras dans l'eau des serins.

— Pourquoi? lui dis-je tout ébahie.

— Parce que les serins aiment le goût de cette poudre. Maintenant, Jenny, voici deux boulettes, l'une pour Mina la chatte, l'autre pour Stop le chien. Tu les leur donneras, toujours avec mes compliments empressés.

— Oh ! c'est un tour que vous voulez leur faire, repris-je; je ne veux pas m'en mêler, parce que cela chagrinerait ma tante.

— Tu es une petite sotte, Jenny, répondit James; ne vois-tu pas que, comme je pars demain, je veux faire ma paix avec ces bonnes bêtes, et que je leur envoie des friandises pour qu'elles ne gardent pas un mauvais souvenir de moi?

— James, dis-je, à moitié convaincue par son air candide, promettez-moi que vous ne me faites pas faire une méchante action.

— Je te le promets! me dit-il sans hésitation. Tiens aussi ta promesse, toi. »

Je m'éloignai fort contrariée de ma mission; ce-

pendant je ne prévis nullement ce qui allait arriver.

Je mis la poudre dans l'eau des serins; je donnai les deux boulettes à la chatte et au chien, que je caressai et embrassai pendant qu'ils les avalaient. Puis je tendis le persil au perroquet.

Il allongea la patte et prit le bouquet tout en criant:

« Jacquot n'a pas déjeuné... non... non.. non!... »

Puis je revins à la porte de James et je lui dis que j'avais fait tout ce qu'il désirait. Il se prit alors à rire si méchamment que j'en eus peur, et je m'éloignai toute triste.

Une voiture s'arrêta quelques instants après à notre porte, et ma tante parut avec un monsieur habillé de noir à qui elle disait :

« Mon intention, monsieur, était de ne le renvoyer que demain matin; mais puisque je vous ai rencontré et que vous voulez bien vous en charger, je profite de cette occasion. Cet enfant est si méchant que je suis charmée d'en être débarrassée. »

Le jour commençait à baisser, ma tante fit entrer le monsieur, qui était un des professeurs du collége de James, dans le salon, et sortit pour chercher le coupable. Loin de témoigner du regret de partir, James en parut enchanté. En entrant dans le salon il jeta un



Louis Lassalle del et Lith. Lith. Destouches. Paris.

„ Je donnai les deux boulettes à la chatte et au chien, que je caressai et embrassai, pendant qu'ils les avalaient.

regard rapide sur la cage, le perchoir et les deux coussins. Tout était comme à l'ordinaire, et il sembla respirer plus à l'aise. Comme tous les méchants, il était lâche, et il craignait que ma tante ne s'aperçût de quelque chose avant son départ. Aussi s'empressa-t-il de prendre congé de miss Arabella.

Lorsqu'il fut parti, ma tante monta dans sa chambre et me laissa seule au salon. Je m'approchai de la cage, j'étais inquiète sans pouvoir définir mes craintes. Que devins-je, hélas! en voyant tous les serins se débattant au fond de la cage! Les uns étaient déjà morts; quelques-uns agitaient faiblement leurs ailes, d'autres poussaient de petits cris et cherchaient à voler comme pour échapper aux souffrances qui les tourmentaient. Bientôt tous restèrent immobiles; je les avais empoisonnés, sans m'en douter, avec la poudre que James m'avait dit de mettre dans leur eau.

Je les contemplais avec stupeur lorsque ma tante rentra dans le salon :

« Que fais-tu là, Jenny? » dit-elle.

Et comme, au lieu d'avancer, je me reculais épouvantée, elle s'approcha avec son bougeoir à la main.

J'aurais voulu m'enfuir; mais mes jambes trem-

blaient au point que je ne pus faire un pas. Ma tante jeta un cri en voyant ses serins morts.

« Misérable enfant! me dit-elle avec emportement, tu as tué mes serins! »

Elle appela sa bonne, et, lui montrant la cage, elle lui dit :

« Voyez ce que ce petit monstre vient de faire! »

La bonne voulut élever un doute sur ma culpabilité!

« Regarde-la, cria ma tante en montrant mon visage pâle et défait; est-ce là la figure de l'innocence? »

Mais un nouvel incident vint ajouter à mon effroi et à sa colère. Stop et Mina se tordaient dans d'affreuses convulsions. Ma tante courut à eux et leur porta secours; mais tout fut inutile : les pauvres bêtes expirèrent dans d'effrayantes tortures.

« Misérable!.... empoisonneuse!... » me dit ma tante avec une rage croissante.

Puis, me saisissant par le bras, elle m'entraîna dans le cabinet où elle avait enfermé James.

«Écoutez, miss Arabelle, dit la bonne, qui cherchait à intercéder en ma faveur; ce n'est peut-être pas mademoiselle, c'est M. James qui aura fait cette méchanceté, il en est bien capable!

— Mais il était prisonnier, dit ma tante.

— C'est égal, dit la bonne, je suis sûre qu'il y est pour quelque chose. »

Je tombai aux genoux de ma tante et lui dis tout. Cet aveu, loin de calmer ma tante, doubla sa colère.

« Mon perroquet aussi? s'écria-t-elle. Maudits enfants, je ne vous reverrai jamais ni l'un ni l'autre! »

Et elle s'éloigna après m'avoir enfermée.

Le lendemain matin, Fanny, la bonne de ma tante, vint me prendre. Elle me fit déjeuner, m'emmena dans ma chambre et m'habilla. La pauvre Fanny pleurait de tout son cœur en mettant mon chapeau.

« Ma tante me chasse donc? dis-je d'une voix entrecoupée par mes sanglots.

— Oui, mademoiselle, oui; elle vous renvoie, hélas! et bien loin encore.

— O mon Dieu! dis-je, effrayée par la douleur de Fanny; où m'envoie-t-elle?

— En France, en Europe, à des mille lieues d'ici!... et cela à cause d'un méchant perroquet! »

J'étais stupéfaite.

« En France?... répétai-je.

— Oui, chère enfant, en France. Vous savez sans doute que votre père était Français?

— Oui, je crois que... balbutiai-je.

— Eh bien, ma chère demoiselle, vous avez à Paris un cousin qui est votre tuteur; c'est à ce monsieur que votre tante vous envoie, ne voulant pas, dit-elle, d'empoisonneuse chez elle.

— Mon Dieu ! Fanny, je vous assure que je ne savais pas que c'était du poison que je donnais à ces pauvres bêtes !

—Je vous crois, dit Fanny, mais votre tante ne veut pas entendre raison. »

Tout en parlant, Fanny avait fait ma malle, et elle me dit :

« Allons, partons!

—Sans voir ma tante, sans avoir imploré son pardon ?

—Elle ne veut pas vous voir. Partons. »

Je suivis Fanny en pleurant amèrement. A chaque pas je m'arrêtais et jetais sur la maison que je quittais des regards désespérés. Nous arrivâmes ainsi chez M. Tom. C'était le monsieur qui devait se charger de moi pendant le voyage. Fanny m'embrassa tendrement et me dit adieu. M. Tom s'embarqua le lendemain matin, et nous quittâmes le port de New-York peu d'heures après.

Quelques coups frappés à la porte de la cabine interrompirent la jeune narratrice.

C'était le mousse Jean.

« Monsieur Édouard, dit-il au jeune de Belmont, vous m'avez dit de vous avertir quand quelque chose d'extraordinaire arriverait à bord ; eh bien, je viens vous dire que l'on a trouvé une bouteille sur la mer.

— Qu'est-ce que cela peut avoir d'extraordinaire ? » demanda Édouard, tout en suivant Jean.

Madame de Belmont, Judith et les deux jeunes filles se levèrent de leurs siéges; Aristide, qui était étendu sur un tapis avec la nonchalance d'un créole, se dressa d'un bond sur ses jambes avec la vivacité d'un jeune tigre. Tous montèrent sur le pont.

Le capitaine et l'équipage se penchaient sur le bord du bâtiment, et suivaient des yeux avec un vif intérêt un canot que l'on avait mis en mer. Le canot s'éloignait du navire.

« Hardi! encore un coup de rame! disait un vieux marin, auprès duquel étaient Édouard, Aristide et le mousse Jean.

— Eh bien, où vont-ils? qu'est-ce qu'ils font? demanda Édouard, qui ne comprenait pas pourquoi ces hommes s'éloignaient du bâtiment.

— Ils vont...

— Tais-toi, moussaillon! dit le marin, en interrompant Jean sans cérémonie; laisse-moi expliquer cela à ce jeune monsieur. »

Jean se tut, et le matelot reprit :

« Voyez-vous là-bas un petit point noir?

— Non, dit Édouard, tout en cherchant à prendre la direction que lui indiquait le marin avec son bras étendu.

— Je ne sais point de quoi sont faits les yeux des hommes de la terre ferme, dit le marin entre ses dents; mais que le diable m'emporte si aucun d'eux voit clair ou le jour ou la nuit!

— Eh, moussaillon! le vois-tu, toi, le point noir?

— Oui, dit Jean; mais c'est la première fois que M. Édouard fait un voyage sur mer, et ses yeux ne sont pas encore habitués à cette surface mobile qui change sans cesse de couleur et d'aspect. »

Le matelot regarda Jean de travers et dit à demi-voix :

« Ce mauvais mousse raisonne toujours; il faudra corriger ça!... »

Le canot était arrivé au point noir, et un des marins se baissant, étendit le bras dans la mer; puis il l'éleva en

l'air en poussant le cri cadencé et prolongé des matelots. On vit distinctement qu'il tenait une bouteille à la main.

« Ils paraissent tout enchantés d'avoir trouvé cette bouteille, dit Édouard en riant; pourtant, si elle est pleine de vin, il n'y aura pas beaucoup pour chacun; et si elle est vide… »

Ici Édouard fut interrompu par les réflexions du vieux matelot.

« Ces enfants de la terre ferme, murmurait-il, ont des yeux qui ne voient pas, et une tête sans cervelle! Un mousse, c'est bête comme un marsouin, mais ça a plus d'esprit que dix jeunes bourgeois.

« Hé! mousse! reprit-il comme Édouard se taisait, est-ce que cette bouteille que tient le camarade est pleine?

— Non, maître Joseph, dit Jean; si elle était pleine elle ne surnagerait point sur la mer.

— Est-elle vide? demanda Joseph en lançant à Édouard un regard de triomphe.

— Non, matelot; car, avec la longue-vue, le capitaine a vu qu'elle était soigneusement fermée et cachetée. Mais les voici! ils montent à bord. »

En effet, le canot avait abordé, et les marins grim-

pèrent sur le bâtiment avec une adresse surprenante. Celui qui tenait la bouteille l'apporta au capitaine; chacun s'approcha et attendit en silence. Le capitaine déboucha la bouteille, elle contenait un papier sur lequel étaient écrits ces mots qu'il lut à haute voix :

« Je supplie le marin entre les mains duquel cet écrit tombera de venir à notre secours !.... Notre navire est tout à fait démâté; il y a trois trous dans la cale, et l'eau fait des progrès rapides malgré les pompes. Mes malheureux matelots sont épuisés de fatigue et de souffrances. Nous n'avons plus d'eau pour calmer la soif qui nous dévore ! Dans deux ou trois heures, tout sera fini... si Dieu ne nous envoie pas de secours.

« Que sa sainte volonté soit faite ! »

Puis venait une description en termes nautiques de la position du navire naufragé et de l'endroit où il se trouvait. La lettre se terminait ainsi :

« Qui que vous soyez qui trouviez cette lettre, s'il est trop tard pour nous sauver, faites savoir aux armateurs du *Stanislas* de Brest que le capitaine et les matelots sont morts en faisant leur devoir.

« ADOLPHE MERCIER,

« Capitaine du *Stanislas*. »

Après cette lecture, le capitaine réfléchit longtemps; personne n'osa déranger ses méditations, et l'on se communiquait ses idées à voix basse. Enfin le capitaine rompit le silence :

« Il faut sauver ces infortunés, s'il est encore temps ! » dit-il.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles. Les chauffeurs augmentèrent la vitesse du *Foudroyant*, et chacun attendit avec une fiévreuse impatience l'instant où on apercevrait le malheureux bâtiment. L'anxiété se montrait sur les traits rudes des marins; ils se parlaient à demi-voix, calculaient la distance qui les séparait du *Stanislas* et ensuite la marche du *Foudroyant*. Tous tenaient les yeux fixés dans la direction où devaient être les naufragés; mais la nuit approchait et rendait peu à peu indistincts la mer et l'horizon. Le ciel se voilait de nuages, et la lune, que l'on ne voyait que par intervalles, jetait une lumière vacillante et indécise sur la vaste étendue d'eau qui environnait nos voyageurs. L'air était tiède et doux; une brise molle s'élevait de temps en temps et emplissait pendant quelques minutes la voile qui battait le mât.

Le cœur de madame de Belmont était oppressé de

tristesse; elle craignait que l'on n'arrivât trop tard pour sauver les marins du *Stanislas*.

La voix du docteur Goubert, qui discutait avec le capitaine, attira son attention. Cherchant à calmer l'inquiétude qui l'accablait, elle écouta d'abord, et prit bientôt part à leur conversation.

« Et vous croyez vraiment, docteur, dit-elle, que les animaux ont un langage articulé?

— Cela me semble parfaitement prouvé, madame, répondit M. Goubert. Ce langage ne peut être comparé aux langages humains, parce que celui des animaux, se bornant à exprimer un très-petit nombre de sensations et d'idées, n'a point par conséquent une infinité de sons, d'inflexions, de mots enfin.

— Ainsi, docteur, vous soutenez que les animaux ont des idées?

— On n'en saurait douter; les bêtes sentent comme nous et ont tous nos besoins physiques. En observant leur structure intérieure, nous trouvons des organes qui servent souvent à nous éclairer sur l'organisation de notre propre corps. Ainsi, en étudiant les actions produites par la sensibilité, que les bêtes ont comme nous, on peut acquérir des lumières sur les causes de nos propres sensations.

— Eh! prenez garde, Goubert, s'écria le capitaine; vous établissez là des comparaisons qui élèvent l'animal au niveau de l'homme.

— Tu me comprends mal, mon cher, reprit le docteur; les vrais détracteurs de l'homme sont ceux qui croient avoir besoin de nier l'intelligence des animaux pour maintenir la dignité de l'espèce humaine. Notre intelligence est assez supérieure pour n'avoir pas à craindre la comparaison. Oui, je pense que les animaux ont des idées et un langage articulé pour exprimer leurs sensations. En étudiant les bêtes, on voit que leurs actions, leurs démarches, leurs habitudes, annoncent de la mémoire, la réflexion sur ce qui s'est passé, la comparaison entre un objet présent qui les attire et des périls déjà éprouvés qui les éloignent; la distinction entre les circonstances qui se ressemblent à beaucoup d'égards et qui en diffèrent à d'autres; enfin, le jugement et le choix entre tous ces rapports.

— Mais, docteur, reprit madame de Belmont, les bêtes agissent par instinct, par une impulsion aveugle, qui les prend dès leur entrée dans le monde.

— Pardonnez-moi, madame, de n'être pas de votre avis. L'intelligence ou instinct des animaux, si vous le voulez, est si loin d'être aveugle et sans

raisonnement, que les observateurs font une immense différence entre un jeune et vieil animal carnassier. On peut suivre le progrès que l'expérience donne à ce dernier. Voyez le loup : cet animal est la plus brute de nos bêtes carnassières, parce qu'il est le plus fort ; mais l'expérience le rend prudent, et la nécessité industrieux. Le mâle et la femelle chassent ensemble, et le secours qu'ils se prêtent rend leur chasse plus facile et plus sûre. S'il est question d'attaquer un troupeau, la femelle se présente au chien, qu'elle éloigne, pendant que le mâle attaque et emporte la proie qu'ils convoitent. Quand ils s'adressent à quelque bête fauve, le loup se met en quête, attaque l'animal, le met hors d'haleine ; la louve le reprend avec des forces fraîches et achève la lutte. C'est surtout chez le renard que l'on admire la ruse, la souplesse, l'invention. N'est-il pas obligé de remplacer la force par l'adresse? Les chasseurs, dès le début de la chasse, reconnaissent si l'animal qu'ils poursuivent est un jeune ou un vieux renard, selon les ruses qu'il déploie pour leur échapper.

— Est-ce que tous les animaux d'une espèce n'ont pas les qualités particulières à leur race à un même degré? demanda madame de Belmont.

— Non, madame. Les qualités propres à chaque espèce se développent et se perfectionnent à mesure que l'animal vieillit ou les met plus souvent en pratique : ce qui prouve chez eux mémoire et jugement ; sans cela, le péril auquel ils ont échappé ne les rendrait ni plus prudents, ni plus rusés ; et il est évident que l'expérience leur enseigne la ruse et la prudence.

— J'ai remarqué, dit madame de Belmont, que la tendresse maternelle produit chez les animaux des dévouements admirables.

— C'est juste, madame. La lionne, la louve, deviennent terribles lorsqu'elles ont leurs petits à défendre. La biche, naturellement faible et timide, ne peut protéger ses enfants, mais elle meurt avec eux. La poule hérisse ses plumes et tient tête à des animaux vingt fois plus gros qu'elle. La vache, si douce et si paisible d'ordinaire, devient furieuse si l'on veut lui arracher son enfant. Une perdrix de quelque expérience ne choisit pas imprudemment la place de son nid ; elle le met dans un lieu élevé pour le préserver de l'inondation ; elle l'environne avec soin de plantes qui en rendent la vue et l'accès difficiles. Elle couvre ses œufs lorsqu'elle est forcée de les quitter.

Lorsque les petits sont éclos, on voit dans la mère une activité inquiète et soutenue, et une défense remplie de ruse et de courage si la famille est attaquée. Elle connaît les endroits où ses petits doivent trouver une nourriture abondante, et elle va les visiter avant que de les y conduire, pour s'assurer s'il n'y a point de danger à craindre. Cette connaissance suppose des observations précédentes, sans lesquelles le choix des lieux et les précautions qu'elle prend ne se feraient pas.

— Tout cela est vrai, docteur, dit madame de Belmont en souriant; mais je suis impatiente de voir comment vous allez nous prouver que les animaux ont un langage articulé.

— Au premier moment, répondit M. Goubert, nous avons quelque peine à nous représenter une conversation suivie entre des êtres qui ont un bec ou un museau allongé.

— Ésope et le bon La Fontaine, dit Édouard, n'inventèrent donc rien de surnaturel en faisant parler les bêtes?

— Mon jeune ami, dit le docteur, j'ai dit que les animaux ont un langage pour exprimer leurs sensations et leurs idées; je n'ai pas voulu dire qu'ils peu-

vent exprimer nos sensations et nos idées. Ésope et La Fontaine font parler les bêtes comme si elles étaient des hommes.

— Mais, dit le capitaine, les cris que produisent les animaux sont inarticulés et paraissent la répétition des mêmes sons.

— Lorsque l'on parle en notre présence une langue étrangère, dit M. Goubert, est-ce qu'elle ne produit pas le même effet?

— Cela est parfaitement vrai, répondit le capitaine.

— Mon ami, reprit le docteur, les bêtes ont toutes les conditions nécessaires au langage; elles sentent, comparent, réfléchissent, concluent. D'ailleurs, Dieu, qui ne fait rien d'inutile, a donné aux bêtes la faculté de produire des sons et celle de les varier. Le cri de la perdrix qui donne l'alarme à sa couvée est-il le même que celui qu'elle fait entendre pour la rassembler en lui indiquant un grain de blé? Le chien qui aboie contre un étranger fait-il entendre le même son que lorsqu'il jappe joyeusement en voyant son maître? Voyez sur les immenses prairies de la Vendée où les loups viennent porter leurs ravages: le soir, les vieux bœufs poussent des beuglements, et à cet ordre, tous les veaux et leurs mères se réunissent sur un point;

les bœufs se couchent alors en cercle, la tête en dehors, autour du troupeau, présentant leurs cornes formidables à ceux qui voudraient l'attaquer. Est-ce que ces faits n'annoncent point de la prévoyance, de la réflexion et un langage articulé?

— Ce que vous nous dites, docteur, dit madame de Belmont, me prouve qu'en général nous sommes très-injustes envers les animaux, que nos préjugés et notre dédain nous font regarder comme des êtres tout à fait privés de raison.

« Retirons-nous, mes enfants, reprit-elle, après quelques minutes de silence; la nuit s'avance, et l'air est très-vif; je crains qu'un long séjour sur le pont ne vous fasse mal.

— Capitaine, dit M. Goubert, croyez-vous que nous serons auprès du *Stanislas* avant le jour?

— Non, mon ami; mais je vous avertirai lorsque nous l'apercevrons.

— Capitaine, dit vivement madame de Belmont, je vous demande la même faveur.

— Vous pouvez y compter, madame. »

Madame de Belmont se retira avec sa famille et ses amis. Ils se couchèrent tristes et soucieux, car ils pensaient aux pauvres naufragés.



# CINQUIÈME JOURNÉE.



Le capitaine tint parole et envoya prévenir madame de Belmont aussitôt qu'il aperçut la carcasse du *Stanislas*.

« Dieu soit loué! dit-il en saluant madame de Belmont, quand elle parut sur le pont, entourée des enfants et de Judith, nous arrivons à temps! . »

Et il montra à madame de Belmont une masse noire et informe qui flottait à une grande distance du *Foudroyant*. Un petit point blanc planait sur le navire dématé.

« Ils nous voient, dit le capitaine, car ils font des signaux! Dans une demi-heure nous serons près d'eux.

— Grâce en soit rendue à Dieu, » s'écria madame de Belmont avec joie.

« Comme ils sont heureux de nous voir! dit Aristide à Edmond; imaginez-vous l'émotion que doivent éprouver des infortunés exposés sur quelques planches prêtes à s'entr'ouvrir aux caprices de la mer, en voyant venir à eux des sauveurs!

— Oh! dit Edouard en frissonnant, j'ose dire que je ne suis pas un poltron, mais je n'aimerais pas à être marin... Je préférerais l'armée; là au moins, on lutte contre des hommes, on peut espérer de vaincre par ses propres efforts, ou de mourir avec gloire! Mais le matelot lutte avec des éléments impossibles à soumettre, il en est le jouet, il meurt sans avoir eu la consolation d'être l'arbitre de sa destinée. »

Jean écoutait Édouard en secouant la tête.

« Que nous soyons sur la terre ou sur la mer, dit-

il d'une voix grave et douce, Dieu est toujours au-dessus de nous; et c'est sa main qui nous conduit, soit au combat, soit dans la tempête. Vous ne connaissez pas encore la mer, monsieur Édouard, et vous ne vous doutez point de l'attrait irrésistible qu'éprouve pour elle le marin. C'est que, voyez-vous, les saintes Écritures disent vrai : Dieu a marché sur les ondes, et il y marche toujours! Dieu aime cette vaste solitude qui ressemble à l'infini... Ici, sauf quelques frêles navires qu'un souffle de son haleine fait disparaître, ici, rien ne rappelle l'orgueil et la misère humaine. Ici, pas de château auprès d'une misérable chaumière; pas de tombeau monumental à côté d'une tombe obscure. Sur l'Océan, Dieu règne seul et sans partage dans son immense majesté!... »

Madame de Belmont attacha un regard surpris sur le mousse, dont les traits durs resplendissaient d'un saint enthousiasme.

« Il y a longtemps que vous êtes marin, mon ami? lui demanda-t-elle.

— Mon père est un pauvre pêcheur, et je suis né sur le bord de la mer.

— Mais vous avez reçu quelque éducation? reprit madame de Belmont.

— Le curé de notre paroisse m'a montré à lire et à écrire, dit Jean ; voilà tout ce que je sais. »

Madame de Belmont se tut ; puis elle murmura après un long silence :

« Dieu est un grand maître.

— Pourquoi, dit Édouard, n'êtes-vous pas resté avec votre père le pêcheur ? »

Jean tourna vers le jeune de Belmont un regard où se peignait un fier étonnement.

« Que vous importe? dit-il. Vous ai-je demandé pourquoi vous alliez en Amérique ? »

Edouard trouva la leçon un peu rude, il rougit et ses yeux étincelèrent.

Henriette intervint avec cette grâce charmante d'une jeune fille qui veut empêcher une querelle.

« Mon frère vous demande cela parce que nous nous intéressons tous beaucoup à vous, Jean. Est-ce qu'il ne vous a point déjà prouvé qu'il veut vous être agréable ? »

Jean parut embarrassé.

« Pardonnez-moi, monsieur Edouard, dit-il en lui tendant sa main calleuse ; j'ai eu tort ; j'ai oublié que vous aviez droit à ma reconnaissance. Mais, en Bretagne, on nous apprend dès le berceau que c'est

manquer aux convenances que de questionner un étranger. »

Le mot *convenance* fit sourire Henriette; dans la bouche d'un mousse grossier, il lui parut déplacé et ridicule.

Jean sourit à son tour.

« Chaque pays a ses usages, mademoiselle, à ce que j'ai pu voir, dit-il. Dans chaque pays, chaque classe de la société a les siens. Nous autres pauvres Bretons, nous avons aussi nos usages, notre politesse et notre impolitesse. Nous ne sommes pas des brutes.

« Je veux bien, monsieur Édouard, reprit-il, après un instant de silence, vous dire pourquoi je ne suis pas resté avec mon père le pêcheur; mais c'est presque une histoire, et nous n'avons pas le temps en ce moment, vous de l'écouter, moi de vous la conter, car nous approchons du bâtiment naufragé.

— Jean, dit madame de Belmont en posant sa main sur l'épaule du mousse, je vous rappellerai bientôt cette parole. Vous m'intéressez, car vous avez une âme noble et fière, mais un peu trop, continua-t-elle en souriant, de cette rudesse bretonne dont vous vous vantez presque chez vous. »

La carcasse du *Stanislas* n'était plus qu'à un quart de mille du *Foudroyant*, et à bord de ce dernier on voyait parfaitement les naufragés agiter leurs mouchoirs et leurs chapeaux. Le capitaine fit lancer la chaloupe à la mer.

« Descendez avec quatre hommes dans la chaloupe, dit-il à Joseph, le vieux matelot dont nous avons déjà parlé. Si votre embarcation ne suffit pas pour contenir les naufragés, vous me ferez des signaux, et je vous enverrai le canot.

— Oui, capitaine. »

Le matelot appela ses compagnons, en choisit quatre, et ils s'élancèrent dans la chaloupe. Le capitaine donna l'ordre d'arrêter la marche du *Foudroyant*.

« Il y a quelque danger à approcher de trop près d'un vaisseau prêt à s'engloutir dans la mer, » dit-il à madame de Belmont, qui paraissait étonnée de sa conduite.

« Je comprends, capitaine : le vaisseau, en plongeant dans l'abîme, forme un tourbillon, qui peut entraîner un autre navire avec lui.

— Notre *Foudroyant* est trop grand pour que je craigne ce danger-là, qui serait terrible pour une

barque, dit le capitaine; mais lorsqu'un vaisseau descend dans le gouffre, l'air renfermé dans ses flancs fait sauter le tillac, et quelque éclat de bois pourrait faire des avaries à nos machines.

— Qu'est-ce que le tillac, ma mère? demanda Henriette.

— C'est le plancher du pont d'un navire, répondit Édouard; écoutons le capitaine.

— Mais, capitaine, si, comme vous venez de le dire, il y a du danger pour une barque, ne le craignez-vous pas pour les hommes que vous avez envoyés au *Stanislas?*

— Je sais, madame, répondit le capitaine à madame de Belmont, que je confie à mes bons matelots une entreprise dangereuse; mais ils sont braves et habiles, et ils s'en tireront à leur honneur. Voyez, madame, la chaloupe est déjà à quelques pieds du navire... Ah! ah! ils n'osent avancer... Le *Stanislas* est donc bien près de sa fin?

— Oh! mon Dieu! capitaine, comment est-ce que ces malheureux vont faire pour sortir de ce bâtiment? »

Pendant que madame de Belmont prononçait ces mots et que tout l'équipage du *Foudroyant* tenait ses

yeux fixés, dans une silencieuse et inquiète attente, sur les naufragés, dont on pouvait entendre les cris, voici ce qui se passait entre maître Joseph et les infortunés qu'il venait secourir :

« Ohé ! capitaine ! Ohé ! le *Stanislas !* »

Un homme aux cheveux blancs se penchait sur le bord du *Stanislas*; le navire n'avait plus que deux ou trois pieds hors de l'eau.

« N'approchez pas, cria-t-il, nous coulons ! »

Et se tournant vers le groupe de matelots, il s'écria :

« Sautez à la mer.... »

Les marins n'attendirent pas la fin de la phrase, et se jetèrent à la mer avec des cris de joie. Quelques-uns se dirigèrent en nageant vers le *Foudroyant*; d'autres, plus faibles, allèrent à la chaloupe, qui les recueillit.

Dix hommes travaillaient aux pompes; après avoir un instant hésité, ces braves continuèrent leur pénible travail : ils n'avaient pas reçu l'ordre de partir.

Le capitaine Mercier leur jeta un regard d'admiration et d'affection.

« Mes braves, vous avez fait votre devoir, sauvez-vous ! »

Auprès du capitaine, étaient deux femmes et un vieillard. C'étaient des passagers.

« Il faut que vous sauviez ce vieillard et ces deux dames, dit le capitaine aux hommes qui quittaient la pompe ; je compte sur vous, allez. »

Huit des marins se jetèrent dans la mer ; les deux qui restaient près du capitaine saisirent le pauvre vieillard et le jetèrent dans l'abîme.



Le malheureux poussa un cri déchirant. Il ne savait pas nager et il se crut perdu. Mais bientôt il se sentit soutenu par deux bras vigoureux ; c'étaient deux des

huit matelots qui le soutenaient en nageant. En deux minutes ils furent tous trois dans la chaloupe.

« Allons ! à vous, mesdames ! cria le capitaine Mercier aux deux femmes pâles et tremblantes qui étaient près de lui.

— O mon Dieu ! prenez pitié de moi ! s'écria l'une d'elles d'une voix mourante.

— Courage ! ma sœur ! courage !.... Voyez, monsieur de Moncy est sauvé... Allons ! donnez-moi votre enfant ! je suis plus forte que vous, je le sauverai, ou je périrai avec lui !

— Chaque instant que vous perdez augmente le danger ! s'écria le capitaine..... Entendez-vous ces sourds craquements ?.... C'est la mort qui approche !... »

La jeune mère se laissa tomber sur le pont, froide et serrant sur son sein un petit enfant avec une étreinte convulsive.

« Je n'ose pas... oh ! je ne puis pas... je n'ai pas la force ! murmura-t-elle avec une angoisse horrible... Dieu ! Dieu ! ayez pitié de mon enfant !... »

Sa compagne arracha le petit de ses bras défaillants.

« Jetez-la à la mer, » dit-elle d'une voix ferme.

Les deux marins prirent la pauvre femme et la précipitèrent dans l'onde malgré sa résistance.

Il était temps !

L'eau s'engouffrait dans la carcasse du *Stanislas* avec une rapidité effrayante.

« A la mer ! » cria le capitaine en donnant l'exemple.

Il fut suivi par la femme qui tenait l'enfant et par les deux matelots.

En quelques instants ils furent dans la chaloupe. Dix bons rameurs lui donnèrent aussitôt une impulsion puissante et l'envoyèrent à cent pas du *Stanislas*.

On entendit une forte détonation ; c'était le pont du navire qui sautait, et tout disparut dans l'eau, qui bouillonnait et tourbillonnait autour de ses dernières planches.

Les marins regardaient cet effrayant spectacle avec un frémissement de terreur. Puis une voix douce et angélique attira leur attention : c'était la femme qui s'était sauvée la dernière ; elle remerciait Dieu de leur avoir sauvé la vie.

Dans les regards de ces rudes marins se peignaient le respect, l'admiration et la tendresse.

« Sœur Catherine, dit l'un d'eux en cherchant à

adoucir sa voix enrouée, Dieu nous a sauvés pour l'amour de vous !

— Dieu nous aime tous également, mon frère, » répondit-elle.

La bonne religieuse cherchait à réchauffer sur son sein le pauvre petit enfant qui pleurait ; M. de Moncy tenait dans ses bras sa femme évanouie.

L'équipage du *Foudroyant* accueillit les naufragés avec de grands cris de joie. On les embrassa, les matelots entraînerent les matelots du *Stanislas* pour leur faire changer de vêtements. Le capitaine, madame de Belmont et Judith s'empressèrent de secourir M. de Moncy, le capitaine Mercier et les deux dames.

« Sœur Catherine ! » s'écria Aristide en saisissant avec transport la main de la religieuse, qu'il couvrit de baisers.

Madame de Belmont fit porter la jeune femme évanouie dans sa cabine, la posa sur son lit et l'entoura des soins les plus empressés. Le petit enfant, enveloppé de vêtements chauds et secs, recommençait à sourire et jouait avec les boucles soyeuses de la belle chevelure d'Henriette, à qui on l'avait remis un instant.

« Pauvre cher petit ! s'écria Jessy en s'agenouillant

devant l'enfant et en baisant ses petites mains. Quel malheur s'il avait été noyé! »

Henriette serra l'enfant sur son cœur avec un adorable mouvement maternel.

Ce petit groupe était ravissant!

« Tenez, ma sœur, dit Judith en mettant à la sœur Catherine une robe à madame de Belmont, vous voilà redevenue femme du monde!

— Aux yeux des hommes, peut-être, dit la sœur Catherine en souriant; mais qu'importe à Dieu l'habit sous lequel nous le servons! »

Madame de Moncy ouvrit enfin les yeux, et regardant madame de Belmont d'un air égaré :

« Où est mon enfant? s'écria-t-elle.

— Ici, dans vos bras, » dit madame de Belmont en prenant l'enfant et le présentant à sa mère.

Des larmes de joie et de reconnaissance ruisselèrent sur les joues pâles de madame de Moncy :

Merci, mon Dieu! Merci! » dit-elle en couvrant le petit de baisers et de pleurs.

« Où est mon mari?

— Il est sauvé, madame, dit madame de Belmont; calmez-vous; cette émotion peut vous être funeste... du calme, et tout ira bien. »

La journée s'écoula rapidement. Le bonheur rayonnait sur tous les visages : les uns, parce que Dieu les avait secourus ; les autres, parce qu'ils avaient été les instruments de ce secours.

Le docteur Goubert ne fut pas un des acteurs les moins actifs dans cette journée. Il pansa les blessures des uns, régla la quantité de nourriture que les pauvres affamés pouvaient prendre sans danger, ordonna des cordiaux aux plus souffrants et entoura tous de soins éclairés. Un des naufragés, auquel personne ne pensa à porter secours, était un magnifique chien de Terre-Neuve. Le bon animal, voyant qu'on ne s'occupait pas de lui le moins du monde, descendit à la cuisine, où l'attirait l'odeur de la soupe des matelots. Après avoir visité tous les coins, il aperçut une tranche de bœuf préparée pour le déjeuner du capitaine. Il hésita quelques instants; car Neptune, c'est ainsi qu'on l'appelait, n'était pas voleur; cependant un jeûne de trois jours l'emporta sur la probité, et il avala le beefsteak. Ensuite, il alla se coucher dans un hamac et s'endormit tranquillement, attirant sur lui, pour se sécher, la couverture de laine qu'il avait trouvée dans le lit.

« Votre naufrage me rappelle, dit le docteur Goubert au capitaine Mercier, un naufrage que je fis il y a

dix-huit ou vingt ans sur les côtes du Chili. L'équipage s'était jeté dans les embarcations, et nous abandonnâmes notre bâtiment prêt à couler. Nous voyions la terre, mais un vent impétueux et une mer furieuse nous éloignaient de la côte. Nous nous épuisions vainement à ramer; nos efforts n'empêchaient pas les vagues et les coups de vent de nous repousser au rivage. Tout à coup un des matelots aperçut, blotti près de moi, un singe, à qui le froid et l'eau que nous envoyait chaque lame en se brisant contre notre chaloupe faisaient faire des grimaces vraiment affreuses. Lorsque j'avais quitté le navire, le pauvre animal s'était jeté sur mon épaule, et ainsi m'avait accompagné dans l'embarcation sans être aperçu dans ce moment de trouble par les marins.

« Camarades, dit le matelot, Dieu créa l'homme pour avoir son image sur la terre, et le diable créa le singe par le même motif. Cet animal maudit nous porte malheur, et Notre-Dame-de-Bon-Secours détourne les yeux de notre barque pour ne pas voir sa laide figure. A la mer, le singe! à la mer! »

« Tous les matelots joignirent leurs cris au sien. Le pauvre singe semblait comprendre leurs cruelles intentions; il s'attachait à mes vêtements et tournait

vers ses persécuteurs un visage où la rage et la peur se peignaient par des grimaces vraiment diaboliques.

Le matelot s'avançait pour le saisir ; il fixa sur moi un regard suppliant ; j'essayai de faire entendre raison au marin, mais rien n'est plus inutile que de lutter contre une superstition évoquée par le danger. En persistant, je courais le risque de partager le sort de mon protégé. Je me tus, et le singe fut jeté à la mer, aux applaudissements des matelots. Quelques minutes après je regardais l'eau avec une certaine mélancolie, car je n'aime pas une action cruelle, même contre un animal, en me disant : « Voilà encore une victime des préjugés ! » lorsque je vis à quelques pieds de la chaloupe la tête ronde et noire de la pauvre bête ; elle nageait de toutes ses forces et suivait péniblement la chaloupe. Cependant il était visible qu'elle ne pouvait continuer longtemps ces efforts désespérés que la peur de la mort inspirait.

« Je détachai ma cravate, qui était assez longue, et je la laissai glisser dans l'eau, la tenant par un des bouts. Le singe avait les yeux attachés sur moi ; il comprenait que j'étais un ami. Aussitôt qu'il vit flotter sur la mer le bout de la cravate, il s'avança et la saisit. Une vive expression de bonheur parut sur ses traits, et il

se laissa traîner à la remorque. Je me détournai pour ne pas attirer l'attention de nos hommes, certain que Joko n'abandonnerait pas le lien sauveur. La nuit approchait, le vent faiblit avec le coucher du soleil ; la mer, quoique toujours houleuse, n'avait plus la même violence. Nos matelots reprirent courage, et nous pûmes arriver à terre. Joko s'y glissa doucement et s'y tint près de moi. Après les premiers transports de joie et de reconnaissance d'avoir échappé aux périls, le matelot qui avait jeté le singe à la mer s'écria :

« Je vous le disais bien, camarades, que c'était Joko, la bête du diable, qui nous portait malheur ! Aussitôt qu'il a été noyé le vent s'est apaisé et nous avons pu aborder !

— Noyé ! dis-je, mais le voilà ! »

« Le matelot, surpris, regarda le singe d'un air à la fois colère et comique :

« Ah ! ah ! dit-il, le coquin nage bien, ou son maître le diable l'aura aidé ! N'importe... il est permis à chacun de défendre sa vie, et il ne faut pas en vouloir au singe d'avoir sauvé la sienne. Allons, Joko, pas de rancune, mon vieux, ta patte, et soyons amis ! »

« Joko se cramponnait à moi en montrant au matelot ses dents blanches et aiguës.

« Tu as un mauvais caractère, moricaud, dit le matelot en riant ; c'est bon, tu n'auras pas de mon biscuit... »

« Depuis ce temps, continua le docteur, Joko me témoigna une reconnaissance et un attachement extraordinaires ; je l'emmenai dans tous mes voyages, et il fit avec moi le tour du monde. Je le perdis d'une manière assez singulière : il avait une antipathie inexplicable pour les animaux de son espèce et se jetait sur eux avec une rage insensée. Un jour que je me promenais dans un port de mer d'Afrique, Joko, qui m'accompagnait, aperçut un être qui ressemblait tellement à un grand singe, que pour un moment je me mépris moi-même. Joko s'était élancé sur lui et le mordait à belles dents ; mais bientôt je vis rouler mon singe sur le sable, percé d'un coup de poignard. Son antagoniste était un jeune Africain, si noir, si maigre, si ridé, qu'en vérité je compris la méprise de Joko, méprise dont il mourut victime. »



# SIXIÈME JOURNÉE.




Le temps continuait à être beau et permit au capitaine et à madame de Belmont d'être tout entiers aux soins qu'exigeait la santé ébranlée des naufragés, ou plutôt de M. de Mercy et de sa femme, car les autres se portaient bien. Les matelots du *Stanislas* avaient déjà repris leur gaieté insouciante ; ils paraissaient avoir oublié les dangers qu'ils avaient courus et les souffrances qu'ils avaient endurées.

Tel est le caractère du marin : courageux et indomptable dans le danger, à peine est-il échappé au péril, qu'il redevient joyeux et confiant; c'est à la fois un lion et un enfant.

La sœur Catherine était un peu souffrante; son beau visage était pâle et ses traits défaits; mais l'âme sublime qui régnait dans ce corps frêle et délicat était pleine d'un inépuisable courage. Tant que ses frères, c'est ainsi qu'elle nommait tous les hommes, avaient besoin d'elle, elle ne paraissait pas sentir la douleur.

La santé de M. de Mercy était fort ébranlée; à son âge, on supporte difficilement de si grandes fatigues et de si rudes privations. Quant à madame de Mercy, elle ne pouvait quitter le lit, et elle aurait peut-être succombé sans les soins tendres et constants de la sœur Catherine, de madame de Belmont et de Judith. Sa raison semblait un peu dérangée; elle se croyait sans cesse menacée de quelque danger, et aux moindres mouvements du bâtiment, elle poussait des cris affreux.

« Ma chère sœur, dit madame de Belmont, en faisant signe aux enfants de s'asseoir, veuillez nous raconter votre voyage et votre naufrage; ce récit tiendrait en repos ces enfants, qui ne peuvent s'empêcher de

remuer; le bruit qu'ils font fait du mal à notre chère malade. »

Les jeunes gens s'empressèrent de s'asseoir; Judith prit son ouvrage. Madame de Mercy, qui était enveloppée dans sa robe de chambre et étendue dans un fauteuil, leva la tête et dit :

« Oui, ma sœur, racontez; et si vous oubliez quelques circonstances, je vous les rappellerai. »

La religieuse attacha un long regard sur madame de Mercy, et dit en secouant la tête :

« Non, chers amis; malgré tout le plaisir que j'aurais de vous être agréable, je ne puis commencer cette histoire aujourd'hui. L'imagination de madame de Mercy est tellement impressionnée des scènes terribles qu'elle a vues, qu'il faut se bien garder de tout ce qui peut augmenter ou rappeler ses terreurs.

— Je vous admire, ma sœur, répondit madame de Belmont; votre clairvoyante sollicitude n'est jamais en défaut.

— Il y a longtemps que je soigne les malades, dit sœur Catherine avec un doux sourire, et je sais par habitude et par expérience ce qui leur est utile ou nuisible.

— Dites plutôt, s'écria madame de Belmont, que

votre adorable cœur vous inspire toujours ce qui peut aider et soulager vos semblables.

— Ma mère, dit Henriette, puisque notre sœur Catherine ne peut pas nous conter son histoire, veux-tu que Jessy continue la sienne?

— Oui, ma fille.

— Vous en étiez restée, ma chère Jessy, reprit madame de Belmont en s'adressant à la jeune Américaine, au moment où vous vous embarquiez avec M. Tom.

## SUITE DE L'HISTOIRE DE JESSY.

« A peine étions-nous sortis du port de New-York, que le vent souffla avec violence et la mer devint très-houleuse. Le mouvement du navire me rendit malade. Je crois que la peur et le chagrin y furent pour beaucoup. Aussitôt que M. Tom me vit pâlir, il donna l'ordre de me porter dans une cabine, où je restai pendant tout le voyage. M. Tom ne vint pas une seule fois me voir. Cet affreux isolement me plongea dans une tristesse mortelle; je pleurais pendant des heures entières, et je perdis l'appétit; ma faiblesse augmenta

cet état nerveux, et je tombai bientôt dans un profond accablement.

— Pauvre enfant ! murmura la sœur Catherine.

— Oh ! ma sœur, si vous aviez été là, dit Jessy avec effusion, je n'aurais pas tant souffert ! Mais j'étais seule et je ne voyais que des visages froids et indifférents ; pas une parole amie ne vint relever mon courage. Cependant le bâtiment marchait toujours, et nous arrivâmes au Havre. M. Tom me conduisit au bureau des voitures qui vont du Havre à Paris ; il paya ma place, et dit au conducteur de la diligence dans laquelle je devais monter :

« Je vous recommande cette jeune fille, que ses parents m'ont confiée. Je vais en Angleterre, moi, et je ne puis la conduire à Paris. Ayez-en soin, » continua-t-il en mettant dans la main du conducteur quelques pièces de cinq francs.

Et se tournant vers moi, il me donna une pièce de vingt francs et une lettre cachetée.

« Cet argent est pour les frais de route, dit-il, et sur cette lettre est l'adresse de votre tuteur ; ne la perdez pas.

« Adieu, Jessy, bon voyage, » reprit-il, et il disparut.

J'avais pris la lettre et l'argent machinalement, et je m'assis sur une des banquettes du bureau en attendant le départ de la voiture. Mes larmes recommencèrent à couler; je me sentis si faible, que je croyais que j'allais mourir.

« Ne pleurez pas, mademoiselle, me dit le conducteur, je prendrai soin de vous, allez. »

Et comme je ne répondais pas, l'idée lui vint que je ne comprenais pas le français. C'était vrai, je comprenais à peine quelques mots et je n'en prononçais aucun.

« Parlez-vous le français? » me demanda le conducteur.

Je secouai la tête.

« Diable! fit-il, confiez donc un enfant à un égoïste comme celui-là; abandonner cette pauvre enfant qui est malade et qui n'entend pas un mot de notre langue... c'est une mauvaise action! »

Je m'aperçus que ce brave homme me regardait avec un air de compassion, cela me fit du bien et je lui souris au milieu de mes larmes.

« Ma petite, me dit-il ému, je te soignerai comme si tu étais ma fille pendant toute la route; mais à

Paris... dame! il faudra que tu t'arranges, car je repars le même soir. »

Cet honnête homme tint parole. Il me faisait sortir de la voiture à chaque endroit où l'on s'arrêtait, et me faisait prendre quelque nourriture. Je voulus lui donner ma pièce d'or, mais il refusa brusquement.

« Garde cela, tu ne sais pas ce dont tu peux avoir besoin. »

La nuit, il m'enveloppa dans son manteau, et m'embrassa comme un père.

Arrivée à Paris, le conducteur me demanda où il fallait me faire conduire. Je lui montrai ma lettre. Il appela un cocher de fiacre.

« Vous allez conduire cette enfant à cette adresse, dit-il; et si vous ne trouvez pas l'individu en question, vous me ramènerez la jeune fille de suite ici. »

Le cocher prit la lettre, et, ayant lu l'adresse, il répondit :

« M. Jules Legros! tout le monde le connaît... c'est un banquier; j'ai conduit vingt personnes chez lui.

— Alors ça suffit, dit le conducteur en m'embrassant affectueusement; va, ma petite, me dit-il, et sois heureuse! »

Je quittai cet excellent homme avec un vif regret,

et soit pressentiment, soit faiblesse, avec une frayeur dont je ne pouvais me rendre compte.

Je montai dans la voiture, qui s'arrêta bientôt chez M. Jules Legros. Le cocher me fit descendre, et comme sa course était payée, il partit aussitôt au trot de ses chevaux.

Je frappai à la porte, car il était déjà nuit et elle était fermée. On ouvrit, et je m'avançais à l'aventure dans la cour, lorsqu'une voix rauque me cria :

« Où allez-vous ? venez ici. »

Je me dirigeai vers l'endroit d'où sortait la voix : c'était la loge du portier.

« Qu'est-ce que vous demandez ? » dit une vieille femme d'un air dur et impatient.

Je lui tendis la lettre.

« M. Jules Legros ! il est mort depuis un mois. »

Je la regardai, cherchant à lire sur son visage le sens de ses paroles.

« Eh bien, allez-vous-en ! » dit la portière en me tendant la lettre, que je repris sans m'en apercevoir, tant j'étais effrayée et étonnée de la réception que l'on me faisait.

« Pourquoi restez-vous là à me regarder comme une sotte ? » dit la portière en sortant de sa loge.

Je ne répondis pas et j'avançai de nouveau vers elle, ma lettre à la main.

« Puisque je te dis qu'il est mort! »

Et, me prenant par le bras, elle me conduisit à la porte, l'ouvrit, me mit dehors et la referma sur elle.

J'étais si étourdie par tout ce qui m'arrivait, que je marchai devant moi sans but, ne sachant à quoi me résoudre. Où aller? que faire?... si j'avais su reconnaître le chemin du bureau des diligences, j'aurais cherché à retrouver le bon conducteur. Je ne pouvais demander aux passants de m'indiquer la route, car je ne savais pas parler le français. J'étais faible et fatiguée, je m'arrêtai bientôt.

« Je n'aurais pas dû quitter la porte de la demeure de M. Legros, me dis-je ; j'aurais montré ma lettre à tous ceux qui entraient et qui en sortaient ; peut-être quelque bonne âme m'aurait conduite à mon tuteur. »

Je ne comprenais pas qu'il était mort. Je voulus revenir sur mes pas, mais je me perdis. La nuit était avancée ; j'entendis sonner onze heures. Les passants me regardaient et continuaient leur chemin.

Brisée de fatigue et de chagrin, je m'assis sur le seuil d'une porte, et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Je n'avais plus la force de pleurer. Je ne

sais combien de temps je restai là, car je finis par m'assoupir, lorsque je me sentis soulevée.

« Que fais-tu là ? » me dit une voix brusque.

En levant les yeux, j'aperçus une figure noire tout près de la mienne; j'eus peur, et je jetai un cri perçant.

« Tu lui fais peur, Jacques, dit une voix de femme; laisse-moi lui parler.

— Qui es-tu, mon enfant ? dit une femme aussi noire que l'homme; où sont tes parents ? »

Je crus que je rêvais. Ces visages étrangers et ces mots que je ne comprenais pas me parurent surnaturels.

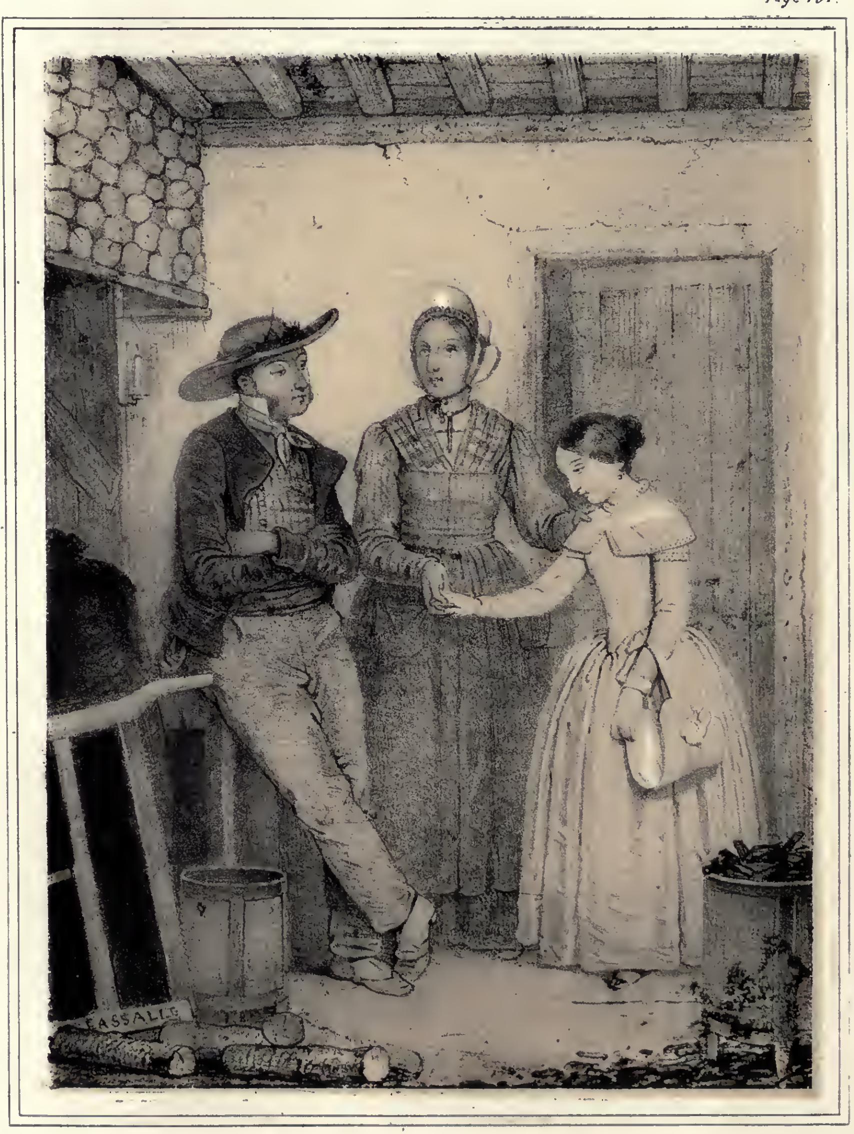
« Mon Dieu, ayez pitié de moi ! murmurai-je à haute voix en anglais.

— Cette petite est étrangère, dit la femme; sans doute elle s'est perdue dans les rues de Paris. Il faut l'emmener avec nous, Jacques; nous ne pouvons laisser cette pauvre enfant sur le pavé ! »

Ils m'emmenèrent avec eux et me firent souper; c'est-à-dire, ils me donnèrent un morceau de pain noir et dur et deux ou trois fruits, puis me firent un lit sur des chaises.

Ce ne fut que le lendemain que je m'aperçus que






Dam! dit Marton en regardant mes petites mains blanches et délicates, elle n'est pas forte, la pauvrette!

j'avais perdu ma lettre et ma pièce d'or. Sans doute on me les avait volées pendant que je dormais.

Les braves gens qui m'avaient recueillie étaient de pauvres charbonniers. Ils étaient Auvergnats; j'étais étonnée de ne rien comprendre à ce qu'ils me disaient, quoique je commençasse à comprendre, à force d'attention, un peu le français. Le bon conducteur m'avait parlé lentement, distinctement, et j'avais fait quelques progrès avec lui. Mais, hélas! mes nouveaux amis étaient venus depuis peu de leur pays, et ils avaient un si fort accent auvergnat que je n'entendais pas un seul mot de ce qu'ils disaient; c'était au point que je croyais qu'ils parlaient une autre langue de l'Europe.

Ils prirent quelques informations dans les environs; et comme personne ne put leur dire qui j'étais ni d'où je venais, ils prirent le parti de me garder.

« Nous n'avons pas d'enfants, Jacques, dit la femme; élevons cette pauvre enfant abandonnée, ça nous portera bonheur.

— Je veux bien, dit Jacques: la pauvre petite! Mais alors, Marton, il faut lui apprendre à travailler.

— Dame! dit Marton en regardant mes petites mains blanches et délicates, elle n'est pas forte, la pauvrette!

— Si le bon Dieu nous avait donné un enfant, dit rudement Jacques, nous le ferions travailler avec nous, n'est-ce pas, ma femme? Si nous adoptons cette jeune fille, pourquoi la traiterions-nous autrement que nos enfants?

— C'est juste, reprit Marton ; il faut qu'elle apprenne à gagner son pain. »

Et elle m'appela près d'elle pour l'aider à trier le charbon.

Ah! mes amis, s'écria Jessy, je ne puis vous exprimer combien cet apprentissage me parut dur. J'étais habituée au luxe, à l'élégance, et il me fallait passer par toutes les épreuves de la misère! Mes parents adoptifs étaient très-pauvres; leurs aliments étaient grossiers; souvent ils n'en avaient pas une quantité suffisante; quelquefois il arriva que nous n'eûmes pas de pain au logis. J'admirais avec quel courage Jacques et Marton supportaient ces privations. Moi, j'espérais toujours; mais ces pauvres gens n'avaient pas d'autre avenir que ce travail incessant et cette incessante lutte avec le malheur. Je pensai au sort des enfants du pauvre, et je me sentis prise pour eux d'une profonde pitié et d'un grand amour. Qu'ont-ils fait pour souffrir ainsi?... Ah! lorsque j'avais faim et soif, et que

je me sentais défaillir et trembler, je me disais que beaucoup, que dis-je! que la plus grande partie des enfants souffraient comme moi et se résignaient! et je m'étonnais de la force et de l'abnégation du pauvre! »

Jessy s'arrêta, et reprit après un moment de silence :

« Depuis ce temps, je prie Dieu tous les jours de venir en aide aux pauvres.

— Noble enfant! s'écria la sœur Catherine, puisse Dieu t'entendre!

— Continuez, ma fille, » dit madame de Belmont avec émotion.

La charbonnière, dit Jessy, m'avait ôté, le premier jour que je fus chez elle, ma robe de soie, mon jupon et ma chemine de fine toile. Elle me vêtit de linge grossier et me fit une robe avec une de ses jupes de bure. Mes cheveux furent cachés sous un bonnet de laine noire. Bientôt mon visage et mes mains devinrent noirs comme le charbon que je maniais. Quand, par hasard, je me regardais dans la petite glace de la charbonnière, je croyais voir une figure étrangère : je ne me reconnaissais pas.

J'essayais, autant que mes forces me le permet-

taient, d'aider ma mère adoptive : je triais le charbon, je faisais des commissions, je portais de légers fardeaux, qui me paraissaient bien lourds, hélas ! Le soir, je répétais les mots de français que j'avais appris, et je tâchais d'en saisir la prononciation. Je me disais que, lorsque je pourrais parler, je trouverais le moyen de faire parvenir une lettre à ma tante, miss Arabella.

Il y avait trois mois que j'étais chez ces bons charbonniers, lorsqu'un jour on rapporta Jacques chez lui : il était tombé en montant un fardeau de bois dans une maison voisine, et il s'était blessé.

Marton jeta de grands cris. On fut chercher un médecin, qui déclara que le pauvre homme avait un bras cassé.

« Que l'on me porte à l'hôpital ! » dit Jacques d'une voix sombre.

Marton se mit à pleurer, mais elle ne s'opposa pas au départ de son mari.

« Hélas ! dit-elle à une voisine, je n'ai pas de ressources pour le soigner ici ! »

Puis cette forte et courageuse créature reprit son travail de tous les jours, se levant avant le jour et se couchant après minuit : elle avait à faire l'ouvrage de

son mari et le sien. Cependant bientôt nous manquâmes de pain.

Un jour elle fut porter du charbon chez un monsieur fort riche; le domestique lui dit de revenir dans un autre moment pour toucher son argent.

Marton revint triste et pensive, et me regarda longtemps d'un air de compassion; puis elle éclata en sanglots en me disant :

« Pauvre petite! tu n'es pas habituée à la misère, toi; cela te fera mourir! »

Ce cœur sublime ne souffrait que pour moi.

Le lendemain était le jour d'entrée à l'hôpital : Marton alla prier une femme de son pays de venir garder sa maison, et nous partîmes pour l'Hôtel-Dieu. J'étais silencieuse et oppressée; ce mot HÔPITAL m'effrayait : je m'attendais à voir un spectacle affreux, des grabats, des plaies hideuses. Lorsque je pénétrai avec ma mère adoptive dans ces immenses salles bien aérées, tenues avec une propreté admirable, je respirai plus librement, et je me demandai pourquoi l'homme du peuple a une si grande horreur pour cet asile. Sans doute c'est parce que le malade se trouve isolé de ceux qu'il aime et soigné par des mains étrangères.

Jacques nous attendait avec impatience.

« Tu as bien fait de m'amener la petite, dit-il ; j'en ai parlé au médecin qui me soigne, ainsi que les autres malades de la salle. Il désire la voir.

— Comment ! reprit Marton, est-ce qu'il veut nous la prendre ?

— Non, répondit Jacques. Comme je lui ai dit que je pensais que cette jeune fille est étrangère, il m'a dit qu'il savait plusieurs langues et qu'il la questionnerait.

— Rien ne presse, » dit Marton ; et, détournant la conversation, elle s'informa de l'état de son mari, parla de son commerce, cachant avec soin nos privations pour ne point l'affliger. L'heure de nous retirer arriva sans qu'il fût autrement question de moi.

J'avais écrit une lettre à ma tante. Un jour, je la montrai à Marton, et je tâchai, par mes signes et le peu de mots français que j'avais appris, de lui faire comprendre que je voulais la mettre à la poste. Marton prit ma lettre, et alla consulter un vieil écrivain public, qui habitait une maisonnette de bois, au coin de la rue. Marton ne savait pas lire ; elle voulait savoir à qui j'écrivais.

« Qu'est-ce que ça? dit le vieillard en plaçant sur son nez d'énormes lunettes vertes.

— C'est une lettre que ma petite a écrite ce matin.

— Votre petite, dit dédaigneusement l'écrivain, n'a donc jamais été à l'école? Il n'y a pas un mot de français là dedans! Que diable voulez-vous que je fasse de ce gribouillage d'enfant?

— Elle veut, reprit Marton, que je mette ça à la poste.

— A la poste! mais vous êtes folle, ma commère! la poste n'y comprendrait rien, pas plus que moi. Envoyez-moi votre fille, je lui écrirai une lettre en bon français. »

Marton, revenue près de moi, m'expliqua, tant bien que mal, ce qui venait de se passer. Je compris seulement que ma lettre était entre les mains de l'écrivain, et je courus pour la reprendre.

« Allons, mon enfant, mets-toi là, et nous t'arrangerons une lettre d'un style élégant et aisé. A qui l'adresses-tu? »

Le vieillard m'avait fait signe, en disant ces mots, de m'asseoir sur un vieux fauteuil râpé; il prit une feuille de papier blanc qu'il posa devant lui. Il me regardait à travers ses lunettes. en passant sa plume d'oie entre

ses lèvres d'un air à la fois si grave et si comique que je partis d'un éclat de rire.

Le vieil écrivain continua à me regarder sans paraître ému de mon hilarité; il attendait patiemment que je lui expliquasse l'objet et le sujet de ma correspondance. Cela était difficile, car nous ne nous comprenions pas. Désespérée de ne pouvoir me faire comprendre, je me mis à pleurer : mes larmes n'émurent pas plus mon secrétaire de circonstance que ne l'avaient fait mes éclats de rire.

En ce moment, un homme de soixante ans entra, ou plutôt avança la tête dans la petite maisonnette de l'écrivain, et il n'y avait pas place pour tous trois.

« Est-ce que ma pétition est faite, père Colin ? dit-il.

— Tout vient à point à qui sait attendre, dit l'écrivain d'un ton sentencieux; je suis occupé avec cette jeune fille; votre tour viendra.

— J'ai le droit du plus ancien, dit le nouveau venu, en me forçant à quitter le fauteuil et en s'y mettant à ma place.

« Père Colin, reprit-il, c'est mal de servir une bambine comme ça avant un vieux soldat comme moi... surtout lorsqu'il s'agit d'une pension que je

sollicite et qui m'est bien due, après trente ans de services et dix blessures !

— C'est juste, père Latulipe ! dit l'écrivain ; mais j'aurai bientôt fini. »

Le bonhomme, en désespoir de cause, m'écrivit une lettre, chef-d'œuvre de genre ambigu ; car il était impossible de comprendre à qui cela s'adressait, ou plutôt cela pouvait s'adresser à tout le monde : c'était un assemblage de compliments bizarres et prétentieux, de sentences ampoulées et grotesques. Il plia soigneusement cette épître originale, et prit ma lettre pour voir l'adresse.

« Miserabeladorstone, lit-il, en prononçant les trois premiers mots comme s'ils n'en formaient qu'un ; qu'est-ce que cela ? Il n'y a qu'un mot ici que je peux lire convenablement, c'est *America* ; sans doute la jeune fille voulait écrire *Américain.*

— Non pas, père Colin ! s'écria le vieux soldat ; *America* veut dire *Amérique* dans la langue des naturels de ce pays-là.

— En êtes-vous sûr, père Latulipe?

— Parfaitement. Et, tenez, *miss* veut dire *mademoiselle* ou *madame*, je ne sais trop lequel. *Arabelladorstorn*, ça doit être le nom de la particulière.

— Mais, dit l'écrivain, choqué que le soldat en sût plus que lui, tout cela me semble sujet à discussion. Comment est-ce que *miss* peut dire *madame?*

— Je vous dis la vérité, reprit le vieux soldat ; j'ai voyagé dans ces pays-là, et j'ai retenu quelques mots de leur langage. »

M. Colin écrivit ainsi l'adresse de ma lettre : *A madame* ou *mademoiselle Arabel*, *à Dorstone*, *ville de New-York américaine*, *en Amérique.*

C'est ainsi qu'il arrangea à sa façon l'adresse que j'avais mise sur la lettre que j'avais prié Marton de mettre à la poste.

J'emportai ma lettre, croyant naïvement que cette adresse était la traduction française de celle de ma tante, et je fis comprendre à Marton qu'il fallait la mettre à la poste.

Malheureusement, l'écrivain et moi-même avions oublié une chose fort importante, c'était mon adresse à Paris.

Quand je fus assurée que ma lettre était partie, l'espoir et le courage me revinrent. Je pensai avec raison que ma tante ne me laisserait pas dans une position aussi pénible, quelles que fussent sa colère et sa rancune contre moi. La misère et les privations que

j'avais à supporter me parurent moins cruelles, car l'avenir se présentait à mon imagination sous de riantes couleurs. Les choses les plus ordinaires de ma vie passée, le linge blanc, les bains, la nourriture saine, me paraissaient des objets de luxe que je retrouverais avec bonheur. A mon tour, je regardais ma bonne Marton avec des yeux humides.

Hélas! me disais-je, je voudrais lui faire partager mon aisance future!

Puis je me demandai pourquoi Marton, cette digne et honnête femme, était condamnée à perpétuité à la misère, à des luttes désespérées contre la faim et le besoin... à des humiliations injustes de la part du riche?... et je cherchais, avec surprise et admiration, où elle trouvait ce courage de toutes les heures, cette résignation sublime, que je comparais à celle du Seigneur mourant!

Le jeudi suivant, nous retournâmes à l'Hôtel-Dieu. Jacques était beaucoup mieux, et témoignait un vif désir de sortir de l'hôpital. Le médecin, M. Augustin, entra dans la salle pendant cette conversation, et s'avança vers nous.

« C'est la jeune fille dont vous m'avez parlé, Jacques! dit-il en me regardant d'un air d'intérêt.

« You speak english, my dear? me dit-il après avoir examiné ma figure avec attention.

— Oh! yes, sir!... » m'écriai-je, vivement émue.

Je fus forcée de m'appuyer sur le lit de Jacques; mes genoux tremblants ne me soutenaient plus; une pâleur de mort couvrit mes traits. La joie imprévue cause presque autant de mal que la douleur, mais elle ne laisse pas les mêmes traces.

Le médecin me pria de lui raconter comment je me trouvais loin de ma famille. Je lui contai mon histoire en peu de mots, et finis en lui disant que j'avais écrit à ma tante.

« C'est bien! mais vous serez au moins trois mois avant d'avoir une réponse, dit-il. Si j'étais marié, je vous aurais présentée à ma femme; mais j'ai une sœur à Orléans : si vous voulez aller auprès d'elle en attendant que votre tante dispose de vous, je vous enverrai à elle. »

Trois mois d'attente me parurent peu de chose, et j'aimais Marton trop tendrement pour penser à lui faire le chagrin de la quitter. Je remerciai le docteur, et nous partîmes pour notre boutique de charbonnier. Jacques, malgré les conseils de M. Augustin, avait voulu rentrer chez lui. Je sentis avec un certain bon-

heur qu'à mon tour je pourrais être utile à mes bienfaiteurs par mes caresses et mes soins pour le malade. J'avais repris ma gaieté, et le bon Jacques se plaisait à m'entendre chanter des romances américaines et balbutier des mots français. Malheureusement, la prononciation que me donnaient ces excellentes gens était de l'auvergnat le plus pur. La convalescence de Jacques fut longue : couché dans une petite chambre sombre et humide, que le soleil ne réchauffait jamais de ses rayons vivifiants, nourri d'aliments grossiers, lourds et mal préparés, rien dans sa position n'aidait la nature. J'étais aussi devenue pâle et chétive dans cette demeure malsaine; mais l'espérance, semblable à un ange lumineux qui me tendait la main, me donnait des forces et un enjouement qui ne se démentait pas un instant.

Cependant le temps se passait et ne m'apportait aucune nouvelle d'Amérique. Au bout du quatrième mois, une pensée effrayante, qui me causait une angoisse impossible à décrire, envahissait chaque jour mon âme avec plus de violence... ma tante était inexorable... elle m'abandonnait... elle ne me répondrait jamais !... Alors ma situation me paraissait horrible : la pauvreté et les privations que je partageais

avec mes amis me semblaient des supplices qui me conduiraient au tombeau. Je redevins languissante; j'éprouvais un grand dégoût pour la nourriture que nous préparait la bonne Marton. Un jour, je me dis tout bas:

« Je ne suis pas *née* pour vivre ainsi, je n'y ai pas été habituée... Pour Jacques et Marton tout cela n'est rien. »

Mais bientôt la raison, la justice, l'humanité, chassèrent ces pensées impies; et en regardant les visages flétris et le corps usé de mes bienfaiteurs, je pleurai sur leur sort comme sur le mien.

Marton n'avait pu me voir dépérir sans un grand chagrin. Elle alla, sans m'en prévenir, consulter le docteur Augustin, et lui dit que nous n'avions pas eu de réponse d'Amérique. M. Augustin vint me voir et me questionna sur la nature de la lettre que j'avais écrite à ma tante; lorsqu'il sut comment elle avait été refaite et mise en bon style par l'honnête écrivain, il ne s'étonna point du silence de miss Arabella. Le bon docteur écrivit lui-même en anglais à ma tante, et lui peignit ma position en termes énergiques.

« En attendant, dit-il, il faut mettre cette jeune fille dans le pensionnat le plus voisin, je payerai sa

pension. Venez, reprit-il en remettant de l'argent à Marton, il faut lui acheter quelques vêtements convenables. »

Je ne pourrais jamais vous décrire la joie enfantine, l'inexprimable bien-être que j'éprouvai en me débarrassant de mes habits sales et grossiers. J'étais heureuse de me sentir chaudement et mollement vêtue, de n'avoir plus ma chair meurtrie par le linge dur et grossier dont la bonne charbonnière m'avait couverte. Je passais avec délices mes mains redevenues blanches sur mon visage également métamorphosé, et dans les boucles de mes cheveux bien lissés. Je me regardais dans la glace en souriant et en me faisant des petites mines coquettes.

« Regarde, Jacques, regarde, s'écriait Marton, comme elle est gentille ainsi. »

Marton me conduisit dans le pensionnat dont lui avait parlé le docteur; malgré sa résolution, elle fondit en larmes en me quittant.

« Quand je t'ai trouvée endormie à notre porte, me dit-elle, je pensai que Dieu m'envoyait un enfant, car j'en ai toujours désiré; mais je vois bien qu'il faudra nous séparer! »

Malgré mes caresses et mes baisers, elle se retira triste et abattue.

Je passai trois mois dans ce pensionnat ; pendant ce temps, j'appris à parler le français, à corriger un peu l'accent que mes parents adoptifs m'avaient naïvement donné. Tous les dimanches et les jeudis, j'accourais chez Jacques et sa femme, et je passais la journée avec eux. J'aidais Marton dans ses travaux de ménage, je raccommodais le linge, les bas ; je cherchais, par tous les moyens en mon pouvoir, à leur prouver ma reconnaissance et mon attachement.

Un dimanche matin, M. Augustin arriva d'un air joyeux, et me tendant un papier déplié, du plus loin qu'il me vit, il s'écria :

« Voici la réponse de votre tante, ma chère enfant ; elle est telle que je m'attendais à la voir. »

La lettre était adressée à M. Augustin ; miss Arabella lui disait qu'elle n'avait pas attendu sa lettre pour se reprocher amèrement de m'avoir envoyée si loin sans protection et sans amis. Elle répéta plusieurs fois qu'elle m'attendait avec impatience, et qu'elle tâcherait à l'avenir, par ses soins et sa tendresse, de me faire oublier sa cruauté et mes souffrances.

« Si je n'étais pas malade, dit-elle en terminant, je

serais partie pour chercher moi-même ma chère nièce. Ayez la bonté, monsieur, de ne pas l'abandonner avant de l'avoir vue embarquée pour l'Amérique. Dites à ma chère Jessy que j'espère qu'elle me pardonnera, et qu'elle me rendra son amitié. »

Puis venaient les remercîments les plus vifs pour tous ceux qui avaient pris intérêt à mon sort et qui m'avaient secourue. La lettre renfermait un bon sur un banquier de Paris. Ma tante priait M. Augustin de se payer les dépenses que je lui avais occasionnées et de récompenser la charbonnière.

Après avoir remboursé M. Augustin et mis de côté la somme qu'il fallait pour mon voyage, je présentai le reste, qui montait à environ cinq cents francs, à Marton. Elle hésita quelque temps, et enfin céda à mes supplications. Sa tristesse augmentait à mesure que le jour de notre séparation approchait; j'aurais dû dire notre tristesse, car ma douleur était aussi vive que la sienne.

Marton m'accompagna au Havre, et ne me quitta que lorsqu'elle me vit embarquée.

« Ah! c'est mal à moi de regretter ton départ, me dit-elle en me serrant dans ses bras, car tu aurais beaucoup souffert avec nous. »

« Et voilà, continua Jessy, après avoir essuyé ses yeux bleus voilés par des larmes de reconnaissance et d'affection pour la bonne et dévouée charbonnière, la fin de mes aventures. A bord du *Foudroyant*, j'ai rencontré de nouveaux amis; mais il y a dans mon cœur assez d'amour pour tous ceux qui me comblent de bontés.

— Ma chère Jessy, dit Henriette en souriant, je pense que tu es guérie à tout jamais de l'envie de donner du persil aux perroquets.

— A quelque chose malheur est bon, dit notre spirituel La Fontaine, et il a raison. Jessy a, je n'en doute pas, beaucoup acquis pendant ce voyage; le spectacle de la vie du pauvre a rempli son âme des plus salutaires pensées. Elle a vu que, dans toutes les classes de la société, il y a de grandes et nobles vertus, et que la richesse ne donne aucune supériorité réelle; elle a senti et souffert des privations auxquelles sont condamnés les travailleurs; elle emporte dans son cœur le désir d'adoucir leurs souffrances, le respect pour leur courage et leur abnégation, et un sentiment fraternel pour tous les hommes. »

En achevant ces mots, madame de Belmont congédia, avec un doux sourire, la petite société, et chacun se retira pour prendre du repos.



## SEPTIÈME JOURNÉE.

Le soleil dardait ses rayons ardents sur le navire, lorsque madame de Belmont monta sur le pont. Le capitaine, le docteur et le capitaine Mercier étaient groupés sur le gaillard d'arrière et causaient de choses scientifiques. Une large tente avait été étendue sur cette partie du vaisseau pour former un peu d'ombre. Les matelots étaient couchés nonchalamment

sur les cordages, les vergues, les aspérités du bâtiment. Les uns chantaient quelques airs monotones et mélancoliques comme tous les chants des paysans, qu'ils avaient appris au pays et qui leur rappelaient mille doux et charmants souvenirs; d'autres jouaient avec un jeu de cartes incomplet, mêlant les règles de l'écarté, du piquet, du boston, dans une partie interminable. Quelques vieux marins racontaient des naufrages, des voyages, des aventures fantastiques, merveilleuses, incroyables; parlaient de bêtes monstrueuses et impossibles avec un sang-froid et une gravité comiques. Maître Joseph n'était pas le moins ingénieux de ces hardis conteurs.

« Vous racontiez quelque chose, docteur, dit madame de Belmont après les premières salutations d'usage; je vous en prie, continuez.

— Je parlais, madame, d'une chasse aux zèbres à laquelle je pris part en Afrique. Ces animaux sont nombreux du Cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'Abyssinie. Ils vivent en troupes et se nourrissent de l'herbe dure et sèche qui croît sur les flancs des montagnes. Leurs jambes sont d'une extrême finesse, et leurs petits pieds sont défendus par un sabot dur et fort. Ils courent avec une vitesse sans égale et ils ont le

pied très-sûr. Ces animaux supportent le climat d'Europe; mais, quoiqu'ils s'apprivoisent, on n'est pas parvenu à rendre l'espèce domestique. « Le zèbre, dit Buffon, est peut-être, de tous les animaux, le mieux fait et le plus élégamment vêtu. Il a la figure et les grâces du cheval, la légèreté du cerf; sa robe est rayée de rubans noirs et blancs, disposés alternativement avec tant de grâce et de symétrie, qu'il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour le peindre. Le zèbre paraît orgueilleux de cette riche parure, et il est, de tous les mammifères, celui qui prête le plus d'attention à sa toilette. Sa robe, claire et luisante, est constamment d'une propreté remarquable. »

— Et vous avez été tuer ces beaux animaux, docteur? dit madame de Belmont en souriant.

— Eh! madame, quoi de plus de charmant que la perdrix, la caille, le pigeon ramier, et tant d'autres innocents et gracieux animaux de nos climats que nous chassons et que nous tuons tous les jours! Mais permettez-moi de chercher à regagner votre bonne opinion. Les naturels du pays avec qui j'étais faisaient la chasse aux zèbres dans l'intention de les prendre vivants. Les riches habitants du Cap aiment à

posséder ces animaux, dont ils font l'ornement de leurs propriétés, comme les Européens du cerf, du daim. Nous cernions les plus jeunes que nous pouvions seuls approcher, et les hommes du pays leur jetaient avec une adresse incroyable un lacet autour du cou quand ils passaient à leur portée pour fuir. L'animal s'abattait, le chasseur sautait sur lui et liait ses jambes, ensuite on le plaçait en travers d'un des chevaux. Nous en prîmes ou plutôt les Hottentots en prirent huit ou dix. J'étais simplement spectateur.

« Les Hottentots, continua le docteur qui voyait qu'on l'écoutait avec plaisir, sont bien proportionnés, et leur visage est agréable, quoique leur nez soit écrasé et leurs pommettes saillantes. Leurs yeux noirs sont fort beaux. Les mœurs de ce peuple sont douces et sociables. Les hommes portent un manteau de peau tannée avec art, et les femmes un simple jupon de même espèce.

— Il me semble, reprit madame de Belmont gaiement, que vous êtes fort peu difficile en fait de beauté.

— Parce que j'ai dit que ces braves Africains aux traits aplatis n'étaient pas désagréables! Ah! madame, quand on a beaucoup voyagé et qu'on a vu des hommes de toutes les parties du globe, les idées sur ce qu'on

appelle la beauté deviennent un peu confuses. En Europe, nous sommes convenus de nommer beaux les visages blancs, les traits effilés. En Asie, en Afrique, la peau brune et cuivrée ne déplaît pas, on est accoutumé à la voir ainsi. Une jeune vierge, au nez écrasé, trouve en Abyssinie autant d'admirateurs que la jeune demoiselle dont le profil serait le plus droit du monde dans notre pays. J'ai vu des Circassiennes renommées en Orient pour leurs charmes incomparables ; ce sont de petites femmes fort grasses, très-indolentes, la bouche épaisse ; leurs yeux sont extrêmement fendus, noirs et veloutés. Je doute qu'elles fissent grand effet dans nos salons.

— Je crois cependant, mon cher, dit le capitaine, que vous donnez la palme aux dames européennes, et je suis tout à fait de votre avis.

— Non pas, non pas, s'écria le docteur avec enjouement, je ne tranche pas ainsi une question de cette importance ! Sans rien ôter de mon admiration pour les teints de lis ou de roses, les yeux bleus ou bruns de nos belles Européennes, je déclare que j'ai vu de très-belles femmes noires, cuivrées, bronzées, au nez plus ou moins élargi, aux lèvres plus ou moins épaisses. Pourquoi Dieu aurait-il donné exclusivement

aux peuples des climats modérés la beauté et la grâce? Cela n'est pas. Chaque race a sa beauté caractéristique. N'ayons pas de préjugés.

— J'ai fait l'année dernière, dit le capitaine Mercier après un instant de silence, une tournée en Algérie, et j'y ai rencontré un de nos amis d'enfance, Jules Gérard, surnommé le tueur de lions. Ce jeune homme, qui est maréchal-des-logis dans les spahis, a fait des choses surprenantes, et sa réputation de courage et d'adresse n'est pas usurpée. Voici une de ses expéditions qui pourra vous donner une idée de son sang-froid et de la rapidité et de la sûreté de son coup d'œil. C'est Jules Gérard lui-même qui raconte:

« Des Arabes vinrent m'avertir que la veuve du fameux lion noir de l'Archiona était revenue dans le pays, qu'elle avait quitté quelque temps, avec un nouvel époux d'une robe fauve, et suivie de deux lionceaux de quinze à dix-huit mois. Chaque jour les Arabes racontaient des histoires lamentables de bœufs, de chevaux tués ou dévorés par cette famille terrible.

« Les Arabes comptaient sur moi pour délivrer le pays de ces dangereux voisins. Je me rendis à leurs désirs, et je partis pour le village des Ouled-Nil. Un

cavalier m'avertit que la lionne avait tué un cheval le jour d'avant mon arrivée. Je me hâtai d'aller à la place où la lionne avait étranglé l'animal. Là, mettant mon cheval en lieu sûr, j'allai jusqu'à la lisière du bois et trouvai en effet une mare de sang ; puis, à travers un fourré de lentisques et d'oliviers sauvages, je suivis la trace du cheval, que la lionne avait traîné jusqu'au fond du ravin, à plus de six cents mètres. L'animal était couché dans le fond du ravin, sans autres blessures que deux coups de dent à la gorge, et encore intact. Je m'établis sous un lentisque à quatre mètres du cadavre, et j'attendis.

« Deux nuits se passèrent sans résultats. Le 4, vers six heures du soir, la lionne me fut annoncée par le cri des merles et la fuite précipitée de deux ratons qui rôdaient autour du cheval mort. Le ravin étant très-encaissé et très-boisé, je n'aperçus la lionne que lorsqu'elle arriva près de sa proie ; ses deux lionceaux la suivaient à quelques pas. L'un d'eux s'étant avancé, sa mère s'élança tout à coup sur lui, le terrassa et l'obligea à se retirer vers le fourré... La lionne m'avait aperçu. Quittant aussitôt de vue le cheval, elle se mit à tourner autour de moi, tantôt se cachant, tantôt montrant sa tête derrière une broussaille pour s'as-

surer si j'étais toujours là. Un instant elle disparut tout à fait.

« Je la croyais partie, lorsque jetant les yeux, sur ma gauche, je la vis allongée comme un serpent, la tête sur ses deux pattes, les yeux fixés sur mes yeux, et balançant lentement sa queue. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Je l'ajustai au milieu du front; elle bondit sur place à une hauteur de cinq pieds, et retomba en poussant un seul rugissement. Elle était morte. Le lingot en fer l'avait frappée au milieu du front et avait traversé la tête.

« Les lionceaux avaient fui au coup de fusil. »

« Il faut entendre, dit le capitaine Mercier, mon ami Gérard raconter avec une simplicité héroïque ses luttes journalières avec ces terribles hôtes du désert. Son regard, pénétrant et vif, s'anime extraordinairement dans le péril. Son sourire est doux comme celui de tous les hommes courageux. Il ne parle jamais de ses exploits; il faut le prier longtemps avant d'obtenir de lui un de ces récits merveilleux qu'il raconte d'un air calme et tranquille, comme si c'était les actions les plus ordinaires.

— Le véritable courage n'est point fanfaron, dit le



Louis Lassalle del. et Lith. Lith. Decan & Lebret.

La Lionne m'avait aperçu, quittant aussitôt de vue le cheval elle se mit à tourner autour de moi.

capitaine du *Foudroyant ;* je doute beaucoup des hommes qui se vantent à tout propos.

— Ce que vous dites là est vrai comme règle générale, dit le docteur, mais ce n'est pas absolument vrai. Les très-jeunes gens sont sujets à ce défaut par manque d'expérience et de science du monde. Il y a certains pays, par exemple, où l'on est fanfaron de naissance, de sang : c'est dans la race; cependant il y a dans ces pays, comme dans d'autres, des hommes fort braves.

— Vous conviendrez, docteur, dit madame de Belmont, que ce défaut couvre de ridicule celui qui le possède.

— Oui, surtout quand on ne peut faire ce dont on s'est vanté. « La modestie est au mérite ce que le parfum est à la fleur, » a dit je ne sais quelle femme d'esprit. J'ai vu, il y a quelque dix ans, j'avais dix-huit à dix-neuf ans, un fait qui m'aurait guéri de ce défaut, si je l'avais eu. J'étais en Russie avec un jeune compatriote dont la sœur avait épousé un prince russe. Vous savez que ce pays abonde en princes. Nous fûmes parfaitement reçus par la sœur et le mari. Ce dernier ne trouva rien de mieux, pour nous distraire, que de nous proposer une partie de chasse

à l'ours. Nous partîmes un matin, mollement couchés dans un traîneau, que trois petits chevaux, à longue crinière et à physionomie sauvage, entraînaient avec une rapidité surprenante, qu'on ne peut comparer qu'à celle des chemins de fer. Les Russes ne battent jamais leurs chevaux; ils les excitent seulement de la voix. Arrivés au bord d'une immense forêt de sapins, nous mîmes pied à terre, et pénétrâmes dans la forêt. Mon camarade Albert (je tais son nom de famille) s'était beaucoup vanté, chemin faisant, de son adresse et de sa bravoure. Aucun animal ne pouvait lui faire peur; il avait un sang-froid, disait-il, que rien ne pouvait troubler. Le Russe le regardait de temps en temps avec une surprise moqueuse que le pauvre Albert ne comprit pas.

« Avez-vous jamais fait la chasse à l'ours? me demanda le prince, qui parlait le français très-purement, comme presque toute la noblesse russe.

—Non, prince, dis-je en souriant; aussi je ne vous quitterai pas : je ferai ce que je vous verrai faire.

— Voici, dit M. de Suski : nos gens feront sortir un ours ou deux des fourrés ou de leurs tanières, puis nous leur tirerons nos deux coups de carabine. Si l'animal est seulement blessé, il se jettera sur l'un de

nous; alors il faudra se défendre avec le couteau de chasse.

— Quelle charmante chasse! » s'écria Albert.

« Cependant je crus remarquer qu'il avait pâli pendant les derniers mots de son beau-frère.

« Au bout d'une heure, les paysans trouvèrent une tanière, et en firent sortir l'habitant. L'ours s'avança vers nous au grand trot; ses lèvres étaient relevées comme par un menaçant sourire. M. de Suski, le laissant approcher fort près, lui envoya une balle dans la tête : l'ours, blessé légèrement, se ruait sur le prince; à mon tour je tirai, et lui cassai une patte de devant, qu'il agita en l'air avec de terribles rugissements. Il continuait à s'avancer sur les jambes de derrière, lorsque le Russe fit un bond, et lui plongea son couteau de chasse dans le cœur.

«En ce moment, des cris effrayants attirèrent notre attention.

« Albert, à l'approche de l'ours, avait lâché sa carabine et grimpé allégrement dans un arbre. Quand il vit tomber l'animal, il se prépara à descendre, lorsqu'il aperçut, à deux pieds de lui, un jeune ours qui avait cru devoir, pour se dérober aux regards des chasseurs, monter dans le même arbre que mon in-

trépide compatriote. Sans doute l'ours ne se doutait pas d'y rencontrer un compère en poltronnerie. Albert n'osait faire un mouvement et continuait à crier de tous ses poumons; le jeune ours restait immobile, les yeux fixes : ils avaient aussi grand'peur l'un que l'autre.

« J'arrivai avec le prince au pied de l'arbre, et je m'apprêtais à tirer sur l'animal, lorsqu'il m'arrêta.

« Il faut le prendre vivant celui-là, me dit-il; laissez-moi faire. »

« Il grimpa dans l'arbre, passa une corde autour du cou du terrible adversaire d'Albert, et ordonna à ses gens de le tirer à terre. L'animal roula bientôt sur la neige ; on le lia, quoiqu'il cherchât bien à mordre; mais il était âgé au plus de douze à treize mois, et on en vint aisément à bout.

« Monsieur, dit le prince en saluant Albert avec une politesse ironique, vous êtes délivré; vous pouvez descendre. »

« Albert chercha à s'excuser.

« Je le croyais plus grand ; je ne voyais que sa tête, dit-il.

— Vous aviez votre couteau de chasse, » observa laconiquement le prince russe.

« Le lendemain, Albert et moi étions en route pour la France.

— Avez-vous chassé l'élan en Russie? demanda le capitaine Mercier.

— Non, reprit le docteur, mais j'en ai vu plusieurs passer dans les immenses plaines couvertes de neige. L'élan est le cerf du Nord; il est moins élégant que le cerf de forme et d'allure, mais il est plus grand et plus fort; ses bois s'étendent en plus larges rameaux autour de sa puissante tête et de son énorme cou; sa chair est fort bonne à manger. L'élan était autrefois l'un des animaux indigènes de la France : la civilisation et les déboisements l'ont refoulé depuis longtemps dans les vastes forêts du Nord.

— Cet animal doit ressembler au renne, dit madame de Belmont.

— En effet, madame, il y a entre eux une ressemblance de famille, répondit M. Gaubert. Le renne remplace le cheval dans la Laponie et autres pays voisins du pôle glacial. On l'attelle aux traîneaux, et le son de la voix seul le dirige. Cet animal, aussi précieux dans ces climats glacés que le chameau l'est dans les déserts de sable, se nourrit de la mousse qui croît sous la neige, qu'il écarte de ses pieds de devant.

— Est-ce que vous n'avez pas fait un second voyage en Russie en 1831? dit le capitaine; j'étais sur le point de partir pour les Indes quand je reçus la lettre annonçant votre départ.

— Mon ami, dit le docteur, vos souvenirs vous servent mal : je partais pour la Pologne. J'étais alors en congé, et j'accompagnais le docteur Bulard et plusieurs autres médecins distingués qui allaient étudier le choléra-morbus dans ce pays. Non-seulement la question d'art, mais aussi mes sympathies pour les Polonais, m'entraînèrent à partager les dangers de mes amis et illustres confrères.

— Bulard! s'écria le capitaine Mercier; est-ce le même qui est allé dans les Indes étudier la fièvre jaune?

— Oui, répondit M. Gaubert avec émotion. Partout où l'homme se débattait contre quelque maladie terrible et contagieuse, ce noble et courageux ami de l'humanité accourait porter des secours et chercher des lumières! On élève des statues à des tueurs d'hommes; quand en élèvera-t-on à ceux qui les sauvent?

— Qu'est devenu cet homme de bien? demanda madame de Belmont.

— Il est mort jeune encore, répondit le docteur

amèrement, pauvre, ignoré presque ; sa veuve et ses jeunes enfants sont restés dans une position précaire. Telle est la justice dans nos sociétés si bien organisées ! Bulard meurt d'épuisement, de fatigue, avec la douloureuse pensée que ses sacrifices, son dévouement, ont été méconnus de la plupart de ses semblables.

— . . . . . Les hommes sont méchants ! « Vous mourez, personne ne s'émeut, » a dit un grand poëte, murmura madame de Belmont d'un air triste et pensif.

— Ils sont encore plus stupides que méchants, dit le docteur ; ils ne comprennent pas que laisser tomber le juste est d'un fâcheux précédent : qui n'a pas ou n'aura point besoin, pour une chose petite ou grande, d'invoquer la justice de ses semblables, soit pour ses intérêts, soit, ce qui est plus grave et plus commun, pour défendre sa réputation attaquée ou faire rendre hommage à son mérite? Celui qui n'a pas été juste a-t-il droit à la justice des autres ?

— Cependant chacun l'invoque pour soi, dit le capitaine en souriant.

— Et chacun l'élude lorsqu'il s'agit de l'appliquer au profit de son voisin, dit le capitaine Mercier.

— Voilà pourquoi il y a tant de contradictions

criantes et repoussantes entre nos actions et nos paroles, dit le docteur. On devrait accoutumer la jeunesse à exercer la justice dans les moindres rapports de la vie, et à ce que ses plus petites actions l'eussent pour guide. « L'homme de bien est juste, même pour son chien, » est-il dit quelque part dans les saintes Écritures. Et c'est une parole profonde !

— Ceci me rappelle un épisode de la guerre polonaise, reprit le docteur. J'étais appelé dans un hôpital qui regorgeait de blessés, et où l'on manquait de chirurgiens. Un matin, nous achevions d'amputer un brave qui, se sentant mal, demanda un prêtre pour se confesser. Un jeune étudiant en médecine s'apprêtait à sortir pour satisfaire à ce vœu, lorsqu'en passant près d'un lit il se sentit tirer par l'habit :

« Monsieur, dit un pauvre blessé d'une voix saccadée, je me meurs... faites dire à ma mère de venir m'embrasser... une dernière fois !...

— Un prêtre ! cria notre amputé avec colère; ne restez pas là à écouter cet homme : c'est un juif !

— Je me suis pourtant battu comme un chrétien... dit le mourant en retombant sur sa couche. Nous accourûmes : il était mort.

— Hélas ! dit madame de Belmont, combien les préjugés ont fait de malheureux !

— Vous avez beaucoup voyagé, docteur? dit le capitaine Mercier.

— J'ai été un peu partout, répondit M. Gaubert en souriant.

— Même en Chine? demanda madame de Belmont.

— Même en Chine, madame.

— Je croyais que les Chinois ne laissaient point pénétrer d'étrangers dans leur pays?

— Il est vrai qu'ils permettent difficilement aux voyageurs de parcourir cette partie du monde ; mais j'avais sauvé la vie à un négociant chinois fort riche, et, par reconnaissance, il me procura les moyens d'aller à Pékin, capitale de la Chine. Il y a des malades partout, et un médecin est presque partout le bienvenu.

— Vous aviez avec vous un interprète ?

— Non, madame ; je savais quelques mots chinois, et, pendant les six mois que je passai en Chine, je parvins à apprendre la langue assez bien pour demander tous les objets de première nécessité et pour traduire les œuvres de Confucius en français.

— Vous me surprenez, docteur, dit le capitaine Mercier; je croyais le chinois d'une difficulté si grande, pour les Européens surtout, qu'il fallait quinze ou vingt ans pour pouvoir lire les auteurs de la Chine?

— On apprend le chinois comme toute autre langue, répondit le docteur. N'avons-nous pas eu à Paris un cours de chinois dirigé par le savant et studieux Rémusat, dont la perte a été si cruelle pour les lettres? Quelque temps avant mon voyage en Chine, j'étais chez M. de Rémusat, où se trouvait l'illustre M. Arago. La conversation vint à tomber sur le grand philosophe et moraliste chinois Confucius. M. de Rémusat nous dit que ce grand homme naquit en l'an 481 avant notre ère, et mourut l'an 515. Le fond de sa doctrine avait pour but d'améliorer les instincts du cœur. Comme Jésus, il persuade; il ne raisonne pas.

— Les hommes ont imaginé deux systèmes d'écriture entièrement distincts, me dit M. Arago, que je questionnai sur les difficultés de la langue chinoise: l'un est employé par les Chinois; c'est le système hiéroglyphique. Le second, en usage actuellement chez tous les autres peuples, porte le nom de *système alphabétique* ou *phonétique*.

Les Chinois n'ont pas de lettres proprement dites. Les caractères dont ils se servent pour écrire sont de véritables hiéroglyphes ; ils représentent, non des sons, non des articulations, mais des idées. Ainsi *maison* s'exprime à l'aide d'un caractère unique et spécial, qui ne changerait pas quand même tous les Chinois arriveraient à désigner une maison, dans la langue parlée, par un mot totalement différent de celui qu'ils prononcent aujourd'hui. Ce résultat vous surprend-il ? Songez à nos chiffres, qui sont aussi des hiéroglyphes. L'idée de l'unité ajoutée sept fois à elle-même, ou le nombre huit, s'exprime partout, en France, en Angleterre, en Espagne, etc., à l'aide de deux ronds superposés verticalement et se touchant par un seul point ; mais en voyant ce signe idéographique (8), le Français prononce *huit*, l'Anglais *eight*, l'Espagnol *ocho*. Personne n'ignore qu'il en est de même des nombres composés. Ainsi, pour le dire en passant, si les signes idéographiques chinois étaient généralement adoptés, comme le sont les chiffres arabes, chacun lirait dans sa propre langue les ouvrages qu'on lui présenterait, de même qu'il lit tous les nombres, sans avoir besoin de connaître un seul mot de la langue parlée par les auteurs qui les auraient écrits.

« Il n'en est pas ainsi des écritures alphabétiques :

> Celui de qui nous vient cet art ingénieux
> De peindre la parole et de parler aux yeux,

ayant fait la remarque capitale que tous les mots de la langue parlée la plus riche se composent d'un nombre très-borné de sons ou articulations élémentaires, inventa des signes ou lettres au nombre de 24 ou 30 pour les représenter. A l'aide de ces signes diversement combinés, il pouvait écrire toute parole qui venait frapper son oreille, même sans en connaître la signification. L'écriture chinoise ou hiéroglyphique semble l'enfance de l'art ; cependant les Chinois l'ont tellement perfectionnée, que, comme on pouvait se l'imaginer au premier abord, les caractères hiéroglyphiques ne se prêtent pas seulement à l'expression des idées communes et matérielles ; quelques pages du roman *Yu-Kiao-Li*, ou les Deux Cousines, suffiraient pour montrer que les abstractions les plus subtiles, les plus quintessenciées, n'échappent pas à l'écriture chinoise. Le principal défaut de cette écriture serait de ne donner aucun moyen d'exprimer des noms nouveaux. Un mandarin de Canton aurait pu mander par écrit à Pékin que, le 14 juin 1800, la plus mémorable bataille sauva la France d'un grand péril ; mais il

n'aurait su, en caractères purement hiéroglyphiques, comment apprendre à son correspondant que la plaine où se passa ce glorieux événement était près du village de *Marengo*, et que le général victorieux s'appelait Bonaparte. Un peuple chez lequel la communication de noms propres, de ville à ville, ne pourrait avoir lieu que par l'envoi des messagers, en serait, comme on voit, aux premiers rudiments de la civilisation : aussi, tel n'est pas le cas du peuple chinois. Les caractères hiéroglyphiques constituent bien la masse de leur écriture ; mais quelquefois, et surtout quand il faut écrire un nom propre, on les dépouille de leur signification idéographique pour les réduire à n'exprimer que des sons et des articulations, pour en faire de véritables lettres.

— Mais il me semble, dit le capitaine Mercier, que la manière d'écrire des Chinois ressemble beaucoup à celle des anciens Égyptiens. Les signes sculptés sur les pierres monumentales de l'antique Égypte doivent être de cette nature.

— Le mot hiéroglyphe le dit clairement, répondit le docteur Gaubert. On retrouve dans les signes hiéroglyphiques de l'antique peuple des Pharaons, tous les artifices dont les Chinois font usage aujourd'hui.

— Plusieurs passages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de saint Clément d'Alexandrie, font connaître que les Égyptiens se servaient de deux ou trois sortes d'écritures, et que les caractères symboliques ou représentatifs d'idées y jouaient un grand rôle. Un savant nous a conservé la signification d'un certain nombre de ces caractères; ainsi, l'on sait que l'*épervier* désignait l'*âme;* l'*ibis*, le *cœur;* la *colombe* (ce qui pourra paraître assez étrange), un *homme violent ;* la *flûte*, l'*homme aliéné ;* le nombre *seize*, la *volupté ;* une *grenouille*, l'*homme imprudent ;* la *fourmi*, le *savoir ;* un *nœud coulant*, l'*amant*, etc., etc. On ne saurait dire combien de peines, de temps et d'études les pierres égyptiennes ont déjà coûtés aux savants.

— J'ai même essayé, reprit le docteur en souriant, lors de mon voyage en Égypte, de déchiffrer les signes de divers monuments. Je dois avouer en toute humilité que j'échouai complétement.

— Existe-t-il encore beaucoup des monuments de l'Égypte antique? demanda madame de Belmont.

— Oui, madame. A Alexandrie, bâtie sur une plage de sable qui ressemble à une frange d'or au bord de l'eau bleue de la mer, on voit la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre. A chaque pas on rencontre

des débris de quelque temple antique, de quelque palais merveilleux. Ici, une tête de sphinx est encadrée dans le mur d'une fontaine; là, le fronton d'un autel soutient une auge pour abreuver les chevaux.

— Et les habitants ne font rien pour empêcher ce vandalisme? s'écria madame de Belmont.

— Rien, madame, ils sont fort ignorants, et s'étonnent beaucoup du prix qu'attachent quelques Européens à ces pierres mutilées. Ils ne savent pas un mot de leur propre histoire. Que ceci ne vous étonne pas; songez à nos paysans.

— Cela est vrai, docteur; j'ai souvent été frappée de l'ignorance et des grossières superstitions des paysans dans un pays aussi avancé en civilisation que la France. Ces gens n'ont certainement point l'amour du beau, le désir de savoir, de s'instruire, des hommes d'une classe supérieure.

— Ah! madame, prenez garde! si vous reprochez à ces hommes leur ignorance, leurs mœurs grossières et parfois brutales, vous êtes injuste.

— Comment, docteur?

— Le paysan est accablé tout jeune d'un travail

excessif. Sa nourriture est lourde, indigeste, insuffisante le plus souvent. Il n'a pas un instant de loisir. Toutes ces causes rendent l'étude difficile sinon impossible. Notre sort, le hasard, nous a placés dans d'autres conditions: bénissons Dieu, mais gardons-nous bien de mépriser ceux qui n'ont pas eu les mêmes avantages! Pensez, madame, que vous avez passé plusieurs années dans un pensionnat ou sous les yeux de maîtres éclairés; que vous avez, depuis votre plus tendre enfance, été entourée de personnes instruites et disposées à vous éclairer; que vous avez eu le loisir de vous perfectionner, et tous les livres nécessaires à votre instruction... Voyez ce que vous êtes, charmante, aimable, instruite; mais voyez aussi combien de temps, de soins il a fallu pour arriver à ce résultat.

— Vous avez toujours raison, docteur, dit madame de Belmont avec un doux sourire.

— Voyez maintenant la manière dont est élevé le pauvre, le paysan, dont vous parliez, chère dame. Dès qu'un enfant peut marcher, ses parents l'envoient dans les champs garder les bestiaux. Un peu plus grand, il aide son père à labourer la terre. Il se lève avant le jour pour aller au travail; il rentre le soir, mange beaucoup, car l'exercice l'y oblige; puis, en-

gourdi, ayant besoin de sommeil, il se couche. Le dimanche, après la messe, il va au cabaret, seul lieu d'amusement, de distraction, que l'on pense à donner au pauvre. Est-ce qu'une pareille vie peut développer les appétits de l'intelligence, qui ont besoin d'être excités et satisfaits continuellement pour n'être pas étouffés par la vie du corps?

« O toi qui peux jouir d'un doux sommeil, pense à « ceux que la douleur empêche de dormir! O toi qui « marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui « ne peut te suivre! O toi qui es opulent, songe à celui « que la misère accable! »

« Ceci est une maxime persane, reprit le docteur, et prouve que, dans tous les pays, il y a des cœurs d'élite qui méditent et pleurent sur les maux de l'humanité.

— Sont-ils sans remèdes, docteur? demanda madame de Belmont, avec une anxiété qui montra combien les paroles de M. Gaubert l'avaient vivement impressionnée.

— Non, madame, ce serait douter de la bonté, de la justice de Dieu. Le jour où l'on mettra en pratique ce divin et sublime précepte de Jésus : « Aimez-vous les

uns les autres comme des frères, » ce jour-là il n'y aura plus de malheureux sur la terre. »

L'heure du dîner sonna, on descendit dans la salle, et le soir on fit de la musique, on lut des vers, et le temps passa rapidement.



# HUITIÈME JOURNÉE.

Le lendemain matin, le capitaine vint prévenir madame de Belmont qu'un brouillard épais couvrait le vaisseau, et l'engagea à ne point s'exposer à son influence malfaisante.

« Madame de Mercy est aujourd'hui assez forte pour entendre sans danger le récit de son naufrage, dit la sœur Catherine; je vais donc le commencer, si vous êtes disposés à m'entendre.

— Votre proposition nous fait le plus grand plaisir, dit madame de Belmont; mais soyez bonne tout à fait, et dites-nous toute votre histoire : la vie d'une femme aussi pieuse et aussi dévouée doit être pleine d'intérêt et de bons exemples. Vous arriverez naturellement à parler du naufrage.

— Parlez, ma sœur, ajouta madame de Mercy, vous êtes ici entourée de personnes qui vous aiment et vous respectent. Les moindres événements de votre existence seront écoutés par nous avec l'attention affectueuse que vous savez inspirer à tous, et qui est le prix de vos vertus. »

La sœur Catherine, après s'être recueillie quelques minutes, commença en ces termes :

## HISTOIRE

### DE LA SOEUR CATHERINE.

« Mon père mourut jeune encore, dit-elle; ma mère, femme pieuse et forte, réalisa la petite fortune qu'il lui laissait, en fit trois parts : deux tiers de la somme furent mis au nom de ma sœur Laurence et au mien.

« C'est votre dot, mes enfants, » dit notre mère.

« L'autre part était la sienne, et elle devait servir à nous élever jusqu'à l'âge où nous nous marierions. Notre mère voulut que nous apprissions un métier qui pût nous faire vivre : « On ne peut prévoir l'avenir, nous disait-elle ; si vous étiez en état de vous soutenir par votre travail, je mourrais tranquille, s'il plaisait à Dieu de m'appeler à lui. »

« Ma sœur Laurence avait un goût exquis et une habileté de doigts extrême; elle choisit l'état d'ouvrière en dentelle. Notre mère, qui avait quelque connaissance dans ce genre d'ouvrage, l'aidait de ses conseils et travaillait avec elle. Je voulus aussi faire de la dentelle, mais je n'y réussissais point. Notre mère nous laissait l'argent que nous gagnions pour notre toilette et nos menus plaisirs. Un jour, un jeune homme, notre voisin, qu'un incident peu important amena chez nous, découvrit que j'avais de grandes dispositions pour le dessin, et offrit à ma mère de m'apprendre son état; il était dessinateur pour la broderie. Ce projet, qui semblait me sourire, reçut l'approbation de notre mère, et notre voisin, nommé Julien Michelet, vint tous les jours me donner une leçon. En quelques mois, je devins assez habile pour travailler seule et gagner de quatre à six francs par

jour. J'ai toujours eu des goûts simples, j'aimais peu à sortir; ma toilette, qui consistait invariablement dans une robe noire sans ornement et un fichu de mousseline, me causait très-peu de dépenses; aussi je mettais de côté une grande partie de ce que je gagnais. Ma mère ignorait le total de mes épargnes; elle ne m'interrogeait pas à ce sujet; elle ne faisait non plus aucune observation à Laurence, qui, avec une coquetterie naturelle aux jeunes filles, aimait à se parer, et dépensait en robes et en chiffons l'argent qu'elle recevait. Cependant notre mère veillait à ce que la toilette de ma sœur fût toujours convenable à son âge et à sa position.

« M. Julien Michelet, qui continuait à venir nous voir, quoique mon apprentissage fût fini depuis un an, tantôt pour me donner quelques conseils, tantôt pour me mettre en relations avec les marchands de broderies, vint un jour, le visage animé d'une grande joie, dire à notre mère qu'il venait d'hériter d'une somme assez considérable; que, jusqu'à ce moment, il n'avait pas osé offrir sa main à mademoiselle Laurence, parce qu'il n'avait aucune fortune, et qu'il venait maintenant supplier ma mère de la lui accorder.

— Mon cher monsieur Julien, vous avez sans doute consulté votre père et votre mère avant de faire cette démarche? dit ma mère avec bienveillance.

— Pas encore, madame; mais je suis persuadé que je ne trouverai pas d'obstacle chez eux.

— Il eût été plus prudent de vous en assurer d'abord, reprit ma mère; vous êtes à présent beaucoup plus riche que ma fille, et vos parents désireront peut-être vous voir vous marier plus avantageusement selon le point de vue de la fortune. Allez leur faire part de vos intentions, et alors je vous donnerai une réponse. »

« Julien sentit la sagesse de ces paroles, et se retira confiant et joyeux; il avait entrevu dans les regards de notre mère, et dans la rougeur et le sourire de Laurence, que sa demande ne serait pas repoussée. Les excellentes qualités de ce jeune homme, son cœur aimant et sensible, étaient enfin des gages de bonheur qu'une mère désire pour sa fille.

« Quelques jours se passèrent avant le retour de Julien; ma mère suivait d'un œil inquiet la pâleur qui se répandait sur les beaux traits de Laurence à mesure que le temps s'écoulait. Enfin M. Michelet revint, mais la douleur se lisait dans son regard désespéré. »

« Mon père et ma mère ne consentent pas à mon mariage, dit-il d'une voix altérée ; ils sont restés insensibles à mes prières et à mes larmes. La noble, la belle, la bonne Laurence, n'est pas assez riche pour devenir mon épouse !...

— Il faut vous soumettre, mon enfant, dit ma mère avec douceur, quoique son orgueil et son cœur maternel fussent profondément blessés.

— Mais ma sœur a une dot de trente mille francs, m'écriai-je en regardant Laurence, qui pâlissait.

— Trente mille francs ! dit Julien ; je ne savais pas... ceci changera peut-être les intentions de mes parents. Hélas ! l'argent est tout pour eux ! »

« Ma mère n'avait jamais parlé de la somme qu'elle avait disposée pour notre dot.

« Julien était sorti précipitamment. Notre mère s'avança vers moi et me dit :

« Catherine, de ces trente mille francs, quinze seulement sont à Laurence ; j'ai fait un partage égal entre mes deux filles.

— Ma mère, dis-je, laisse-moi faire trois heureux : toi, Laurence et Julien.

— Et toi ?

— Je resterai près de toi. En voyant le bonheur de

ma sœur, qui sera mon ouvrage, pouvant t'entourer toujours de mes soins affectueux, est-ce que je ne serai pas bien heureuse?

— O chère et noble enfant! s'écria cette tendre mère en me pressant avec ravissement dans ses bras, je te permets d'accomplir ce sublime sacrifice, et je te bénis comme Dieu te bénit du haut du ciel! »

Ma sœur résista longtemps à mes prières; elle ne voulait pas prendre ma petite fortune. Cette lutte fut enfin terminée par les supplications et les promesses de Julien. Les jeunes époux jurèrent de travailler jusqu'à ce qu'ils eussent regagné ma dot. Ma mère voulut aussi y contribuer. Nous reprîmes donc joyeusement nos travaux : chaque petite somme qui était ajoutée au trésor, déjà formé de deux mille francs au bout d'un an, était un nouveau lien d'affection, de reconnaissance et de tendresse entre nous. L'union la plus charmante régnait dans le jeune ménage; leur amitié pour moi était poussée jusqu'à l'idolâtrie. Le travail assidu auquel ils se livraient pour me rendre l'argent que je leur avais donné semblait être le plus grand de leurs plaisirs. J'étais leur enfant bien-aimée, l'objet de leurs sollicitudes et la préoccupation de leur avenir.

« Il y avait un an que ma sœur était mariée lorsque notre mère tomba malade. La maladie prit en quelques jours une apparence inquiétante : le médecin déclara qu'elle était en danger... Je ne puis vous exprimer l'angoisse que me donnèrent ces terribles paroles. Je ne quittais point ma mère ni jour ni nuit. Sans cesse penchée sur son chevet, j'épiais chaque tressaillement avec des alternatives de joie et de douleur si violentes, que je crus devenir folle. Lorsque le médecin venait, j'attachais sur lui mes regards inquiets; j'étudiais son visage. Si son front pensif se plissait, je croyais y voir l'arrêt mortel : mon cœur cessait de battre; une pâleur livide se répandait sur mes traits. J'ai vu depuis bien des scènes douloureuses; mais celui qui n'a point tremblé auprès de la couche d'une mère mourante ne connaît pas la douleur.

« Un soir que j'étais seule auprès de notre mère, car ma sœur, accablée de fatigue, s'était jetée sur son lit pendant un instant, je vis ses traits, si beaux et si doux, se contracter d'une manière affreuse; sa poitrine, oppressée, laissait échapper un souffle saccadé et bruyant; une crise terrible, qui me parut la dernière, ébranlait son corps affaibli. J'approchai mes

lèvres de son front inondé d'une sueur froide : son regard était terne. Dans ce moment suprême, je n'appelai pas à mon secours des êtres aussi faibles et aussi impuissants que moi contre la mort.

« Dieu seul peut la sauver ! » m'écriai-je en me jetant à genoux devant le crucifix attaché à la tête du lit. Je priai avec ardeur, avec foi, et je promis à Dieu de me consacrer à son service s'il nous laissait notre mère.

« Dieu m'entendit, et daigna accepter mon humble sacrifice. La crise affreuse qui m'avait tant épouvantée fut le dernier effort de la maladie contre la nature. Ma mère revint lentement, mais sans accident, à la vie et à la santé. Une mélancolie profonde, sans aucun mélange d'amertume ou de regret, régnait dans mon âme depuis l'instant où j'avais prononcé mon vœu. Je n'avais pas d'éloignement pour la vie religieuse, ni aucune répugnance à quitter le monde, que je ne connaissais pas. La pensée de dévouer mon âme tout entière à Dieu et au soulagement des souffrances humaines n'avait rien qui m'effrayât. Ma mère seule était la cause de ma tristesse secrète. Je me demandais comment je lui apprendrais le serment que j'avais fait, et je prévoyais son chagrin et ses regrets avec une inquiétude croissante.

« Six mois s'étaient écoulés; j'entrais dans ma dix-huitième année, lorsque, par une belle soirée de printemps, nous nous promenions, ma mère et moi, dans le jardin; j'abordai en tremblant mon pieux aveu. Ma mère m'écouta avec une sérénité qui me surprenait au plus haut point.

« Ma fille, me dit-elle, ce que tu me dis me comble de joie : nous ne serons donc pas séparées ! Il y a longtemps que je désire embrasser la vie religieuse ; mais mon premier devoir était d'assurer le bonheur de mes deux filles. Laurence est heureuse avec l'époux de son choix. Tu restais; j'attendais que je pusse trouver un digne et honnête homme à qui confier ta destinée. Dieu t'appelle à lui; tant mieux, ma colombe blanche! le monde et ses luttes frivoles ne sont pas faits pour toi... Viens, mon ange; nous nous réfugierons dans le sein de Dieu, source de tout amour, de toute félicité!... »

« De ce jour, nous conversâmes de notre prochaine entrée en religion avec une douce joie. Rien ne me retenait plus dans le monde. Cependant, ma mère ne voulait rien hâter; elle me montrait ma sœur appuyée sur le bras de Julien et tenant à la main un charmant petit enfant.

« Les joies de la famille sont pures et agréables aux yeux de Dieu, me disait-elle. Consulte bien ton cœur, pour qu'aucun regret ne vienne plus tard empoisonner ta retraite.

— Oh! lui disais-je, ne serons-nous point la sœur et la mère de tous les infortunés? La tâche de consoler, d'aider, de soulager mes frères en humanité, n'est-elle donc pas une grande et belle mission?

— Ma fille, dit ma mère d'une voix grave et douce, souvent l'injustice et l'ingratitude sont les seuls prix de la vertu et de la bonté.

— Qu'importe! Dieu voit-il par les yeux des hommes? D'ailleurs, pourquoi aurions-nous moins de pitié pour les infirmités de l'esprit et du cœur que pour celles du corps? Quand nous trouverons des ingrats et des méchants, nous les prendrons par la main, et nous leur dirons:

« Nous vous aimons, quoique votre cœur soit fermé pour nous, et nous vous plaignons de ne pouvoir aimer. »

« Le jour fixé pour notre entrée au couvent des Filles de Saint-Vincent-de-Paul fut, par le désir de ma mère, un jour de fête. Elle avait fait placer une guirlande de roses blanches dans mes cheveux; une

robe de mousseline blanche complétait ma toilette. Les yeux de ma sœur ne pouvaient se détacher de moi.

«Laisse-nous cette enfant, disait-elle à notre mère; elle est jeune et belle : ne l'arrache point au monde, dont elle est destinée à faire l'ornement.

— Que penses-tu des paroles de Laurence? » me dit notre notre mère en attachant sur moi un regard où se peignaient mille sentiments contraires. »

« Je secouai la tête en souriant, et lui dis :

« Je me sens entraînée par une grande ferveur de charité et d'amour; laisse-moi, sœur, accomplir ma mission. »

« Nous partîmes. Mon noviciat fut long, parce que ma mère ne voulut pas me permettre de prononcer les vœux solennels sans avoir bien médité et bien interrogé mon cœur. J'étais occupée tantôt à la pharmacie, parce que j'avais quelques connaissances en botanique, pour laquelle je montrais une grande disposition; tantôt nous allions, ma mère et moi, veiller auprès des malades et des petits enfants.

«Une chose me frappa singulièrement pendant mon apprentissage, c'est l'extrême ignorance de la plupart des femmes dans l'art de soigner les malades. Autre-

fois, cependant, les femmes faisaient un cours de botanique, apprenaient à panser les blessures et à administrer les remèdes sans l'ordonnance du médecin. Pourtant, rien n'est plus essentiel que cette partie de la science médicale, que l'on abandonne à des gardes ignorantes, paresseuses, et endurcies par la vue continuelle des souffrances. Des soins éclairés sont aussi nécessaires pour seconder les efforts du médecin que ceux-ci pour seconder l'effort de la nature. On a formé une garde nationale où chaque citoyen est appelé à monter la garde à son tour... pourquoi les femmes ne formeraient-elles pas une société dans le but de s'instruire à conserver la santé de ceux qui leur sont chers et de les soigner malades? Je voudrais que toutes les femmes fussent appelées, à tour de rôle, à monter une garde dans un hôpital, — un jour, une nuit, sont bientôt passés — de loin à loin, et elles verraient et s'instruiraient.

« Peu de temps après que j'eus prononcé les vœux qui me liaient pour toujours au service de Dieu, je fus envoyée dans un des grands hôpitaux de Paris pour remplacer la sœur aide-pharmacienne qui venait de mourir. J'entrais fort rarement dans les salles des malades, les plus jeunes religieuses n'étant jamais appe-

lées à les soigner. Un jour que je traversais la cour, je vis à la porte de la chapelle une jeune fille agenouillée sur les marches extérieures. Un manteau de drap brun la couvrait entièrement. Il pleuvait assez fort, mais elle ne paraissait pas s'en apercevoir, et restait penchée sur les larges dalles de pierre sur lesquelles elle était prosternée. Je crus qu'elle se trouvait mal, et je m'approchai d'elle avec anxiété, prête à la secourir.

« Pourquoi restez-vous là, mon enfant? lui dis-je doucement; la chapelle est ouverte. »

« La jeune fille se releva, et attacha sur moi ses grands yeux bleus; elle fit un mouvement pour m'interrompre.

« Il n'est donc pas permis de prier même sur les marches de votre église? » me dit-elle d'une voix rude qui contrastait avec la finesse et la beauté de ses traits, pleins de distinction.

« En se relevant, son manteau s'était entr'ouvert, et j'avais aperçu une robe fanée très-courte en soie blanche, bordée d'une ganse d'argent. Autour de son cou étaient enroulés plusieurs rangs de grains de corail. Un corsage de velours noir serrait sa taille. Ses longs cheveux bruns étaient tressés avec des fils d'argent.

« Je fis involontairement un pas en arrière : ce costume et le regard hardi de la pauvre enfant, qui avait quatorze ans à peu près, m'apprirent ce qu'elle était... une chanteuse des rues.

En voyant la froideur et l'étonnement se répandre sur mon visage, la jeune fille, qui m'avait examinée avec la même attention, me dit avec douceur :

« Je m'en vais. Cela vous étonne de me voir prier... mais je crois en Dieu, allez !

— Je ne veux pas vous chasser, mon enfant, lui dis-je, séduite par la mélancolie et l'expression angélique du regard qu'elle me jeta. Ne vous disais-je pas d'entrer dans l'église?

— Oui, mais vous n'aviez pas encore vu mon costume, répondit-elle en laissant couler un flot de larmes. Le prêtre qui est dans la chapelle m'en a chassée, parce qu'il l'a vu.

— Comment êtes-vous ici? lui demandai-je avec intérêt.

— Ma mère vient de mourir dans cet hôpital, me répondit la jeune fille d'une voix sombre.

— Vous étiez venue pour la voir? dis-je attendrie.

— Oui, ma sœur, mais on ne me l'a point permis.

— Venez, lui dis-je, je vais vous conduire près de votre mère, et vous prierez pour elle. »

« Nous pénétrâmes ensemble dans les salles des femmes malades : la jeune fille serrait son manteau autour d'elle pour que l'on n'aperçût pas son costume de comédienne. Je m'informai auprès des religieuses de service, et je découvris le lit de la mère de ma protégée. Je m'agenouillai avec elle, et nous unîmes nos prières.

« Maintenant, où allez-vous, mon enfant? dis-je, comme elle se disposait à sortir de l'hôpital.

— Je ne sais, » dit-elle avec un sourire triste et désespéré.

« La pensée d'arracher cette enfant à son malheureux sort envahit mon âme. Je courus chez la supérieure, et lui contai ce qui venait de se passer.

« Je ne puis rien, dit-elle; d'ailleurs, cette jeune fille est probablement une créature sans principes et sans mœurs. Il ne convient pas à des religieuses de protéger et de secourir ces sortes de gens.»

« La supérieure avait peut-être raison; je n'ose pas blâmer ce qu'elle a fait; mais mon cœur se révolta contre cet arrêt porté contre une enfant qui me semblait pleine de bonne volonté pour le bien. J'écrivis

quelques mots à ma sœur Laurence, et je lui envoyai la pauvre orpheline.

« Ma sœur vint me voir un mois après, et me dit qu'elle avait placé la jeune fille, qui se nommait Anna, chez une couturière fort habile pour qu'elle apprît cet état.

« Mais la maîtresse couturière m'a dit qu'Anna n'annonçait pas beaucoup de dispositions pour une vie laborieuse et décente, ajouta-t-elle.

« Ma sœur, ne l'abandonne point, lui dis-je avec un accent suppliant ; on ne perd pas tout d'un coup les mauvaises habitudes que l'on a contractées : il faut du temps, et surtout l'indulgence et le secours de ceux qui nous entourent.

— Je te l'enverrai, me dit Laurence ; elle a pour toi une affection et une vénération extrêmes. Fais-lui un petit sermon ; je ne doute pas du bon effet que cela produira. »

« Le lendemain, Anna vint à l'hôpital, et il me fut permis de converser avec elle. En m'apercevant, elle courut se jeter dans mes bras.

« Que je suis heureuse de vous voir ! s'écria-t-elle. Ah ! ce moment me fait oublier tout ce que j'ai souffert, et me donne la force de persévérer dans la bonne voie.

— Vous avez souffert, mon enfant?... Est-ce que la couturière chez qui vous êtes en apprentissage n'est pas bonne pour vous ?

— Elle ne me parle jamais, et j'ai besoin d'être encouragée par quelques paroles amies. Cependant sa froideur me serait supportable si la cruauté des jeunes filles, qui sont apprenties comme moi, ne jetait pas le trouble dans mon âme.

— Que vous font-elles? Ma sœur, madame Michelet, ira se plaindre à la maîtresse, si vous êtes maltraitée.

— Personne ne m'a maltraitée, si vous entendez par là des violences, des injures. Non, c'est mille fois pire ! Elles savent que j'ai été une pauvre coureuse de rues, que je chantais dans les cafés, que je dansais devant le premier passant qui me jetait un sou dans le ruisseau ; et c'est cela que leurs paroles méprisantes, que leurs airs de dédain me reprochent sans cesse. Elles éloignent leurs chaises de la mienne quand nous travaillons ; elles sortent en groupes gracieux, se tenant par la main ou les bras entrelacés, lorsque la journée est finie ; mais aucune d'elles ne souffrirait que je m'appuyasse sur elle. Ma sœur, je n'ai pas la force de vivre ainsi, l'objet de la haine et du mépris de tous ! Je

reprendrai mon ancien état. Entre nous autres pauvres vagabonds, nous ne nous méprisons pas, et nous nous aidons les uns les autres ! »

« Une profonde émotion, causée par la peinture des souffrances de ce cœur aimant et tendre, m'empêcha pendant un instant de parler. Je la pris dans mes bras, et je lui dis d'une voix tremblante :

« Mais moi, je t'aime comme si tu étais ma fille ! Anna, est-ce que cette pensée ne peut pas te soutenir et te donner les forces dont tu as besoin pour persévérer dans le bien ?

— Oh ! oui, ma mère... ma sœur ! cela me suffit, et je ne crains plus rien ! Je viendrai vous voir quelquefois, car je n'ose espérer qu'on me le permette souvent, et votre douce pitié, votre angélique bonté, me consoleront de tout ce qu'on me fait souffrir. »

« Je fis attendre Anna quelques instants dans le parloir, et je fus raconter à la supérieure la conversation que je venais d'avoir avec la jeune orpheline, et je lui demandai la permission de l'accompagner chez sa maîtresse d'apprentissage. J'obtins de notre mère l'autorisation que je désirais, et je partis avec ma protégée.

« C'était la première fois que je sortais seule, et

dans la rue, depuis mon entrée en religion. La foule que j'y rencontrai me causa une singulière impression. Entourée de religieuses ou de gens attachés au service des hôpitaux, je n'avais pas senti, jusqu'à ce jour, l'immense barrière qui me séparait du monde. J'eus un moment de vertige ; il me sembla que je sortais de prison, et je respirais l'air avec bonheur. J'avais envie de courir, de sauter, de rire tout haut. Je n'étais plus sous l'œil sévère d'une sœur âgée à qui je devais obéissance et respect. Tous les instincts de la vie et de la jeunesse se réveillèrent en moi puissants et vivaces. J'oubliais les règles sacrées et despotiques qu'il ne m'était pas même permis de discuter en pensée, et sous lesquelles nous nous courbions toutes, depuis la supérieure jusqu'à la plus humble sœur converse. Anna marchait près de moi, et tenait ses regards limpides attachés sur les miens.

« — Cet instant de liberté vous semble enivrant ! » me dit-elle en soupirant.

« Nous traversions le jardin des Tuileries : une foule de beaux enfants et de jeunes mères parcouraient les allées bordées de fleurs. J'aperçus ma sœur, assise près d'un grand arbre, et suivant des yeux les jeux folâtres de son fils et de sa fille. Je me hâtai d'appro-



Page 221



Ce sera votre ouvrage, jeunes filles, car c'est vous qui l'aurez maintenue dans le bien.

cher d'elle pour ne pas répondre à l'observation d'Anna.

« Qu'avez-vous, ma sœur? dit madame Michelet, inquiète de la pâleur répandue sur mes traits.

— Rien, lui dis-je avec un sourire qui la navra, rien ; je suis fatiguée. »

Et je me dirigeai presque en courant vers la grille du jardin; je craignais de montrer quelque faiblesse.

Arrivée chez la maîtresse d'apprentissage d'Anna, je lui expliquai vivement le but de ma visite, et je la suppliai d'encourager par de bienveillantes paroles cette charmante enfant, qui était remplie des meilleures dispositions pour le bien ; puis j'entrai dans la chambre où travaillaient les apprenties, et je les exhortai à la charité, à la bonté. Je commençai par leur montrer Anna, repoussée de toutes et désespérant de l'avenir, reprenant ses habitudes de vagabondage et de désordre, et devenant, *par leur faute*, le rebut de la société. Ensuite je leur peignis Anna sage, laborieuse, aimante et pieuse, et je leur dis :

« Ce sera votre ouvrage, jeunes filles, car c'est vous qui l'aurez maintenue dans le bien. Ce seront votre bonté, votre affection, votre humanité, qui en auront fait une honnête et vertueuse femme... Mes enfants

nous sommes, plus que nous le pensons, solidaires des vices et des crimes des méchants. Que faisons-nous pour les empêcher d'être coupables, pour les ramener à la vertu après une première faute? Combien de cœurs, ulcérés par le mépris après les premiers pas vers le mal, s'y jettent avec frénésie par vengeance, par rage, par désespoir!... Si Anna mourait de faim, vous partageriez toutes avec elle votre modeste déjeuner; pourquoi auriez-vous moins souci des besoins, des douleurs de son âme immortelle, que vous n'auriez des besoins et des souffrances de son corps périssable? C'est par l'amour que Jésus a conquis les cœurs... Suivons ses traces, et répétons ces paroles divines : « Aimons-nous les uns les autres comme des frères! »

« Je mis de l'ardeur, de la ferveur dans ma petite exhortation, et elle produisit un effet extraordinaire sur mon jeune auditoire. Il faut peu de chose pour ramener à de nobles sentiments la jeunesse, qui sort de la main de Dieu pure, dévouée et enthousiaste. Les apprenties vinrent presser mes mains et mes vêtements de leurs lèvres; des larmes mouillèrent leurs longues paupières. Elles coururent à Anna qui entrait en ce moment, et l'embrassèrent avec effusion; en-

suite elles me promirent de la considérer et de l'aimer comme une sœur.

Je sortis de cette maison avec un tout autre sentiment que celui que j'éprouvais en y entrant. L'impression que m'avait causée la vue des joies de ce monde s'était effacée. Ma tâche d'abnégation et de dévouement ne me sembla plus sans récompense. L'exercice de la charité est plein de douceur et de pures émotions. Je me trouvais heureuse d'avoir pu sortir une belle jeune fille d'une voie funeste et d'avoir su lui attirer l'affection de ses compagnes. Je rentrai au couvent, le front serein et le regard souriant.

« Mais, dit sœur Catherine en s'interrompant, le soleil a enfin dissipé le brouillard. Ces jeunes gens ne sont pas sortis de la cabine aujourd'hui. Je pense que nous ferions bien d'aller prendre l'air sur le pont. Je reprendrai mon histoire demain. »

On monta sur le tillac. Le capitaine et le docteur étaient en train de raconter quelques incidents des voyages qu'ils avaient faits. Le capitaine Mercier les écoutait, tout en caressant son bon chien Neptune, qui appuyait sa belle et large tête sur les genoux de son maître.

« Il est prouvé, disait le docteur, que les tremble-

ments de terre sont des convulsions ou secousses de l'intérieur de la terre, causées par des embrasements ou des explosions souterrains. Il y a deux sortes de secousses, celles horizontales, qui donnent des vibrations alternatives, et celles perpendiculaires, qui ont un mouvement de haut et de bas comme celui de la poitrine d'un homme qui a beaucoup couru. Les tremblements de terre sont causes de sinistres épouvantables; en 1692, la ville entière de Port-Royal, dans l'île de la Jamaïque, fut couverte par la mer, dont les eaux furent violemment soulevées par une de ces convulsions du globe. En 1746, la ville de Lima, capitale du Pérou, fut totalement détruite. Le tremblement de Sicile en 1692 fut un des plus terribles qui aient été connus. L'île entière fut secouée comme une feuille d'un arbre agité par le vent. Cinquante-quatre villes furent renversées. Catane, une des plus riches et florissantes cités du royaume, la résidence de plusieurs de ses rois, fut complétement détruite et engloutie. Plus de soixante mille personnes périrent dans cette seule ville. En 1755, Lisbonne éprouva un tremblement de terre qui renversa tous les édifices publics; les plus fortes murailles chancelaient et s'écroulaient comme un château de cartes sous le souffle d'un en-

fant. Les maisons s'affaissaient avant que ses malheureux habitants eussent pu en sortir. Une grande partie de la population périt sous les débris de ses demeures. Cette terrible secousse fut ressentie à cinquante lieues dans la mer. Les volcans sont aussi de redoutables voisins; causés par des feux souterrains, ils rejettent de leurs crêtes enflammées des torrents de lave, de flammes, de cendres, de pierres brûlantes, de soufre fondu. Il y a cinq volcans en Europe, dont le principal est l'Etna, dans l'île de Sicile. Au moment des éruptions, on aperçoit les flammes à quarante lieues sur la mer. Quoiqu'il en sorte toujours de la fumée et des flammes, les grandes éruptions sont rares. La dernière eut lieu en 1669. La quantité de cendres, de lave et de pierres vomie par le cratère en cette circonstance fut si prodigieuse, qu'elle refoula la mer de près de trois lieues, et ce torrent de lave avait un mille de large. Les habitations de quarante mille personnes furent détruites; vingt mille âmes périrent. Le Vésuve est le second en importance. La lave de ce volcan engloutit Herculanum et Pompéia, sous le règne de Titus, empereur de Rome.

« Il y a un volcan dans une des îles Lipari; il en sort des flammes seulement.

« L'Islande possède aussi un volcan terrible. Le pic du Ténériffe est un volcan éteint. La Grèce en a un, nommé Chiméara, mais assez paisible depuis quelques siècles.

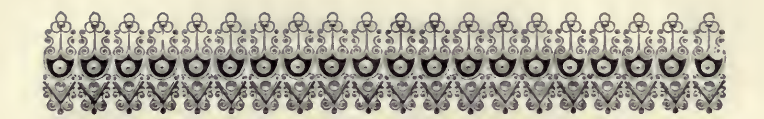
« L'Amérique méridionale est la partie du monde où il existe le plus de volcans. Il y a des volcans sous-marins. L'île de Julia-Nérita, qui parut tout d'un coup sur la côte de la Sicile, était née d'un de ces phénomènes en 1831. Cette île, sortie du sein des flots, avait plus d'une lieue de large. Plusieurs royaumes se disputaient la possession de cette île improvisée. Les Anglais y plantèrent leur pavillon, et elle allait peut-être devenir le sujet d'une guerre générale, lorsqu'elle disparut aussi subitement qu'elle était venue. Les vaisseaux anglais, envoyés par le gouvernement de cette nation pour s'en saisir, coururent des bordées pendant plusieurs jours à la recherche de ce coin de terre, qui semblait être venu à la surface de la mer pour respirer comme font les baleines, et qui s'était abîmé de nouveau dans le gouffre liquide. »

Un vent assez frais s'étant levé, madame de Belmont descendit avec ses amis dans la cabine qui servait de salle à manger. Le docteur Gaubert alla leur chercher plusieurs grands albums pleins de dessins

qu'il avait faits de tous les points curieux qu'il avait vus dans ses nombreux voyages. L'heure du repas arriva, et, après, chacun se retira pour prendre du repos.







## NEUVIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, le mousse Jean frappa à la porte de la cabine de madame de Belmont, à six heures du matin.

« Qu'y a-t-il, Jean? demanda Édouard.

— Le capitaine m'envoie vous dire que le temps est magnifique, et qu'un beau spectacle vous attend sur le pont.

— Bien, bien! en dix minutes nous serons auprès de lui, » répondit madame de Belmont.

En jetant les yeux sur la mer, la belle Parisienne et sa petite société laissèrent échapper un cri de surprise. C'était en effet un spectacle admirable.

A une portée de fusil du *Foudroyant* était un vaisseau de ligne, dont les sabords hérissés de canons sortaient majestueusement de la mer, calme et riante comme le ciel d'un beau jour. Les voiles battaient mollement sa haute mâture, et ses pavillons diaprés comme les ailes d'un papillon s'élevaient et s'abaissaient avec la légère brise qui se jouait dans les hunes. Le vaisseau se laissait aller paresseusement au roulis qui le balançait avec une gracieuse indolence. Sur le gaillard d'arrière, réservé aux officiers, s'élevait le banc de quart du commandant, que celui-ci ne doit jamais quitter pendant le combat, et où il est exposé sans défense au feu de l'ennemi. Dans l'histoire de la marine française, il est rapporté que plusieurs commandants, mortellement blessés, se sont fait attacher sur ce banc pour mourir à leur poste. Un bruit monotone, mais non sans charme, causé par le mouvement régulier du bâtiment, le froissement des cordages et des gréements, semblait annoncer une vie propre à cette superbe et élégante machine. De temps en temps, le sifflet du contre-maître se faisait entendre et appelait quelques hommes parmi l'équipage du vaisseau pour exécuter quelques manœuvres.

« Ah! voilà un noble bâtiment, s'écria maître Jo-

seph en croisant ses bras sur sa large poitrine. Comme c'est beau, ça! Ce vaisseau-là est propre et coquet comme le boudoir d'une femme. Pas un bout de corde qui traîne... pas une tache de goudron. Il n'y a que les vaisseaux de l'État pour avoir cette tenue-là. »

Le vieux matelot baissa la tête et parut un moment concentré dans ses réflexions.

« Je n'étais pas plus âgé que vous, mes enfants, reprit-il tout à coup en se tournant vers Édouard, Aristide et le mousse, lorsque je sautai avec un vaisseau pareil à celui-là.

— Comment est-ce que cela est arrivé? dit Édouard avec un vif mouvement de curiosité.

— Voici le fait, dit Joseph en faisant passer sa chique de la joue droite à la joue gauche. C'était en 1808, nous étions alors en guerre avec les Anglais. J'étais mousse à bord d'un beau vaisseau de quatre-vingts canons. Nous étions commandés par un vieux loup de mer qui ne bronchait pas devant l'Anglais. Il n'y avait pas longtemps que je naviguais, et, je puis le dire aujourd'hui que j'ai fait mes preuves, quoique dans ce temps-là je ne l'eusse jamais avoué, je désirais et redoutais à la fois un engagement entre notre *Jean-Bart* et un vaisseau de la Grande-Bretagne. Un

matin, le temps était beau, le vent frais, nos voiles s'enflaient et s'arrondissaient autour de nos mâts, lorsqu'un gabier...

« Savez-vous ce que c'est qu'un gabier ? dit en s'interrompant maître Joseph à Édouard d'un air de condescendance.

— Non... pas exactement.

— Eh bien ! ce sont des matelots d'élite, bien formés au service, qui sont chargés de l'arrangement des vergues, des hunes et des voiles. Je disais donc qu'un gabier cria tout d'un coup :

— Voile sous le vent ! voile à tribord !

— Morbleu ! s'écria le commandant, j'ai envie de faire donner douze coups de garcette à ce drôle, pour lui apprendre à s'expliquer plus clairement. Y a-t-il un ou deux navires en vue? cria-t-il au gabier avec son porte-voix.

— Deux, commandant, deux ! L'un s'avance rapidement sous le vent, l'autre navigue à tribord du *Jean-Bart.* »

« Le commandant fit signe à un aspirant de lui donner sa longue-vue ; il la prit en silence des mains du jeune homme, et examina longtemps les deux bâti-

ments signalés, qui paraissaient grands comme l'aile d'une mouette.

« Branle-bas général de combat ! » dit enfin le commandant en s'adressant aux officiers groupés autour de lui.

« Ces mots coururent comme un coup électrique, avec une rapidité miraculeuse, d'un bout du vaisseau à l'autre. Une animation extraordinaire brillait sur les traits bronzés des marins. En quelques minutes, les sabords furent ouverts, les canons préparés, tous les hommes à leur poste, les timoniers près du gaillard d'arrière, les gabiers auprès des mâts, les canonniers à leurs pièces. Les aspirants, qui servent d'aides de camp, transmettaient les ordres entre les officiers et les matelots. Les mousses... Ah ! jeunes gens, c'est le mousse qui grandit le jour d'une bataille ! c'est lui qui porte la poudre de la sainte-barbe aux canonniers, en criant :

« Gargousse de trente-six, gargousse de dix-huit ! » selon la pièce qu'il sert.

« J'étais mousse, on m'expliqua ce qu'il y avait à faire, et je promis de ne pas déshonorer le corps honorable auquel j'appartenais.

« Les deux vaisseaux anglais, car c'étaient deux an-

glais! s'avancèrent rapidement. Nous les attendions avec impatience. Enfin, nous élevâmes notre grand pavillon de poupe, et l'appuyâmes d'une bordée qui frappa le premier bâtiment ennemi en plein bois.

« J'étais, mes enfants, dans une batterie où j'apportais sans cesse des gargousses : ce qui est aux canons ce que les cartouches sont aux fusils. Chaque décharge ébranlait le vaisseau avec un bruit semblable au plus terrible tonnerre; les batteries étaient pleines de fumée. De temps en temps nous entendions un horrible craquement; c'était un mât qui se brisait ou des boulets qui déchiraient les flancs de notre noble navire. Les gémissements des blessés étaient couverts par le bruit de l'artillerie, par les cris de triomphe ou de rage de nos hommes. Enfin, une bordée de l'ennemi mit notre batterie hors de service et tua les canonniers qui la servaient. Je revenais avec mon gargoussier, que je jetai pour secourir un matelot blessé qui se traînait à l'infirmerie.

« Lorsque je l'eus remis entre les mains du chirurgien, que je ne devais pas plus revoir que le pauvre matelot, je montai sur le pont pour voir où l'on en était avec les Anglais.

« Ils préparaient leurs grappins d'abordage et diri-

geaient leurs vaisseaux de manière à nous les jeter avec avantage.

« Je regardai le commandant : le tronçon était attaché sur le banc de quart ; quant à sa tête, elle avait été emportée par un boulet. Auprès du corps de notre brave commandant était, debout, fier, brillant et calme comme dans un jour de fête, le jeune capitaine Alexis, second du bord.

« — Lieutenant, dit-il à un officier qui était près de lui, je ne veux pas priver mes braves matelots du plaisir de vendre chèrement leur vie et de tuer le plus possible d'ennemis ; mais nous serons vaincus, le nombre l'emportera ! Je compte sur vous, vous savez mes intentions et j'ai votre parole ; quand le pont sera encombré d'Anglais, quand vous verrez la plupart de nos hommes morts de la mort des braves... alors mettez le feu à la soute aux poudres ! J'ai cloué le pavillon au mât, et aucune main humaine ne l'en détachera.

— Commandant, vos ordres seront exécutés ; mais si je meurs dans le combat, qui me remplacera ?

— Moi ! cria un jeune aspirant au regard étincelant.

— Allons, vive la France ! » s'écria Alexis en

s'élançant sur l'ennemi qui paraissait sur le pont.

« Le *Jean-Bart* était criblé de mitraille ; il y avait deux trous dans la cale et l'eau aidait à notre destruction. Nos hommes se battaient en gens qui cherchent une vengeance désespérée ; ils sentaient qu'ils étaient perdus. Le pont fut bientôt couvert de morts que l'on foulait aux pieds, de mourants que l'on ne pensait point à secourir. Le chirurgien et ses aides avaient saisi la hache d'abordage, arme terrible et meurtrière ! L'exemple m'entraîna, je pris un sabre des mains d'un blessé et je fis de mon mieux.

— Voilà le moment venu, dit le commandant Alexis au lieutenant.

— Vive la France ! » cria celui-ci en tombant ; il venait de recevoir une blessure mortelle.

« Le commandant était grièvement blessé ; il appela l'aspirant qui s'était offert pour cette terrible corvée, et lui montra d'un geste le pont, les Anglais et la soute aux poudres. Le jeune héros salua gracieusement l'héroïque commandant et disparut.

« J'attendais l'instant fatal avec une terreur mêlée d'enthousiasme ; mon corps frissonnait, mais mon cœur, s'inspirant des nobles exemples que j'avais sous les yeux, ne battait que de haine contre nos ennemis.

En ce moment, nos hommes reprirent un peu d'avantage contre l'Anglais et le refoulèrent sur le devant du navire. Je fus entraîné par la masse des combattants, et je grimpai sur le beaupré pour n'être pas foulé sous leurs pieds. J'y étais à peine monté, que j'entendis une explosion horrible, qui arrêta le combat comme par enchantement ; Français et Anglais comprirent...

« Je jetai les yeux vers le commandant Alexis ; pâle et rayonnant, il tenait embrassé le mât où il avait cloué le drapeau, et, élevant son épée en l'air, il cria d'une voix forte :

« Vive la France !...

— Vive la France et notre commandant ! » s'écria l'équipage électrisé.

« Ce cri fut couvert par une seconde explosion ; le *Jean-Bart* éclata en mille morceaux, amis et ennemis sautèrent en l'air !

« J'avais été jeté à la mer ; je nageai quelques minutes, puis je tournai le regard vers l'endroit où avait été notre vaisseau : il n'existait plus !... La mer était couverte de débris de bois et de débris humains. Le bâtiment anglais qui était le plus près du nôtre avait pris feu, et son équipage cherchait en vain à éteindre l'incendie. Voyant l'inutilité de leurs efforts, les marins

se jetèrent à la mer, abandonnant leurs blessés, qu'ils ne pouvaient sauver.

« Ah ! jeunes gens, dit maître Joseph avec une mélancolie qui contrastait singulièrement avec sa rudesse ordinaire, c'est une chose terrible que la guerre ! Quand on en lit les détails dans l'histoire ou qu'on les entend raconter, c'est beau, ça remue le cœur... mais il faut voir ça... allez ! Chaque parti invoque la Providence, mais je crois que le bon Dieu n'a guère à faire là dedans.

— Que devint le commandant Alexis ? demanda Jean, qui avait écouté le matelot, les yeux étincelants et la poitrine haletante.

— Je vis son corps mutilé flotter un instant sur l'eau, dit maître Joseph ; il tenait encore son épée.

— Pauvre commandant ! dit Édouard ému.

— Vous le plaignez ! dit Jean avec un geste impossible à décrire ; mais c'est la mort d'un brave et d'un marin ! Il doit être doux de mourir aussi glorieusement !

— Il y a du bon dans ce moussaillon-là ! s'écria Joseph, qui aimait beaucoup Jean, quoiqu'il le brusquât toujours.

— Et le brave aspirant qui mit le feu aux poudres? dit Aristide.

— J'ai causé souvent de lui avec un matelot qui le vit descendre du pont; cet aspirant se nommait Labrousse. Il se dirigea vers la chambre du capitaine, où il alluma une bougie avec autant de calme que s'il allait se coucher; en sortant il fredonnait un air d'opéra, et tout en marchant il tira de son sein un portrait de femme qu'il porta à ses lèvres en disant :

« Adieu, adieu, ma mère! »

« Une larme brilla dans ses yeux, puis il secoua la tête comme pour chasser toute faiblesse et disparut d'un pas ferme. Le matelot comprit ce qu'il allait faire, monta vivement sur le pont et se jeta à la mer; c'est ainsi qu'il conserva la vie. On ne revit jamais le moindre débris du courageux aspirant.

« Quel âge avait-il? demanda Édouard.

— Dix-sept ans tout au plus; c'était une nature forte et fière, un jeune héros.

— Et comment êtes-vous échappé? dit Aristide.

— Le capitaine de l'autre vaisseau anglais mit ses embarcations à l'eau pour sauver les hommes du navire qui brûlait; il donna l'ordre de recueillir Français et Anglais; quand je montai à son bord, il causait

avec un des marins du *Jean-Bart* et lui demandait le nom de notre commandant.

« C'est un brave! disait-il en mauvais français. Vous vous êtes bien battus. J'honore le courage partout où je le vois. »

« Puis ce brave homme, car il faut bien le dire quoiqu'il fût Anglais, reprit maître Joseph d'un air consciencieux, nous traita bien. Il fit soigner ceux de nos blessés qu'il était parvenu à sauver comme ceux de sa nation, et à tout moment il se montrait plein d'admiration pour notre courageuse défense. »

Pendant que maître Joseph s'entretenait ainsi avec les trois jeunes gens, le *Foudroyant* s'était approché du vaisseau de ligne, et les capitaines des deux bâtiments avaient commencé la conversation à l'aide de leur porte-voix.

« Il y a six mois que j'ai quitté les côtes de France, dit le capitaine de la marine royale; que s'est-il passé depuis ce temps? »

Le capitaine du *Foudroyant* raconta brièvement les incidents les plus remarquables de l'époque, et ajouta en terminant:

« Capitaine, nous sommes bien approvisionnés; s'il

vous manque quelque chose à bord, je serai charmé de vous l'offrir.

— Merci, capitaine... Cependant, si cela ne vous est pas une trop grande privation, je serai bien aise de lire les journaux français que vous pouvez avoir. »

Le capitaine descendit les chercher, et se préparait à faire une visite à bord du vaisseau, lorsqu'Édouard et Aristide vinrent le prier de leur permettre de descendre dans le canot pour voir le navire de plus près. Le capitaine y consentit avec politesse, et nos deux jeunes gens, enchantés, entrèrent dans l'embarcation. Arrivés auprès du vaisseau, le capitaine les invita à l'accompagner à bord. Un jeune aspirant les conduisit avec une grande complaisance dans toutes les parties du vaisseau, et leur expliqua l'utilité de chaque chose qu'ils voyaient. Si l'aspect extérieur les avait frappés d'admiration, combien leur étonnement augmenta en visitant les détails intérieurs ! Ils admirèrent le génie de l'homme dans cette immense et formidable machine qui se meut au gré de son caprice, et qui, sensible au gouvernail comme un cheval au mors, se tourne, marche ou s'arrête à un mouvement de sa main. Édouard reconnut tout ce qu'il fallait de science pour construire et coordonner cette énorme quantité

de bois et de fer, de manière à le douer de vie et de mouvement. L'aspirant leur montra la boussole, merveilleuse découverte qui permet de diriger un bâtiment la nuit comme le jour, qui le guide dans les parages les moins connus.

« Voyez, leur dit-il, cette petite boîte est comme l'âme du vaisseau : l'aiguille aimantée a la propriété d'indiquer le nord, quelle que soit la partie du monde où nous nous trouvions. Sachant de quel côté est le nord, nous savons où sont le sud, l'ouest et l'est ; nous regardons nos cartes géographiques, et nous pouvons dire exactement le lieu où nous nous trouvons.

— Est-ce que les peuples anciens connaissaient cette admirable invention ? demanda Aristide.

— Non, répondit l'aspirant ; aussi les anciens ne pouvaient-ils entreprendre de bien longs voyages. Ils longeaient les côtes, et perdaient rarement la terre de vue. Cette invention ne remonte pas plus haut que le douzième siècle. »

En ce moment, le capitaine du vaisseau de guerre reparut sur le pont, tenant à la main un fort beau bouquet.

« J'aime beaucoup les fleurs, dit-il au capitaine du

*Foudroyant*, et ma cabine est remplie de caisses où j'en ai fait mettre. Un de mes plus grands plaisirs est d'en prendre soin. J'ai aperçu sur votre pont une dame qui m'a paru charmante ; ayez la bonté, capitaine, de lui présenter ces fleurs avec mes très-respectueux compliments.

— En vérité, dit naïvement Édouard, tout ce que je vois me surprend. J'avais entendu dire que les marins étaient grossiers, brusques, et je trouve ici des hommes profondément instruits et parfaitement polis.

— Mon cher monsieur, dit en souriant l'aspirant de marine, ce que vous dites ne m'étonne point : on nous représente toujours jurant, tempêtant, superstitieux, et ignorant tout ce qui n'est pas de notre métier.

— Cela est une grande injustice, reprit Édouard en saluant le jeune homme, et je m'efforcerai, autant qu'il dépendra de moi, de détruire ce préjugé. »

Madame de Belmont reçut avec un vif plaisir l'aimable envoi du capitaine ; elle agita son mouchoir en portant le bouquet à son visage en signe de remercîment.

Le *Foudroyant* se remit en marche, et le bruit de ses roues couvrit les cris d'adieux et les souhaits de bon voyage échangés entre les deux bâtiments.

— Plus je regarde ce beau vaisseau, dit madame de Belmont au docteur Gaubert, plus j'ai de peine à comprendre que le vent et les vagues puissent le détruire. Quelle hauteur peut avoir le plus grand de ses mâts?

— La mâture d'un vaisseau français de cent vingt canons, au-dessus de la quille, a soixante-treize mètres de haut. La colonne de la place Vendôme en a quarante-trois. Comparez.

— C'est prodigieux ! Maintenant, à quelle hauteur parviennent les vagues pendant une grande tempête?

— Jusqu'ici, madame, les marins ont beaucoup varié sur ce sujet. L'imagination grossit souvent le danger ; cependant, des hommes dignes de foi ont assuré que les vagues avaient quelquefois trente-trois mètres de haut. Lorsque cette énorme masse d'eau se brise sur le pont d'un navire, on est véritablement submergé pendant un moment. Quelquefois, le devant du vaisseau plonge dans l'abîme, et l'arrière est soulevé presque en ligne perpendiculaire avec les cieux. Tantôt un côté est soulevé, et il semble que les vergues, ces petits mâts qui traversent les grands, vont toucher l'eau ; puis le bâtiment se dresse tout debout, menaçant les nuages de son beaupré. Le vent

brise les cordages, les câbles, et déchire et emporte les voiles ; quelquefois toute la mâture tombe sur le pont, et le bâtiment est nu comme la main.

— Je ne serai tranquille que lorsque je reverrai la terre, dit madame de Belmont en serrant sa fille contre elle.

— Il y a beaucoup moins de danger en pleine mer, répondit le docteur en souriant. La plupart des naufrages arrivent sur les côtes. Lorsque le marin prévoit un orage et qu'il ne peut entrer au port, il s'éloigne autant que possible des rescifs et des courants qui avoisinent la terre.

« Il y a déjà longtemps que je fis, avec une jeune et intéressante femme, un voyage dans les mers glaciales du Nord, reprit le docteur. J'étais à bord d'un navire qui allait à la pêche de la baleine, ce gigantesque cétacé qui renverse une chaloupe d'un coup de sa queue. Cette dame était la femme du second du bord ; elle n'avait pas voulu se séparer de son mari, et elle s'était glissée, déguisée en mousse, dans la cale du bâtiment, et ne se montra que lorsqu'il était en pleine mer. Malgré les prières de son mari, appelé Léon, elle refusa de descendre à terre, sur une île habitée par les Anglais. Après une navigation très-fatigante, nous

arrivâmes dans les mers glaciales. A mesure que nous avancions, les îlots de glace devenaient plus nombreux et plus grands; bientôt flottaient à tribord et à bâbord de notre bâtiment d'énormes montagnes de glace, qu'un coup de vent pouvait pousser l'une contre l'autre, et qui nous auraient broyés entre leurs murs de cristal. Dans ces régions glacées se meuvent, vivaces et gaies, des familles innombrables de poissons, de crustacés, de mollusques, d'oiseaux aquatiques, paraissant heureuses de vivre loin de la domination de l'homme. Ici, les phoques, animaux flegmatiques, se dressent sur la partie inférieure de leur corps et vous laissent arriver près d'eux sans donner un signe de frayeur ; puis le manchot, qui se traîne lourdement sur la glace, et qui nage entre deux eaux avec la rapidité d'une flèche. Au-dessus de vous volent l'élégant chionis, le pétrel, le goëland, qu'on retrouve partout, et l'oiseau des tempêtes, l'albatros, poussant un cri aigu en disparaissant derrière une île de glace. Partout où le regard s'étend, on voit de la neige amoncelée, de la glace sous mille formes diverses et bizarres. Parfois on croit voir une cathédrale d'albâtre; plus loin, une statue grossièrement ébauchée, des candélabres élégants, un dôme; parfois une multitude de

murs et d'édifices bizarres et incompréhensibles, qui ressemblent à quelque cité étrange, habitée par un peuple inconnu.

« Et là règne ce grand et profond silence qui rend ces solitudes si imposantes et si majestueuses!

« Nous voguions depuis quelques jours dans ces parages, lorsque nous fûmes assaillis par une tempête. Les vents déchaînés faisaient tourbillonner autour de notre navire des glaçons qui, en heurtant notre carène, enlevaient des morceaux de cuivre. Les flocons de neige tombaient si épais et si serrés que nous ne pouvions voir à dix pas de nous. La pauvre jeune femme qui nous avait suivis, craignant que le bâtiment ne vînt à sombrer, ne voulut point quitter le pont : elle restait appuyée contre un mât, pâle, froide et tremblante ; ses dents s'entre-choquaient, sa main glacée serrait convulsivement les plis du manteau dont son mari l'avait couverte. C'était une frêle et délicate créature ; je craignais de la voir expirer de frayeur et de froid. Tout à coup je la vois se lever comme mue par un ressort, agiter son manteau, écarter la neige, et s'élancer vers son mari.

« Un énorme ours blanc, qui avait grimpé, du rocher de glace le plus près de nous, jusque sur le pont de

notre bâtiment, était à deux pas du lieutenant Léon, et étendait déjà sur lui une de ses monstrueuses pattes.

« Je saisis une gaffe, et l'enfonçai dans la gueule ouverte du monstre, qui la broya entre ses dents. Cette tentative donna le temps à Léon d'éloigner sa femme et de saisir une barre de fer avec laquelle il brisa une jambe à notre ennemi. Tout l'équipage accourut, et l'ours fut tué. Pendant ce combat, nous n'avions pas pensé à la malheureuse Antoinette, qui s'était laissée glisser sur le tillac, où elle resta évanouie et exposée à l'air froid qui gèle l'eau-de-vie en une minute. Lorsque je l'aperçus, elle n'avait plus aucune chaleur et ne donnait pas signe de vie. On dépouillait l'ours ; je le fis ouvrir et ôter les intestins, puis je pris la jeune femme entre mes bras et la mis dans le corps fumant de l'animal.

— Est-ce qu'elle survécut à ces souffrances ? demanda madame de Belmont avec intérêt.

— Oui, madame, grâce à l'idée que j'eus de la réchauffer dans la carcasse de l'ours. Je l'ai revue en France ; elle est devenue la mère de deux ou trois beaux enfants, et je ne crois pas qu'elle ait envie de faire un second voyage au pôle arctique. »



# DIXIÈME JOURNÉE.

La matinée du dixième jour que madame de Belmont et sa jeune famille passaient à bord du *Foudroyant* ne parut pas devoir être aussi calme que les journées précédentes. Le vent s'était élevé dans la nuit, et la mer, devenue houleuse, roulait ses vagues noires avec de sourds mugissements. Le ciel était chargé de nuages qui cachaient le soleil. Le navire avançait pesamment, brisant avec peine de ses roues les grosses lames qui se succédaient devant elles.

« Ce temps semble ne nous présager rien de bon ; qu'en pensez-vous, maître? dit madame de Belmont en interrogeant d'un regard inquiet le hardi et franc visage du matelot.

— Mais c'est une véritable tempête ! murmura Hen-

riette en se serrant avec un mouvement plein de grâce contre sa mère.

— Ça, une tempête!... dit maître Joseph après avoir examiné avec soin les quatre côtés du ciel; on voit, mam'selle, que vous n'avez pas beaucoup navigué : cela ne sera qu'un grain.

— Il n'y a donc pas de danger pour mes enfants?» dit la belle Parisienne en s'approchant du capitaine. Mais aux premiers pas qu'elle fit, le roulis lui fit perdre l'équilibre, et elle serait tombée si le capitaine ne l'eût retenue.

« Il n'y a aucun danger, madame, dit-il. Descendez dans votre cabine, car vous ne pouvez pas rester debout sur le pont. »

A peine madame de Belmont eut-elle quitté le tillac, qu'une vague énorme heurta violemment le devant du navire. Au même moment, Édouard, qui se penchait pour voir les roues fonctionner par le gros temps, fut jeté à la mer par la secousse.

Aristide poussa un cri que couvrit le bruit causé par une autre vague se brisant contre le bâtiment. Le *Foudroyant* trembla comme s'il avait eu peur, puis reprit lentement sa course.

Deux intrépides nageurs s'étaient élancés à la mer

pour sauver Édouard; c'étaient le mousse Jean et le chien Neptune. Tous deux plongèrent avec une égale ardeur dans l'abîme amer; tous deux reparurent de nouveau pour reprendre haleine, et disparurent encore. Enfin, les spectateurs, émus et tremblants à la vue de cette courageuse lutte contre la mort, virent reparaître le chien tenant Édouard par un bout de son habit; au même instant, la tête de Jean parut sur l'eau, soulevant le haut du corps du jeune de Belmont. Une bouée de sauvetage avait été jetée à la mer : Jean se dirigea vers elle, car les vagues étaient trop fortes pour qu'il pût les combattre longtemps. Quand il l'atteignit, un cri de joie retentit dans l'équipage.

« Ils sont sauvés!... » s'écrièrent capitaine, passagers et matelots tous ensemble, avec un transport difficile à décrire.

Le mouvement des rames était arrêté, et les marins tirèrent avec précaution la corde de la bouée. Un ou deux descendirent l'étroit escalier extérieur pour aider les jeunes gens à monter; mais ils manquèrent d'être renversés par Neptune qui montait précipitamment, voyant qu'on n'avait plus besoin de lui dans l'eau.

Édouard n'avait pas perdu connaissance; il n'avait été en effet dans la mer que quelques minutes, et

s'étant senti secouru, la frayeur naturelle dans de pareils accidents n'avait pas ébranlé son être. Il reparut sur le pont, un sourire sur les lèvres, et s'informa au docteur, qui s'était aussitôt avancé vers lui, si sa mère était informée de ce qui lui était arrivé. « Non, mon ami, dit le docteur, votre mère l'ignore encore.

— Dieu en soit loué! répondit Édouard, car il lui a été épargné un instant de terrible angoisse. »

Le capitaine Mercier caressait le chien de Terre-Neuve, et le montrait avec orgueil à ceux qui l'entouraient.



« Cet animal n'est pas moins intelligent qu'intrépide, dit-il; il me fit retrouver un jour une montre qu'on

m'avait dérobée, en sautant à la gorge du matelot qui me l'avait prise, quoique le voleur eût eu soin de cacher la montre sous sa chemise de laine. Pyrame l'avait reconnue au flair. »

Jean restait à l'écart, tordant ses longs cheveux avec ses mains, et s'essuyant le visage d'un air fort paisible.

« Et ce moussaillon-là, est-ce qu'il n'a pas aussi fait son devoir? s'écria maître Joseph en désignant le jeune Breton.

— Mon ami! mon sauveur! » s'écria Édouard en se jetant dans les bras du mousse.

Le capitaine entraîna Édouard et l'amena dans la cabine où était madame de Belmont, qui commençait à s'épouvanter de son absence et de l'opposition qu'elle rencontrait dans Judith et Aristide lorsqu'elle voulut monter sur le pont.

« Où est mon fils? s'écria-t-elle avec une agitation croissante.

— Le voici, madame, dit le docteur en lui présentant Édouard; le pauvre garçon a été mouillé de la tête aux pieds par une grosse vague qui s'est brisée sur le pont. »

Madame de Belmont serra Édouard sur son sein et fondit en larmes.

« J'ai eu peur! dit-elle; vraiment je suis folle! »

Ce ne fut que quelques jours après qu'on lui apprit ce qui était arrivé.

Le vent s'était beaucoup abaissé; le ciel était redevenu serein, et la tranquillité et la gaieté étaient rentrées dans tous les cœurs.

Madame de Belmont invita, après quelques instants de conversation générale, la sœur Catherine à reprendre son récit.

« Le bonheur que j'éprouvais, dit Catherine, d'avoir pu adoucir le sort de ma jeune protégée, se reflétait sur mon visage. Aussitôt que je fus rentrée, la supérieure me fit appeler et me demanda si j'avais réussi dans ma mission. Je lui racontai ce qui s'était passé; pendant que je parlais, la supérieure étudiait ma figure et l'expression de mon regard. C'était la première fois que je sortais seule, notre mère n'y avait pas mis d'obstacle; elle aurait cru me blesser en montrant une prudence excessive que j'aurais pu prendre pour de la méfiance. Elle croyait utile de veiller sur ses novices et les plus jeunes sœurs, mais non de laisser apercevoir une surveillance offensante. Peut-être vit-elle sur mes traits une légère altération qui n'échappa point à sa perspicacité; et continuant ses questions sur ce que

j'avais vu en chemin, avec la voix douce qu'une mère prend pour causer avec sa fille, elle m'amena à lui faire l'aveu de l'impression que m'avaient causée la vue de la foule, le sourire des jeunes mères et la joie naïve des enfants.

— Ma fille, dit la supérieure avec une douceur empreinte de mélancolie, il n'y a pas de vertu sans sacrifice, il n'y a point d'amour sans abnégation. Nous faisons tous, plus ou moins, le sacrifice de quelque penchant secret, de quelque plaisir attrayant, au sentiment du devoir. Ceux que nous faisons à l'amour, l'amour nous les rend au centuple. Tels sont l'amour maternel, l'amour filial, et, le plus grand de tous, l'amour de Dieu.

« Vous avez éprouvé cette récompense de l'immolation de soi à l'amour de Dieu et du prochain, continua la supérieure. Est-ce que vous n'avez point senti une joie pure et douce d'avoir accompli une bonne action?

— Oui, ma mère...

— Ma fille, j'ai été épouse et mère avant d'entrer en religion. La douleur que me causa la perte de mon mari et de mon enfant me jeta dans les bras de Dieu, le consolateur des affligés. Eh bien! chère fille, je

faisais dans le monde de plus grands sacrifices à mon devoir de femme et de mère que je n'en ai fait depuis aux règles de notre ordre... Et j'étais heureuse de les faire, heureuse de les voir accepter... Tel est le sublime dévouement de l'amour ! »

La supérieure me congédia avec un geste plein d'affection et de dignité. Je me retirai fortifiée, remplie d'une immense soif de martyre, car, mon Dieu ! le cœur qu'on immole donne de plus cruelles souffrances que les tortures que peut supporter le corps.

Quelques jours après cette conversation, je fus appelée pour aider un chirurgien dans une opération. Une pauvre femme était tombée d'une fenêtre, et on allait lui couper une jambe qui était fracturée. Je m'évanouis pendant l'opératiou.

« Il faut apprendre à dompter vos nerfs, ma fille, me dit la vieille religieuse en me jetant un peu d'eau fraîche sur la figure. Il ne faut pas penser à soi ni à ce que l'on ressent, il ne faut voir que le malade et ne penser qu'à le soulager ! »

Je fus, reprit la sœur Catherine, longtemps avant de pouvoir m'habituer à ces spectacles. Et, quoique aujourd'hui je ne laisse plus paraître mon émotion, elle n'est pas moins profonde et moins intense.

« Je me souviens de votre pâleur lorsqu'on opérait mon père, dit Aristide.

— Je suis femme, répondit en souriant la sœur Catherine, c'est-à-dire faible et nerveuse.

— Il est bien fort cet être qui sait dompter par dévouement une nature si délicate et une organisation aussi sensible aux souffrances! s'écria le docteur.

— Notre force est là, dit la sœur Catherine en posant la main sur son cœur.

— C'est dans son cœur que Jésus trouva la force de mourir pour l'humanité, » répondit M. Gaubert.

Quinze jours s'étaient écoulés remplis par les nouveaux devoirs que l'on me confiait dans les salles des malades, lorsque je vis arriver Anna. Ses traits avaient repris la fraîcheur de l'enfance, ses beaux yeux bleus brillaient d'une joie calme et pure.

« Que je suis heureuse de vous voir! me dit-elle, j'avais bien des choses à vous dire; je voulais vous remercier, mais les paroles me manquent.

— Et vos jeunes compagnes?

— Grâce à vous, elles sont maintenant remplies de bienveillance pour moi, et elles m'ont chargée de vous dire combien elles vous respectent et vous ai-

ment. Oh! ma sœur, comment jamais m'acquitter envers vous!

— En faisant pour une autre ce que j'ai fait pour vous, mon enfant.

— Eh bien! je veux vous ouvrir mon âme, dit-elle, je voudrais être, comme vous, sœur de Saint-Vincent-de-Paul.

— Mon enfant, vous êtes bien jeune encore. »

Anna secoua la tête.

« J'ai déjà beaucoup souffert, dit-elle, et la douleur vieillit vite! »

Elle voulait que je parlasse à la supérieure de ce désir.

« Je travaillerai avec ardeur pendant deux ou trois ans pour gagner ma dot, reprit-elle; j'aurai plus de courage si j'ai l'espoir d'être reçue parmi vous.

— Il ne faut point la décourager, dit la supérieure lorsque je lui parlai des vœux d'Anna; deux ou trois ans amènent bien des changements dans les projets d'une jeune fille; mais, si elle persiste, c'est qu'elle est véritablement appelée à la vie religieuse. »

Ma mère, la sœur Thérèse, qui avait été envoyée en mission dans une ville où sévissait une fièvre maligne, revint auprès de nous. Notre joie fut grande et

profonde de nous trouver encore réunies. Mais le devoir nous sépara bientôt ; je fus désignée pour aller en Amérique avec une des plus anciennes religieuses, pour former une maison de notre ordre dans une partie des États-Unis. Notre traversée fut longue et fatigante. La sœur Rosalie, ma compagne, tomba malade à New-York, et nous fûmes obligées d'y séjourner quelque temps. C'est alors que j'appris les malheurs et l'accident arrivés au père d'Aristide, par le docteur qui soignait sœur Rosalie.

Peu de jours après, j'appris qu'une fièvre pestilentielle désolait une ville de l'Amérique méridionale; les malades mouraient sans secours ; tous ceux que la peste n'avait pas atteints fuyaient loin de ce séjour horrible.

Je résolus d'y aller; la santé de la sœur Rosalie était trop ébranlée pour qu'elle pût me suivre, mais elle me donna son consentement et m'encouragea à entreprendre ce voyage dangereux.

Lorsque j'arrivai seule, car le voiturier qui m'avait conduite du lieu où j'étais débarquée n'avait pas voulu s'avancer près des murs de la ville visitée par la maladie contagieuse; lorsque, dis-je, j'arrivai seule dans cette malheureuse ville, je crus que tous les ha-

bitants l'avaient abandonnée. Les rues étaient désertes, les portes des maisons ouvertes, partout le silence de la mort. L'atmosphère était lourde et épaisse. Je ne savais où me diriger. Enfin, je pris le parti d'entrer dans la première maison venue; je montai l'escalier sans rencontrer une seule créature vivante. C'était une demeure somptueuse; ces grands appartements, brillamment meublés, étaient mornes et lugubres. Le riche avait eu le temps de fuir, il n'y avait point de morts là. Plus loin, dans une maison obscure et malsaine, j'entendis des gémissements; j'y entrai et vis plusieurs malades horriblement défigurés par la maladie.

Mes amis, continua la sœur, je vous épargnerai les détails des scènes épouvantables qui se succédèrent à mes yeux, La mort était partout; je luttai autant que possible contre elle, et je parvins à sauver quelques malheureux. Je fus aidée dans cette tâche terrible par le rebut de la société. Une bande de voleurs, échappés des prisons ou des repaires du vice, se répandirent dans la ville pour prendre des richesses que personne ne leur disputait. Ils entrèrent dans une des maisons où je soignais une jeune femme mourante, et se préparaient à emporter ses bijoux. Je ne sais ce

que je leur dis; mais Dieu m'inspira, car je les touchai. Attendris, vaincus par mes paroles, ils se joignirent à moi pour secourir les vivants et enterrer les morts.

Seule au milieu de ces brigands, pas un ne manqua au respect dû à mon sexe et à mon ministère sacré. Le dévouement et la charité entrèrent dans ces cœurs endurcis; ils devinrent pleins de zèle et de courage. Dans les instants où nous prenions quelque repos, nous cherchions ensemble le moyen d'assainir la ville, de chasser la peste.

« Ma sœur, dit un jeune homme d'une figure où une expression divine de dévouement avait remplacé l'empreinte des mauvaises passions; ma sœur, il y a beaucoup de chaux dans une fabrique au faubourg nord de la ville; il faudra en porter dans toutes les maisons, en laver les endroits où ont été les malades, en mettre dans de l'eau dans toutes les chambres.

— A l'ouvrage! crièrent les autres; il ne sera pas dit qu'une femme seule ait du courage dans ces temps malheureux! »

Quelques habitants qui erraient près la ville y rentrèrent et unirent leurs efforts aux nôtres. Peu à peu la population entière revint. Des secours furent ~asse

nisés, l'espoir était revenu. Un jour, à l'hôtel de ville, de riches bourgeois décidèrent qu'il fallait arrêter les criminels sortis des prisons et les y réintégrer. J'osai prendre la parole et les défendre. Je peignis le courage dont ils avaient donné tant de preuves; je rappelai au souvenir de ces hommes orgueilleux que, tandis qu'ils se sauvaient, une religieuse, aidée par des voleurs, avait porté dans la terre les corps putrides de ceux qui avaient succombé, et avait veillé près des couches empestées des malades. Beaucoup de ces pauvres égarés étaient morts victimes de leur dévouement, et l'on voulait emprisonner le reste!

Le conseil décida que ceux d'entre eux qui voulaient promettre d'amender leur vie et gagner honnêtement leur pain seraient protégés par la ville; on s'engagea à leur donner de l'ouvrage. Une foule de ces hommes acceptèrent, d'autres s'évadèrent pendant que l'on discutait sur leur sort.

La sœur Rosalie m'écrivit qu'elle avait reçu des nouvelles de France, et que notre supérieure me rappelait dans la patrie. Je partis environnée de toute la population, qui voulut me donner un dernier témoignage d'estime et d'amour.

...rsque j'arrivai à New-York, je trouvai la sœur
se prépara...

Rosalie fort occupée de l'arrangement de la nouvelle maison religieuse que l'on établissait dans les États-Unis. Ces devoirs l'empêchèrent de m'accompagner, et je retournai seule en France. Je m'embarquai sur le premier bâtiment en partance, c'était le *Stanislas*. A bord, je me liai bientôt avec M. et madame de Mercy ; leur enfant était souffrant, je fus assez heureuse pour pouvoir le soulager. Madame de Mercy, comme toutes les mères en pareil cas, exagéra mes services et me voua une reconnaissance qui donnait la mesure de son amour maternel.

Rien ne vint troubler notre voyage pendant le premier mois, et nous espérions le finir avec le même bonheur, lorsque nous fûmes assaillis par une tempête aussi épouvantable que subite. Le brave et habile capitaine Mercier avait si peu prévu l'orage qui arriva sur nous comme la foudre, que notre navire était couvert de voiles, et s'offrit avec une dangereuse sécurité au vent furieux qui s'éleva tout à coup. Le *Stanislas* résista un instant au choc ; mais la seconde bourrasque vint avant qu'on pût serrer les voiles, et le navire fut jeté sur le flanc ; les marins, animés par l'exemple de leur capitaine, saisirent des haches et coupèrent cordages, voiles et mâts, laissant la carcasse

du bâtiment entièrement nue. Après quelques efforts, le *Stanislas* se redressa lentement, et, poussé par l'orage, il courut sur les vagues courroucées avec une rapidité merveilleuse. Le lendemain matin, le soleil se leva radieux dans un ciel pur et sans nuages; la mer, légèrement ridée par une brise folâtre, semblait caresser de ses flots les flancs meurtris de notre malheureux navire. Mais si la nature avait effacé jusqu'aux moindres fureurs de la veille, il n'en était pas ainsi de nous. Le désespoir et la fatigue se lisaient sur les fronts sombres des matelots. Notre position était en effet affreuse! Pendant la tempête, et au moment où le navire était renversé sur le côté, on avait jeté à la mer tous les objets les plus lourds. Les barriques d'eau avaient été parmi les premières choses dont on allégea le navire. Nous n'avions plus d'eau; le biscuit, les autres provisions étaient gâtés par l'eau de la mer qui était entrée partout; nous courions donc le risque de mourir de faim! Les mâts de rechange, que tout bâtiment a dans la cale, avaient été aussi jetés pardessus bord par des marins imprévoyants, dominés par le danger du moment. Nous n'avions aucun moyen de hisser une voile, et nous restions ballottés par les vagues sans avancer d'un pas.

Tout à coup, un cri terrible rompit le silence lugubre qui régnait dans l'équipage.

« Une voie d'eau dans la cale! »

Cria un matelot en montrant sa figure bouleversée à l'ouverture du pont.

« Aux pompes! » s'écria le capitaine d'une voix ferme et retentissante.

Cet ordre fut à l'instant mis à exécution, les pompes jouèrent; mais on acquit la certitude que l'eau gagnait toujours, malgré les efforts des marins. Ce fut alors que le capitaine Mercier écrivit plusieurs lettres qu'il enferma dans des bouteilles. Une d'entre elles tomba dans vos mains. La journée passa dans ces angoisses cruelles; la faim et la soif donnaient déjà le délire aux matelots. Nos barques avaient été emportées par la tempête de la veille. On parlait à bord de faire un radeau, et quelques marins se mirent à le construire avec des planches qu'ils arrachaient au bâtiment.

La nuit venait, et nul espoir ne s'était encore présenté à nos regards brûlants. De tous côtés, la mer, unie et brillante des derniers feux du jour, semblait narguer nos malheurs qu'elle avait causés. Quelques hommes, tourmentés par la faim, parlaient déjà de

tirer au sort à qui serait immolé pour servir de nourriture aux survivants!

Pendant ces heures terribles, j'essayai de remplir ma mission de paix et de charité. Lorsque l'orage avait fondu sur nous, je priais, d'une voix calme et confiante, celui qui peut tout, de nous prendre en pitié. Puis, lorsque les vents s'apaisèrent, je tâchai de faire renaître l'espérance, la foi en la bonté divine, dans ces cœurs affligés. Je les exhortai à mourir, si tel était notre sort, en hommes et en chrétiens. Quand j'entendis la voix rude d'un vieux matelot proposer de prendre au hasard un de nous pour victime, je vins m'offrir à eux et les supplier de m'immoler la première.

« Celui qui oserait mettre la main sur vous aura affaire à moi! s'écria le vieux marin; vous êtes un ange, et Dieu nous sauvera pour l'amour de vous! »

Chaque heure de cette longue nuit nous parut un siècle. L'eau gagnait toujours et nous pouvions compter combien de minutes le navire pouvait flotter encore. Cependant, nos marins continuaient à se soumettre à la discipline et obéissaient docilement aux ordres du capitaine, qu'ils aimaient. Ils n'avaient pas cessé de travailler aux pompes. Le radeau était fait, et il fut décidé qu'on essayerait cette dernière chance de salut.

Le soleil se leva enfin, et nous montra toute l'étendue du péril. De tous côtés, nous voyions un horizon uniforme bordé par la mer.

« Une voile !... » dit tout à coup une voix tremblante.

Les matelots se précipitèrent vers celui qui avait prononcé ces mots. Une agitation fiévreuse parcourut les corps de ces hommes de fer. Leurs regards avides parcouraient l'espace et interrogeaient les vagues.

« C'est le mirage, s'écria le vieux matelot dont j'ai déjà parlé ; j'ai vu ça en Égypte, où j'ai été avec l'empereur. Monge, le plus savant de l'armée, un drôle de corps, allez, qui voulait trouver des raisons à tout, nous dit que c'était une illusion d'optique causée par l'air dilaté et échauffé reflétant comme dans un miroir des objets qui sont à une très-grande distance. Moi je n'y comprends pas grand'chose ; mais les hommes bien *éduqués* disent que c'est comme ça. »

Les marins n'écoutaient pas les dissertations du vieillard ; les yeux attachés sur la mer, ils cherchaient, dans la direction que le matelot qui avait annoncé une voile leur montrait, ce signe de délivrance. Le capitaine Mercier prit sa longue-vue, qu'un miracle avait sauvée dans le désordre qui régnait à bord.

Après avoir regardé longtemps le point indiqué, il dit d'une voix étouffée par son émotion :

« Courage, enfants ! un navire vient à nous. »

Ces mots firent éclater un transport impossible à peindre. Ils poussèrent des cris de joie frénétique, et, se saisissant par les mains, ils commencèrent une ronde rapide et turbulente que leur faiblesse physique arrêta bientôt. Je pris ce moment pour éveiller en eux le sentiment religieux. Otant de ma poitrine un petit crucifix d'ivoire, je l'élevai au-dessus de ma tête en leur adressant un regard de doux reproche.

« Oui, oui, s'écrièrent plusieurs voix, vous avez raison, remercions Dieu ! »

Toutes les têtes se découvrirent ; je commençai une simple prière d'action de grâces à la portée des braves gens qui m'entouraient ; ils m'accompagnèrent avec ferveur, leurs voix rudes s'adoucissant comme s'ils parlaient à une femme.

« Il était temps ! » dit le capitaine en remontant de la cale où il avait été sonder la quantité d'eau.

Le *Foudroyant* avançait rapidement ; mais comme nous trouvions sa course lourde et lente ! Enfin, il arriva près de nous, les barques furent mises en mer... Vous vous rappelez que nous fûmes forcés de sauter

à la mer pour les joindre... Après tant de périls, je remerciai Dieu qui n'a laissé périr aucun de nous; notre joie était donc sans regrets, sans nuages! »

Trois petits coups frappés à la porte de la cabine attirèrent l'attention de madame de Belmont comme la sœur Catherine finissait son récit.

« C'est moi, madame, dit Jean en ouvrant la porte sur l'invitation de la belle Parisienne.

« Ma mère, s'écria Édouard, embrasse ce mousse; sans lui je ne serais pas en ce moment près de toi!

— Comment? murmura madame de Belmont tremblante à l'idée que son fils avait couru un danger.

— Oh! reprit-elle, les pressentiments du cœur ne trompent jamais! je sentais qu'un danger te menaçait sans rien savoir.

— « Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature, » selon Marmontel, dit en souriant le docteur.

Madame de Belmont s'était élancée vers Jean, et imprimait deux baisers de mère sur ses joues hâlées.

« Qu'est-ce que je puis faire pour toi? lui demanda-t-elle vivement.

— Rien, dit-il avec mélancolie, rien.

— Mais pour ceux que tu aimes, pour ta mère, par exemple?

— Ma mère? dit Jean avec une profonde émotion.

— Oui; veux-tu que j'obtienne du capitaine qu'à ton retour en France il te laisse aller dans ton pays?

— Non, répondit Jean d'une voix sombre; pourtant, madame, si vous voulez bien faire quelque chose pour moi, demandez à M. de Mercy de faire mon portrait comme il a fait celui de la sœur Catherine; je l'enverrai à ma mère, et elle sera bien contente! »

M. de Mercy était un peintre en miniature fort distingué. Les arts sont honorés en France plus qu'ailleurs, mais ils sont généralement mal payés. M. de Mercy avait été chercher en Amérique une fortune trop longue à venir dans sa patrie, et il revenait de cet exil volontaire assez riche au gré de ses modestes désirs, lorsque la perte du *Stanislas* le ramenait aux États-Unis. Quand la sœur Catherine eut sauvé par ses soins judicieux les jours de sa jeune enfant, l'artiste reconnaissant supplia la charmante religieuse de lui permettre de faire son portrait, que lui et sa femme garderaient comme le plus précieux souvenir, disait-il.

C'était ce portrait que M. de Mercy montra au capitaine Mercier, que Jean avait aperçu.

M. de Mercy entendit la demande du mousse, et il alla au-devant des souhaits de madame de Bel-

mont en offrant de faire le portrait du jeune Breton.

La première séance fut fixée au lendemain matin, et la société monta sur le pont pour respirer l'air vivifiant de l'Océan.

« Est-ce que l'on sait quelle est la forme de la terre, monsieur le docteur? demanda Jenny d'un air modeste.

— Oui, chère enfant, répondit le docteur ; la terre a la forme d'une sphère, c'est-à-dire elle est ronde. Elle a neuf mille lieues ou quarante mille kilomètres de tour. A chaque pôle la terre est aplatie d'environ quatre lieues et demie. Cet aplatissement et les plus hautes montagnes ne doivent pas nous empêcher de regarder la terre comme sphérique ; l'aplatissement des pôles et la hauteur des montagnes sont moindres, relativement à la grosseur de notre monde, que les petites aspérités qu'on remarque sur la peau d'une orange.

Tous les objets qui se trouvent à la surface de la terre y sont retenus par une force nommée *attraction*, qui les attire sans cesse vers le centre du globe, et dont l'effet est la pesanteur.

Chaque jour le soleil, la lune et les étoiles s'élèvent au-dessus de l'horizon du côté de l'orient, et dispa-

raissent du côté de l'occident. Cela vient de ce que la terre fait tous les jours un tour sur elle-même; nous tournons avec elle, et nous croyons voir les astres tourner autour de nous, comme un homme, placé au fond d'une voiture qui s'avance rapidement, croit voir fuir, en sens contraire, les arbres qui bordent la route.

Le soleil semble faire le tour de la terre en vingt-quatre heures; ainsi il parcourt quinze degrés dans une heure, et un degré dans quatre minutes; c'est-à-dire que, lorsqu'il est midi à Paris, il faut attendre encore une heure pour qu'il soit midi sur le méridien qui est à quinze degrés plus à l'ouest; tandis qu'il est déjà une heure après midi à quinze degrés plus à l'est que le méridien de Paris. Ainsi, lorsqu'il est midi à Paris, il est une heure à Presbourg, cinq heures du soir à Delhy, qui est à l'est; mais il n'est encore que neuf heures du matin à Rio-Janeiro, qui est à l'ouest.

La terre tourne autour du soleil en trois cent soixante-cinq jours, cinq heures quarante-neuf minutes. Cet espace de temps s'appelle *année*. Le chemin qu'elle parcourt s'appelle orbite de la terre. Le plan dans lequel cette orbite se trouve prend le nom d'écliptique, parce que des éclipses ne peuvent arriver

que lorsque le soleil, la lune et la terre se trouvent sur la même ligne dans ce plan.

Le soleil n'est pas toujours au milieu de cette orbite, de manière que la terre n'est pas toujours à une égale distance du soleil. Il y a environ un million de lieues de différence entre la plus grande et la plus petite distance. Je crois vous avoir déjà dit que la terre est à environ trente-quatre millions cinq cent mille lieues de l'astre du jour, comme nous l'appelons; mais on ne peut trop répéter une chose vraie et utile.

Le mouvement annuel de la terre est cause des saisons. L'axe de la terre (prenez une carte, une mappemonde, des cartes de cosmographie, ma chère demoiselle, et vous suivrez mieux ce que je vous explique), je disais donc que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'écliptique; il est incliné sur ce plan de vingt-trois degrés et demi et conserve toujours la même direction, de sorte que les deux pôles sont constamment tournés vers les mêmes points du ciel. Il en résulte que la terre présente alternativement ses deux pôles au soleil à deux époques de l'année, que l'on appelle solstices, et qu'à deux autres époques de l'année, appelées équinoxes, elle ne tourne aucun de ses pôles vers cet astre.

A l'équinoxe du printemps, vers le 21 mars, la terre ne présente plus vers le soleil ni l'un ni l'autre de ses pôles, la lumière se répand également d'un pôle à l'autre, et les jours et les nuits sont égaux par toute la terre. Au bout de trois mois, vers le 22 juin, on arrive au solstice d'été; le pôle nord est tourné vers le soleil, qui éclaire tous les pays voisins plus directement que les autres lieux; il y a un jour continuel jusqu'à vingt-trois degrés et demi du pôle nord, tandis que le pôle sud est tout à fait caché au soleil, et qu'il y règne une nuit continuelle jusqu'à vingt-trois degrés et demi de distance. Dans l'hémisphère boréal, les jours sont plus longs que les nuits. Le contraire arrive dans l'hémisphère austral, les nuits y sont plus longues que les jours; c'est alors l'été pour l'hémisphère du nord, et l'hiver pour l'hémisphère du sud. L'équinoxe d'automne vient trois mois après, vers le 23 septembre; la terre ne présente point ses pôles au soleil et les jours sont égaux partout aux nuits. Trois mois après, au solstice d'hiver, qui commence le 22 décembre, la terre tourne le pôle sud au soleil; l'autre pôle est complétement dans l'obscurité jusqu'à vingt-trois degrés et demi. Cette position est l'inverse de celle du solstice d'été. C'est le moment des plus longs

jours au sud et des plus courts au nord. L'été règne dans le premier hémisphère, l'hiver dans le second.

Ainsi, d'après ce mouvement, chaque pôle a six mois de jour et six mois de nuit. Le pôle nord est éclairé depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne ; il est dans une nuit continuelle depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps. Le contraire arrive pour le pôle sud. A l'équateur, tous les jours sont égaux aux nuits.

— Comprenez-vous tout cela, ma chère Jenny? reprit le docteur. Si quelque chose vous embarrasse, je me ferai un vrai plaisir de vous l'expliquer ; ou bien demandez-le à M. Édouard de Belmont, qui joue avec les oreilles de Neptune, comme un grand jeune homme à qui toutes ces choses sont connues, et qui, sans doute, en sait autant que moi là-dessus.

— Oh ! docteur, s'écria vivement Édouard, je vous écoutais avec la plus grande attention. Je ne mérite pas cette raillerie.

— Je ne raille pas, mon cher Édouard ; je suis persuadé que vous avez appris tout ce que je viens de dire au collége. Mais on oublie vite à votre âge, et il est bon de repasser de temps en temps ce qu'on a le mieux su. »

Le plus attentionné des auditeurs du docteur était Jean le mousse. Ses grands yeux noirs ne l'avaient pas quitté tant qu'il avait parlé.

« Qu'on est heureux de savoir toutes ces choses ! » dit-il avec un soupir en se retirant sur le gaillard de devant.

Le soir était venu : le repas était servi, et l'on se dirigea vers la salle à manger. La nuit fut paisible et calme, et rien ne troubla le repos de nos voyageurs.



## ONZIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, après le déjeuner, M. de Mercy commença le portrait du jeune Breton. La société était rassemblée autour de lui, et suivait ses opérations avec un grand intérêt.

« Est-ce que la peinture était un art connu des anciens? demanda Édouard à M. de Mercy.

— Oui. La peinture fut connue, peut-être inventée, par les Égyptiens. L'antique Égypte fut le berceau des arts et des sciences. Ces hommes, aujourd'hui énervés par l'opium et l'oisiveté, furent autrefois un grand peuple. Les Grecs apprirent chez eux la peinture, qu'ils importèrent sous leur beau ciel. Les Romains l'apprirent des Grecs.

— Ne penchez pas la tête, mon ami, dit l'artiste en s'interrompant, et regardez madame de Belmont. Figurez-vous que vous voyez votre mère ; cela mettra plus d'expression dans vos yeux. »

Jean se redressa, et fixa sur la belle Parisienne un regard velouté qui contrastait avec ses traits rudes et austères.

« Il y a dans ce jeune homme une âme ardente et tendre, dit le docteur Gaubert ; c'est une nature d'élite.

— A quelle époque finit la peinture ancienne et commencent les écoles modernes ? dit madame de Belmont.

— Lors de la chute de l'empire romain, la peinture, ainsi que tous les arts, parut pendant quelque temps ensevelie sous ses ruines. Il ne nous reste aucun modèle de peinture avant cette époque. Les Grecs célébrèrent leurs Apelles, Zeuxis, etc., et nous sommes forcés de nous en tenir à leur parole, car nous ne pouvons en juger par nous-mêmes. Cependant la sculpture était portée par ce peuple à un si haut degré de perfection, qu'il est permis de croire qu'il était connaisseur en peinture. Il est impossible qu'une nation qui a créé des chefs-d'œuvre qui n'ont jamais été

égalés, et qui avait une idée si admirable du dessin, ait pu manquer, sous ce point de l'art, d'artistes dignes de la renommée qu'on leur a faite.

Mais, madame, je m'aperçois que je n'ai satisfait qu'à une partie de votre question. Les beaux-arts refleurirent au treizième siècle en Italie. Les premiers peintres qui eurent de la réputation s'appelaient Ghirlandajio, né en 1449 : son plus grand titre de gloire fut d'avoir été le maître de Michel-Ange ; Pietro Perugino, né en 1446, le maître de Raphaël d'Urbin, surnommé le divin ; le troisième était Andrea Verachio, le maître de Léonardo de Vinci. Mais les élèves surpassèrent les maîtres, et effacèrent non-seulement tout ce qui avait été produit avant eux, mais laissèrent des chefs-d'œuvre qui n'ont pas été égalés depuis.

Michel-Ange, né en 1474, fonda l'école de Florence ; Raphaël, né en 1483, celle de Rome ; Léonard de Vinci, qui vit le jour en 1445, fonda l'école de Milan. L'école vénitienne prit naissance à peu près à la même époque, et devint célèbre sous l'inspiration du Titien et de Giorgione. Quelques pays luttèrent dans cette arène glorieuse avec les grands maîtres italiens : telles furent l'Allemagne, qui produisit Albert Durer ; la Suisse, qui donna naissance à Holbein ; la Hollande

présenta Lucas; mais ces artistes furent surpassés par les Italiens.

A l'école de Raphaël succéda celle de Carrachio, qui existait encore il y a peu de temps.

— Combien y a-t-il de sortes de peintures? demanda Henriette, qui avait un goût passionné pour cet art.

— Il y en a de plusieurs espèces, selon les matériaux employés par les artistes, répondit M. de Mercy: la peinture en fresque, où l'on délaie les couleurs dans de l'eau; la peinture à l'huile, l'aquarelle, la miniature, etc. La peinture à l'huile était inconnue des anciens, selon toute probabilité; on en attribue l'invention à Jean de Bruges, peintre flamand. Non-seulement ce genre de peinture est plus durable, mais la couleur a beaucoup plus d'énergie, de fraîcheur, de relief que la fresque : les ombres et la perspective sont mieux rendues et la nature mieux imitée.

La peinture à la fresque est très-ancienne; elle était d'usage dans les temples, et plus tard dans les églises. Cette peinture se fait sur des murs de plâtre avec des couleurs à l'eau.

— Il me semble, reprit Henriette, qui suivait des

yeux le travail de M. de Mercy, que vous ne tracez pas de lignes avec votre pinceau?

— Non, mademoiselle; je ne me sers que de la pointe, et cette sorte de peinture, appelée *miniature*, se fait par de petits points, et non par des lignes. La miniature se distingue par la délicatesse et la petitesse de la représentation des objets qu'elle reproduit. Elle sert principalement pour faire le portrait. La peinture sur verre se fait en employant des couleurs sur du verre que l'on fait chauffer. Les beaux vitraux d'églises étaient peints ainsi.

— La peinture sur porcelaine doit être faite par le même procédé? dit madame de Belmont.

— A peu près; seulement les couleurs sont différemment travaillées : il y entre des substances métalliques. Les couleurs sont fixées sur l'objet par le feu. La peinture à l'émail est du même genre.

— Est-ce qu'on ne peut pas considérer la mosaïque comme une sorte de peinture? demanda Édouard.

— Oui, jusqu'à un certain point, et cet art fut fort perfectionné par les anciens. Les Égyptiens le connurent, et ornèrent leurs temples et leurs palais de cette manière. Parmi les modernes qui se sont illustrés dans ce genre sont Joseph Dieza et le chevalier

Lefranc ; il en existe de fort beaux dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Les Péruviens et les Mexicains faisaient des mosaïques admirables avec des plumes d'oiseaux. Les peuples du Midi sont plus propres aux arts et à la poésie proprement dite que les peuples des climats froids. Le véritable artiste est un grand poëte ; seulement il décrit avec le pinceau, à l'aide du dessin et des couleurs, ce que le poëte chante à l'aide du langage humain. Il faut à tous deux une imagination ardente et riche, la connaissance des hommes, l'amour de la gloire ; il faut enfin le feu sacré, l'enthousiasme du beau.

— La sculpture, dit le docteur, offre beaucoup plus de difficultés et d'obstacles à l'essor de l'imagination que la peinture. Croyez-vous, monsieur de Mercy, que le sculpteur qui fait vivre le marbre ne surpasse point le peintre ?

— Non, je ne le pense point : ces deux arts sont frères et se tiennent la main. Tous deux ont des difficultés à vaincre, et, malgré la perfection où l'on est parvenu à diverses époques du monde, ils n'arrivent jamais qu'à une imitation imparfaite de la nature, qui est l'œuvre de Dieu.

— Parmi les anciens, quels furent les plus grands sculpteurs? demanda Édouard.

— Comme nation, les Grecs, qui eurent pour premiers maîtres les Égyptiens, si dégénérés aujourd'hui. Phidias d'Athènes a laissé une renommée sans pareille; Polycletus de Sicyone marcha sur ses traces; Lysippus, qui seul eut l'honneur de représenter Alexandre-le-Grand. Devant le palais du pape, à Monte-Cavallo, sont d'admirables statues dues au ciseau de Praxitèles et de Scopus. Brixis, Timotheus et Leocharès exécutèrent la tombe de Mausolus, roi de Carie, une des sept merveilles du monde. Agasondes, Polydore et Athenodorus furent les auteurs du célèbre groupe du Laocoon et d'autres œuvres sublimes.

Les Romains se passionnèrent, après la conquête de la Grèce, pour la sculpture, et emportèrent à Rome une immense quantité de statues et d'autres merveilles de marbre. Ils eurent de grands sculpteurs, mais aucun ne surpassa, j'allais dire, n'égala ces artistes grecs.

— Maintenant, mon ami, reprit M. de Mercy, je vous donne la liberté; vous pouvez tourner la tête dans tous les sens que vous voudrez, cela ne me regarde plus : la séance est finie. La miniature est si

minutieuse et fatigue tant la vue, que je ne puis travailler plus d'une heure de suite. Demain, si votre capitaine n'a pas besoin de vous, nous prendrons une autre séance à la même heure.

— Monsieur de Mercy, dit madame de Belmont, si vous restez quelque temps à New-York, je vous prierai de faire les portraits de mes enfants, et je vous chargerai de les porter à leur oncle, M. de Grave. Mon frère pourra vous être utile à Paris, si votre intention est de continuer la peinture.

— J'accepte avec plaisir, madame, dit M. de Mercy. Quoique j'aie acquis une petite fortune, je travaillerai pour ajouter à la dot de mes filles. Hélas! madame, les enfants ne se doutent jamais des soucis et des peines qu'ils nous donnent! »

Madame de Belmont sourit, et répondit :

« Ils le savent à leur tour quand ils ont des enfants. »

Jean s'était levé, et se dirigeait vers la porte.

« Où vas-tu, Jean? s'écria Édouard en allant à lui; on ne t'appelle pas, reste avec nous. D'ailleurs, tu nous as promis de nous dire ton histoire.

—Oui, dites-nous votre histoire, mon bon Jean,» dit

Henriette d'une voix caressante, en attachant sur le mousse ses beaux yeux bleus.

Puis, s'approchant de lui, elle lui dit à demi-voix :

« Je sais tout ! Édouard m'a dit qu'il vous doit la vie ; aussi vous êtes mon second frère. Oh ! comme je vous remercie ! »

Édouard conduisit Jean vers un siége, et se plaça à côté de lui.

« Commence, nous t'écoutons, » dit-il en s'appuyant avec grâce sur l'épaule du mousse.

## HISTOIRE

### DU MOUSSE JEAN.



Mon père, dit Jean d'une voix douce et grave, est un pauvre pêcheur, déjà chargé d'enfants lorsque je vins au monde : ma mère lui avait donné cinq garçons ; j'étais le sixième. Mon père et ma mère désiraient vivement une petite fille : premièrement, parce qu'ils n'avaient que

des fils; puis, parce que la dame du pays, nommée madame de Cahouet, avait promis d'être la marraine de l'enfant à qui ma mère allait donner le jour.

« Si c'est une fille, dit madame de Cahouet, je m'en charge et je l'élève.

— Hélas! c'est encore un garçon! dit ma mère en me serrant sur son sein.

— Et il n'est pas beau! dit mon père; madame de Cahouet ne voudra pas être la marraine de ce vilain poupon.

— Pauvre petit! dit ma mère, tu ne viens pas sous d'heureux auspices...; mais je t'aimerai, moi, pour tous. »

J'étais faible et chétif, et souvent mon père me comparait à mes frères, tous grands et beaux. Les deux aînés le suivaient déjà à la pêche; les autres raccommodaient les filets; moi seul je n'étais propre à rien.

« Ce n'est pas de si tôt qu'il nous sera utile, ce gars-là! » disait mon père.

Un an après moi, ma mère mit au monde une petite fille, jolie comme un ange, qui reçut le nom de Louise.

Madame de Cahouet avait été ma marraine, mais

elle n'aimait pas les garçons. Toutes ses gracieusetés furent pour ma sœur, qu'elle emmenait souvent au château. Il faut que je convienne que mon caractère triste et taciturne contrastait avec celui de Louise, qui était gaie, caressante et gentille. Souvent nous nous en prenons aux autres des résultats de nos défauts. J'avais une sauvagerie que rien ne pouvait vaincre; et lorsqu'enfin on parvenait à me faire approcher, je faisais une moue très-désagréable.

« C'est un petit ours! s'écriait ma marraine; j'aime bien mieux ma belle petite Louise, qui sourit toujours.

— Va te cacher! » me disait mon père en colère.

Et je me retirais plus sombre et plus timide encore.

Tous ces petits tourments de mon enfance ne furent rien, car un grand malheur les a tous surpassés. Plus tard, j'aurais pu, par mes soins et mon ardeur à l'aider dans ses rudes travaux, effacer dans l'esprit de mon père l'espèce de préjugé qu'il avait contre moi. Il m'aimait pourtant et eût défendu ma vie aux dépens de la sienne. Mais un fatal événement vint me ravir son cœur pour jamais...

J'avais dix ans à peu près; mon père m'avait enfin promis de m'emmener avec lui à la pêche. Cette an-

née était une année de deuil et de désespoir pour mon père et ma mère : la conscription nous avait pris mon frère aîné, celui qui pouvait le mieux aider à faire subsister la famille. D'ailleurs, c'est toujours avec une extrême répugnance que le Breton voit partir ses fils pour le service militaire. Ma mère, chaque soir, jetait son tablier sur sa tête et pleurait son premier-né.

Le jour où arriva l'épouvantable catastrophe dont je vais vous parler était orageux, et l'air était lourd et fatigant. Ma mère avait prié son mari de ne pas aller en mer.

« Qui nous donnera du pain pour demain? répondit mon père d'une voix brusque. Le pauvre ne peut prendre de repos... Si je meurs, ce sera un malheureux de moins!

— Mon ami!... dit ma mère avec douceur.

— Puis, reprit mon père en interrompant ma mère, quand j'aurai élevé mes fils à la sueur de mon front et au péril de ma vie... le roi me les prendra! »

Ma mère baissa la tête et pleura en silence.

Le pêcheur appela ses fils, et ils partirent.

Après midi, ma mère prit un grand paquet de linge, et alla au lavoir, me recommandant de prendre bien

soin de ma sœur, qui travaillait à l'aiguille, et elle ajouta :

« Surtout, Jean, ne touche pas au fusil de ton père.

— O ma mère, pourquoi t'ai-je désobéi! s'écria Jean avec désespoir. Pardonnez-moi, mesdames, mais au souvenir de cette cruelle journée, mon cœur est déchiré comme au premier moment, et je ne suis pas maître de mon émotion.

— Vous souffrez, Jean? dit madame de Belmont en voyant la pâleur répandue sur les traits du jeune Breton, et son fils essuyer la sueur qui coulait sur son front.

— Permettez-moi de remettre la fin de mon récit à demain, dit le mousse.

— Oui, sans doute, répondit la belle Parisienne en offrant à Jean un verre d'eau sucrée qu'elle venait de lui préparer.

— Il n'est pas habitué à ces douceurs-là, dit le docteur en souriant; mettez quelques gouttes d'eau-de-vie dans cette eau, cela sera plus de son goût. »

Pendant que le docteur disait ces mots à demi-voix à madame de Belmont, Jean se leva et sortit. Arrivé sur le pont, il grimpa dans le mât le plus haut du na-

vire, et y resta longtemps les yeux fixés sur l'immensité des mers.

La nuit vint sans que le mousse parût s'en apercevoir. Édouard, qui n'avait pas osé troubler sa rêverie, l'appela alors doucement.

« Me voici, frère, dit Jean en se laissant glisser sur le pont par une corde.

— Je voulais te dire bonsoir, frère, dit Édouard; ma mère m'appelle pour prendre le repos. »



## DOUZIÈME JOURNÉE.

La séance de M. de Mercy était fixée à dix heures; Jean se présenta à l'heure convenue, et fut reçu dans les bras de madame de Belmont, à qui l'on avait appris enfin le dévouement du mousse pour son fils. Tout ce que la mère la plus tendre peut trouver d'expressions de reconnaissance et d'affection pour remercier le sauveur de son enfant, madame de Belmont le trouva pour peindre à Jean les sentiments qui agitaient son âme.

« Tu ne nous quitteras plus, ajouta-t-elle, ta place est avec nous; j'aurai un fils de plus dont je serai fière!

— Un fils qui vous ferait peu d'honneur, reprit Jean avec un sourire mélancolique; je suis un paysan, et je ne m'habituerai jamais à la vie des villes. Les habits d'un monsieur me gêneraient et me feraient paraître fort gauche; d'ailleurs, j'ai besoin d'espace, de grand air. La voûte bleue du ciel me semble plus belle que vos palais. Mon père avait raison, je suis un ours!

— Mais nous vous apprivoiserons, » dit Henriette avec un charmant regard.

Jean tressaillit.

« Non, dit-il après un instant de silence, non, cela est impossible; et puis, à quoi bon? que feriez-vous de moi?

— Mon père, reprit vivement Édouard, vous ferait donner la même éducation qu'à nous, et nous travaillerions ensemble à ses affaires commerciales.

— Monsieur Édouard, c'est comme si vous disiez aux oiseaux qui volent au-dessus de nos têtes de ne plus parcourir les airs. Oh! si vous étiez dans la marine, je vous dirais : Nous ne nous quitterons plus; où vous irez, j'irai : je serai votre matelot, heureux

d'obéir sous vos ordres! Mais, m'enfermer dans un bureau, j'y mourrais!

— On s'habitue à tout, Jean, dit madame de Belmont; Édouard n'a pas encore essayé ce genre de vie, mais je ne crains pas l'épreuve pour lui.

— Mon Dieu! madame, suivez notre existence à tous deux depuis que nous sommes au monde, et vous trouverez que tout cela est facile pour Édouard, et bien difficile pour moi. Je sais comment on élève les enfants des riches. Votre fils ne sortait jamais sans sa bonne; il était vêtu de beaux habits; il ne pouvait donc pas se rouler, grimper, sauter et se battre comme moi et mes frères. Dans ses jeux, il observait un certain décorum. Arrivé à l'âge de quatre ou cinq ans, on lui a appris à lire, à écrire; il restait, pour ses études et pour votre plaisir, la plus grande partie de la journée près de vous ou de ses professeurs; un peu plus tard, il était sur les bancs d'un collége... maintenant il va sur les bancs d'un bureau; vous voyez que c'est possible!

— Et toi, Jean, comment as-tu été élevé? demanda le docteur Gaubert, qui étudiait le mousse avec un vif intérêt.

— Moi... je vous l'ai dit, j'ai reçu le jour dans une

cabane de pêcheur, ouverte à tous les vents. Tout petit, je conduisais à la pâture les deux vaches de ma mère; je m'asseyais sous un grand chêne et je rêvais. Le soir, je courais sur le bord de la mer, et blotti dans le creux de quelque rocher battu par les flots, je rêvais encore. Le dimanche, j'allais nu-pieds m'agenouiller sur les pavés de l'église, laissant bercer mon âme par les chants sacrés, qui faisaient couler mes larmes sans que je m'en aperçusse. Je regardais le Christ si longtemps que je finissais par croire qu'il remuait et que je voyais sur ses lèvres pâles errer un doux sourire... Si j'étais sauvage et taciturne, c'est parce que mes rêves étaient plus beaux que tout ce qui m'entourait!...

Ma vie n'est guère changée, reprit Jean. Ici, comme au village, une vie dure et parfois pleine de privations. J'obéis au capitaine comme j'obéissais à mon père, et, comme autrefois, lorsque je n'ai rien à faire, je monte dans un mât comme je montais sur un rocher; mes regards se fixent, tantôt sur le ciel étoilé, tantôt sur les eaux profondes de la mer... et je rêve...

— A quoi rêvez-vous? demanda Henriette.

— A Dieu, à ses œuvres, à l'éternité, à la destinée de l'homme, répondit Jean.

— Ce mousse-là est étonnant ! dit le docteur ; il ne doute de rien. Je parie qu'il résout toutes ces grandes questions, qui ont tourmenté tant d'hommes célèbres, sans la moindre hésitation. Ah ! madame, c'est une belle organisation que celle de ce jeune homme, c'est un poëte... un poëte chrétien !

— Que pensez-vous de toutes ces choses ? demanda madame de Belmont.

— Je sens, je ne résous pas, dit Jean en jetant un regard humble au docteur. Y a-t-il besoin de tant de raisonnements pour croire en Dieu? La nature, n'est-ce pas un livre simple et majestueux où Dieu a écrit partout sa loi et sa pensée? Tout n'est-il pas harmonie dans la création? pourquoi les hommes en ont-ils si peu dans leurs lois et leurs pensées? Quand j'ai dit que je rêvais, continua Jean, je n'ai pas dit que je raisonnais.

— C'est un jeune enthousiaste, s'écria le docteur.

— Mais tu as parlé de la destinée de l'homme? observa Édouard.

— Je pense, répondit Jean, que nous serions bien heureux ici-bas si nous nous aimions, comme l'a dit Jésus.

— Dans cette âme rêveuse et poétique, s'écria

madame de Belmont, tout se résout par l'amour !

— Ah! madame, il a raison, » dit le docteur, qui tomba dans de profondes réflexions.

Pendant cette conversation, M. de Mercy était arrivé et préparait ses couleurs. Jean se plaça comme la veille, et l'artiste se remit à l'œuvre.

Après quelques mots insignifiants, la conversation tourna aux beaux-arts, et surtout à l'architecture.

« L'architecture, disait M. de Mercy, a été de tout temps honorée. Chez les anciens, cet art fut porté au plus haut degré de perfection. Les Tyriens et les Égyptiens lui donnèrent naissance. Les Grecs, ces artistes par excellence, devinrent bientôt les plus grands architectes du monde. Les Égyptiens furent célèbres par la grandeur, la solidité et la bizarrerie de leurs monuments; les Grecs le furent par l'élégance, la grâce, la forme et le goût des leurs. Les pyramides, les sphinx, les tombeaux et les palais, tout eut chez les premiers ce type monstrueux et grandiose qui frappe d'admiration; les ruines des temples grecs nous laissent juges de la magnificence, de la délicatesse dans les ornements, du fini parfait, du goût exquis des derniers.

En Grèce, le siècle de Périclès, et à Rome le règne

d'Auguste, furent les époques de l'apogée de l'architecture chez ces deux grandes nations.

Les Grecs inventèrent trois ordres : le dorique, l'ionique et le corinthien. Il n'y a guère un seul ornement ou une seule moulure dans cet art qui ne soit d'origine grecque.

Le mot d'ordre, mademoiselle, car je vois vos beaux yeux fixés sur moi d'une façon interrogative, dit M. de Mercy à Henriette en souriant, veut dire les proportions que la science et le goût ont données aux parties principales d'un monument.

Je continue. Les Romains ajoutèrent deux autres ordres à ceux tirés de la Grèce : le toscan et le composite. On a essayé vainement de trouver un sixième ordre.

A la renaissance des beaux-arts, aux douzième et treizième siècles, l'architecture sortit du chaos; mais ce ne fut plus la pureté, l'harmonie, la simplicité sublime de l'architecture grecque, la solidité, la force et la puissance de l'architecture romaine. Les artistes de la renaissance inventèrent le genre gothique, et firent des choses merveilleuses comme grandeur et ornementation. Ils prirent la science des anciens et le goût d'ornements bizarres des Arabes. C'est de cette sorte

d'architecture que sont nos cathédrales, nos plus belles églises. Qui n'a pas admiré les délicates ciselures, les balustrades dentelées de ces édifices, où tout est symbole, pensées mystérieuses nées dans la foi et la poésie !

Indépendamment de la géométrie et des mathématiques, un architecte doit être versé, dit Vitruvius, dans l'histoire, l'astronomie, la philosophie et la musique. Le dessin est essentiel et nécessaire à la reproduction des idées. Il faudrait qu'il voyageât pour former son goût, et qu'il ne négligeât pas la poésie, sans laquelle rien de beau ne se fait.

— Pour bâtir des églises, des monuments et des palais, soit, dit madame de Belmont en souriant ; mais je ne suppose pas qu'il faille tant de connaissances pour construire des maisons.

— Pour bâtir la plus modeste maison, il faut connaître le dessin, avoir quelques idées de géométrie et de mathématiques, savoir les lois de la pesanteur des corps ; sans cela on ferait des murs qui s'écrouleraient, des maisons dont le second étage ferait tomber le premier, et ainsi de suite. Dans l'architecture comme dans tous les arts, « *la critique est aisée et l'art est difficile.* »

— Je sens mes yeux qui se fatiguent, dit M. de Mercy après un moment de silence; je vais prendre un peu de repos, et pendant ce temps M. Jean pourra reprendre son histoire, qu'il a interrompue un peu brusquement hier.

— Si vous vous sentez disposé à continuer votre récit, mon cher enfant, dit madame de Belmont à Jean, nous sommes tout attention et tout affectueuse curiosité. »

## CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE JEAN.

Ma mère me défendit en sortant, reprit le mousse, après s'être recueilli un instant, de toucher le fusil de mon père. C'était un beau fusil de chasse que lui avait donné madame de Cahouet, pour je ne sais quel service qu'il lui avait rendu. Ce fusil était l'objet de mon admiration et de ma convoitise. J'éprouvais un grand plaisir à l'examiner, à faire jouer le bassinet. Mon père, qui était chasseur comme tous les Bretons, en prenait le plus grand soin.

Après avoir joué quelques instants avec ma sœur, et tenu ses écheveaux de fil pendant qu'elle les dévi-

dait ; après m'être soumis à tous ses petits caprices, comme on le fait quand on aime bien, elle reprit son ouvrage, et moi je tournais mes regards vers le fusil pendu au-dessus de l'immense cheminée.

« N'y touche pas, frère, me dit Louise d'une voix caressante, tu me feras peur ! »

Je résistai quelque temps à l'espèce de fascination qui m'attirait vers l'arme à feu ; puis je montai sur une chaise pour la voir de plus près et admirer les sculptures de la crosse ; enfin je le pris et descendis de la chaise. Je m'assis sur la large pierre du foyer, le fusil en travers sur mes genoux ; le canon se trouvait ainsi dirigé vers Louise qui travaillait à la fenêtre.

« Ne touche pas au ressort, dit-elle, tu sais que cela me fait mal ; je n'aime pas le bruit que cela fait.

— Rien qu'une seule fois, lui dis-je avec une insistance enfantine ; puis je le remettrai à sa place.

— Oh ! oui, car notre mère va rentrer, et elle te grondera, » répondit Louise.

Je lève le ressort, et ensuite je le fis jouer. Une explosion terrible m'arrache un cri de surprise et de terreur.

Un cri plus faible répondit au mien. Je m'élançai

vers Louise... elle était tombée sur la terre sans connaissance.

Le fusil était chargé, et j'avais blessé ma sœur. En voyant son sang qui coulait avec abondance, je crus l'avoir tuée!

Jean s'arrêta haletant.

Cet instant d'angoisse fut si affreux, dit-il d'une voix altérée, que je faillis devenir fou. Je regardai ma sœur bien-aimée sans la toucher ; je ne cherchais pas à la secourir; j'étais stupéfié, immobile comme la statue du Remords et de la Douleur.

Louise rouvrit les yeux au bout de quelques minutes, et les fixa sur moi : la pâleur livide répandue sur mes traits l'émut au point qu'elle ne sentit plus ses souffrances, me dit-elle plus tard.

« Jean, donne-moi ta main, dit l'angélique fille d'une voix faible; je te pardonne et je t'aime... Mon Dieu! tu ne l'as pas fait exprès!... »

Je m'agenouillai près d'elle, et la pris dans mes bras... Je ne pouvais ni parler ni pleurer.

« Mets-moi sur mon lit, et va-t'en, » dit Louise en se soulevant pour poser ses lèvres sur mon front glacé.

Je fis ce qu'elle voulut en silence. Je ne sais où je

trouvai des forces pour la porter, car je ne me sentais pas marcher.

« Bon! dit-elle lorsqu'elle fut sur son lit. Maintenant, frère, va-t'en... Notre père va arriver, et, tu sais, sa colère sera terrible dans le premier moment... Va, et ne crains rien ; j'obtiendrai ton pardon...

« Mais pleure donc ! » s'écria-t-elle en éclatant en sanglots, effrayée de l'expression de mes traits.

Jean s'arrêta encore... Il cacha son visage entre ses mains : deux grosses larmes coulaient sur ses joues bronzées.

« Ta sœur est un ange!... s'écria Édouard. Oh ! comme tu as dû souffrir !... »

Je pris la main de ma sœur, et je la pressai sur mon cœur, reprit Jean... Je n'osai l'embrasser, et je sortis lentement. J'errai tout le reste du jour dans la campagne. L'orage avait éclaté ; mes longs cheveux étaient trempés d'eau, mes vêtements ruisselaient. Un vent furieux soufflait autour de moi ; le tonnerre grondait sur ma tête... mais je ne sentis rien... Je voyais toujours devant moi le visage pâle et le regard sublime de tendresse de ma sœur... Ses paroles de pardon retentissaient seules dans mon âme.



Louis Lassalle del et Lith. Lith. Destouches _ Paris.

. Le fusil était chargé et j'avais blessé ma sœur .



La nuit venue, j'approchai peu à peu de notre chaumière ; je voulais savoir si elle vivait encore. Un cheval était attaché à la porte, et tout était silencieux. Un homme sortit au bout d'une heure; je reconnus le médecin du pays : il monta à cheval, et entra dans le chemin creux qui conduisait à notre village.

Je courus à lui, et parvins à murmurer ces mots : Ma... sœur?...

« C'est toi, malheureux! me répondit le médecin en me reconnaissant; fuis... car ton père veut te tuer!...

— Et ma sœur?... » demandai-je. La menace de mon père ne m'effrayait point... je ne désirais pas vivre.

« Elle ne mourra point, dit le médecin, mais elle sera estropiée toute sa vie : demain, je serai forcé de lui couper la jambe. »

Je lâchai la bride du cheval en poussant un gémissement.

J'errai comme une âme maudite toute la nuit sur le bord de la mer. Quand le jour arriva, je me cachai dans les rochers, et je ne songeai pas à chercher quelque nourriture. Les souffrances de mon cœur ne me permettaient pas de sentir celles de mon corps. Le

soir, je vins encore rôder autour de la demeure de ma famille; il était tard : je vins coller mon œil à une gerçure que la brise et le soleil avaient faite au bois du volet, et je vis ma mère assise près du lit de Louise. Le visage de ma mère était empreint d'une douleur inconsolable; celui de ma sœur, d'une ineffable douceur. Mon père, cédant aux fatigues du jour, s'était assoupi près du foyer... Je crus lire sur ses traits austères l'expression de la colère.

Je me retirai comme le jour revint, et fus encore chercher une retraite aux bords de la mer.

« Je viens vous offrir la main, madame, pour aller dîner, dit le capitaine du *Foudroyant*, en entrant dans le cabinet, à sa belle hôtesse.

— Vous continuerez votre histoire demain, » dit madame de Belmont à Jean avec un air affectueux et en essuyant une larme que les souffrances du jeune garçon lui avaient arrachée.



# TREIZIÈME JOURNÉE.

Le lendemain matin, en montant sur le pont, l'attention de madame de Belmont fut attirée par une espèce de nuage noir qui passait au-dessus du navire

« Qu'est-ce que cela, capitaine? » dit-elle en désignant l'objet de son inquiétude au commandant du *Foudroyant*, car la belle Parisienne voyait en tout un avertissement de danger.

Le cœur d'une mère tremble toujours.

« Cela, madame, répondit le capitaine, est une nuée d'oiseaux qui émigrent.

— Je ne distingue pas leurs formes, reprit madame

de Belmont; êtes-vous sûr que ce sont des oiseaux?

— Parfaitement sûr, madame. Ils volent très-haut, parce qu'aujourd'hui il y a des courants divers dans les régions basses de l'air. Leur instinct, ou leur science, comme dirait mon ami Gaubert, est admirable!

— Le vent, à cette hauteur, n'est donc pas semblable à celui que nous ressentons sur la mer? dit madame de Belmont; car il me semble que ces oiseaux volent contre le vent.

— Et vous ne vous trompez pas, madame. Le vent favorable n'est pas celui qui souffle vers le but de leur voyage. C'est le vent du nord qui favorise l'arrivée des oiseaux émigrant dans les contrées de France, et non vers le midi, qui le rendrait plus difficile. Le célèbre Allemand Buhm en a donné l'explication. « On a remarqué, dit-il, que les ortolans et les pluviers volent toujours le bec au vent. Si l'on n'a pas observé le même fait pour les autres espèces d'oiseaux, c'est à cause de l'extrême élévation à laquelle elles parviennent dans leurs migrations; mais elles n'ont pu s'élever ainsi qu'à la faveur d'un vent contraire. En effet, les ailes des oiseaux étant plus ou moins concaves, sont soulevées par l'air qui souffle en face : la force

qui en résulte, combinée avec la pesanteur de l'oiseau, détermine, presque sans effort, le mouvement d'arrière en avant, tandis que le vent qui vient par derrière, au lieu de soulever l'oiseau, le précipite en bas.» C'est par l'effet de ce mécanisme que les cailles, bien qu'ayant peu d'aptitude à voler, s'élèvent dans leurs voyages à perte de vue; mais elles ne peuvent suivre que la direction précisément contraire au vent : d'où il résulte que c'est le vent, plutôt que leur volonté, qui désigne le point de leur arrivée. Les oiseaux bons voiliers, au contraire, les hirondelles, par exemple, savent, tout en montant le vent, louvoyer de manière à atteindre le lieu qu'elles ont pris pour destination.

— Est-ce que les oiseaux qui quittent nos climats l'hiver vont très-loin? demanda Henriette.

— Oui, mademoiselle; ils vont dans les régions orientales de l'Afrique, en Égypte, en Arabie, en Syrie. Beaucoup se rendent dans l'Amérique méridionale; d'autres en Asie, dans les îles de l'Océanie. La plupart des familles d'oiseaux voyagent la nuit, telles que les ortolans, les merles, les hérons, les bécasses, les râles, les rossignols, les cailles. Les oiseaux de passage partent par petites troupes de vingt, trente individus; mais ils se joignent à ceux qu'ils rencon-

trent en chemin, et finissent par former des troupeaux très-nombreux.

— Je vous conseille de rentrer dans votre cabine, madame, dit le docteur Gaubert; l'air est aujourd'hui très-vif, et voilà plusieurs fois que mademoiselle Henriette tousse.

— Je vous remercie de cette attention, dit madame de Belmont; ne nous accompagnez-vous pas?

— Très-volontiers, madame; je suis curieux d'apprendre la fin de l'histoire du mousse. »

Jean était occupé à quelque service du navire, mais le capitaine promit de l'envoyer sitôt qu'il aurait fini.

M. de Mercy était déjà prêt, et attendait le jeune Breton, qui arriva peu d'instants après.

« Comme je fais à présent le buste et les mains, dit l'artiste en s'adressant à Jean, je vous permets de parler autant que vous le voudrez, mon ami.

— Reprenez votre récit, Jean, » dit madame de Belmont en prenant sa broderie.

## CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE JEAN.

En me dirigeant à pas lents vers la plage, je sentis

une telle faiblesse que l'idée me vint que j'allais mourir. Des éblouissements passaient devant mes yeux; ma respiration était oppressée; une sueur glacée perlait sur mon front pâle.

« Dieu et mon père pardonneront, car j'ai bien souffert, me disais-je à demi-voix. Oh! mais ma mère pleurera quand on trouvera mon corps froid et roide au bord du chemin!

« Comme j'expie cruellement un instant de désobéissance! murmurai-je en m'appuyant sur un chêne. Dieu de bonté, prenez pitié de moi! »

En prononçant ces mots, je glissai sur mes genoux et m'évanouis.

Lorsque je rouvris les yeux, je me vis étendu sur un lit, et au-dessus de moi était penchée la figure vénérable du curé de notre village.

« Allons, mon enfant, du courage! cela ira mieux tout à l'heure, » me dit-il d'une voix douce et paternelle.

Il me fit prendre un peu de vin, et je retrouvai une partie de mes forces, que le besoin de nourriture et le manque de repos avaient brisées; mais avec elles revint le sentiment de mon malheur.

« Oh ! ma pauvre sœur !... » murmurai-je en éclatant en sanglots.

Je pleurai enfin.

Le curé ne chercha point à arrêter mes larmes. Il s'assit au pied du lit, et me regarda avec une tendre compassion.

Quand je fus un peu calmé, il me dit d'une voix émue :

« Je savais le malheur arrivé dans ta famille, mon garçon. Ta sœur, craignant de mourir pendant l'opération, m'envoya chercher pour lui donner les consolations et les secours de la religion.

« — Allez trouver mon frère Jean, me dit-elle quand je partis, et dites-lui, monsieur le curé, que je lui pardonne, que je l'aime autant qu'autrefois... ah ! plus même... car il est bien malheureux ! »

« Votre mère aussi, continua le curé, m'a chargé pour vous de paroles de paix. « Il est sans doute, dit-elle, chez quelqu'un de nos parents ou de nos voisins ; mais qu'il revienne sans crainte, personne ne lui fera de reproche. »

— Et mon père ? demandai-je.

— Ton père est triste et sombre, mais il n'est plus irrité contre toi. J'allai chez plusieurs de tes proches

et de tes amis; on ne put me donner de tes nouvelles. Je n'osai dire à ta mère que personne ne t'avait vu; son cœur maternel est bien assez déchiré!

Après de vaines recherches, je revenais au presbytère par le rivage, lorsque je vis un corps étendu au pied d'un chêne; je m'approchai, et je te reconnus. Mon effroi fut grand, car je te crus mort. En posant ma main sur ta poitrine, je m'aperçus qu'elle était chaude encore.

— Tout espoir n'est peut-être pas perdu, me dis-je; et appelant un laboureur qui travaillait dans un champ près de là, je le priai de te porter chez moi. Il y a une heure à peu près que tu es ici, et, Dieu merci! tu pourras bientôt te lever. »

Cet excellent homme prit de moi les mêmes soins que si j'avais été un enfant chéri. Il chercha surtout à adoucir les souffrances de mon âme; car aussitôt que j'eus pris quelque nourriture, je retrouvai ma santé. Il me garda quelques jours près de lui, et le soir il me faisait la lecture. Le goût que je montrai pour cette distraction, l'attention avec laquelle je l'écoutais, firent naître chez lui la pensée de m'enseigner à lire. Lorsqu'il me fit cette proposition, j'éprouvai une joie très-vive, et il fut convenu que je viendrais

tous les soirs au presbytère pour prendre une leçon.

La première fois que je rentrai sous le toit paternel, ma douleur se réveilla avec la même force que le premier jour. Ma mère, qui allait et venait pour vaquer aux travaux du ménage, m'aperçut auprès de la porte, pâle et tremblant.

Elle m'ouvrit ses bras et me serra sur son cœur.

« Et moi, Jean, dit la voix harmonieuse de ma sœur, on ne m'embrasse pas?... »

Je courus à elle, et la couvris de pleurs et de baisers.

Mon père me tendit la main; mes frères m'accueillirent comme autrefois. La paix sembla rentrée au foyer, au moins dans les paroles de tous. Tant que Louise resta couchée, je crus moi-même que j'avais assez expié ma fatale désobéissance; mais, hélas! tout n'était pas fini.

Mais n'anticipons pas. J'allais tous les soirs chez M. Morel, notre excellent curé. Les premières leçons me parurent plus difficiles et plus fatigantes que je ne l'avais pensé. Quand on n'a jamais exercé son intelligence, le moindre travail d'attention et de mémoire paraît rempli de difficultés insurmontables. Le digne prêtre m'aidait avec une patience et une

douceur évangéliques dans cette tâche ingrate.

Un soir, j'arrivai chez lui : la modeste salle était déserte. La servante me dit que M. le curé était appelé près d'un malade. Quand il rentra, il me trouva le visage baigné de larmes.

«Qu'as-tu, Jean ? me dit-il affectueusement.

— Ma sœur s'est levée aujourd'hui, mon père, lui dis-je d'une voix désespérée.

— Pauvre garçon ! répondit M. Morel, je m'attendais à voir renouveler toutes tes peines ce jour-là. Comment ta sœur a-t-elle supporté cette épreuve ?

— Comme un ange de bonté et de résignation, lui dis-je. Elle me vit pâlir lorsqu'elle s'avança sur sa jambe de bois, et elle m'appela près d'elle.

« Console-toi, dit-elle ; tu vois que cela ne m'empêche pas de marcher ; et, d'ailleurs, tu seras là pour me donner le bras.

« Vraiment, reprit-elle avec une gaieté qui nous navra, je crois que je pourrais danser malgré ma jambe postiche ! »

Puis elle parla de choses diverses, cherchant à chasser par son enjouement les tristes pensées qui nous accablaient.

« Mon Dieu ! dit ma mère à un de mes frères, en se

tordant les mains, mon Dieu! si elle était heureuse ainsi!... mais je la surprends en larmes quand elle est seule! »

Ces mots de ma mère me déchirèrent l'âme de mille nouvelles tortures. La gaieté de Louise devint pour moi plus terrible que les plus cruels reproches.

Mon père ne pouvait s'habituer à voir cette charmante créature marcher sur des béquilles. Chaque fois que Louise faisait un mouvement, il tressaillait et sortait de la maison en se frappant le front. Son regard ne s'arrêtait jamais sur moi, il ne me parlait point. Je devais l'accompagner à la pêche lorsque ce fatal accident arriva; depuis il n'en parla plus... Je n'osai lui rappeler cette promesse. Ma mère me témoignait une tendresse constante, mais il lui échappait sans cesse des plaintes douloureuses que lui causait la position de sa fille bien-aimée. Quant à Louise, elle reprit ses ouvrages à l'aiguille, et semblait prendre un vif intérêt aux broderies, aux tapisseries qu'elle faisait pour les dames du voisinage. Toujours assise près de la fenêtre où elle était placée lorsqu'elle reçut la décharge du fusil, elle chantait comme autrefois. Mais si une jeune fille de son âge passait en sautant, elle jetait un triste regard sur sa jambe mutilée, et des

larmes silencieuses coulaient sur son beau visage.

Cependant, il ne lui échappa jamais une plainte contre moi ; c'était elle qui me défendait si mon père me faisait quelque reproche à propos de nos travaux, ou d'autres légères fautes que je pouvais commettre.

Louise aimait les fleurs ; tous les matins, j'allais avant le lever du soleil lui cueillir un bouquet encore brillant de gouttes de rosée. Je le lui présentais avec un air à la fois humble et tendre.

Un jour, je lui confiai le secret des études que je faisais avec le curé.

« Tu m'apprendras aussi à lire, » me dit-elle vivement.

Dès ce moment, j'apportais des livres du presbytère, et je faisais apprendre à Louise la leçon que M. Morel m'avait enseignée. Cet enseignement me fit faire de grands progrès. Il avait fallu dire à notre mère que j'apprenais à lire.

« Pourquoi ? me dit-elle ; est-ce que tu veux devenir prêtre ? »

Cette idée ne m'était pas venue ; mais elle envahit dès cet instant mon âme, et je m'y attachai avec bonheur.

« Si tu le voulais, ma mère, répondis-je très-ému.

— Nous n'avons pas le moyen de te faire faire les études qu'il faut, dit-elle ; nous ne pourrons t'envoyer au séminaire. »

Cet obstacle jeta de la glace sur le zèle naissant qui me remplissait déjà, et je baissai la tête en soupirant.

J'aimais l'étude, je commençais à lire dans les beaux livres du curé. Les œuvres de Châteaubriand, de Bossuet, de saint Augustin et de tant d'autres hommes illustres dont M. Morel m'avait lu et expliqué les pensées sublimes, ouvraient devant mes yeux éblouis une vaste carrière de méditations et d'étonnements ; c'était un monde nouveau que je brûlais de parcourir.

Une grande partie de ces livres avaient été donnés à notre digne curé par madame de Cahouet, qui avait une bibliothèque immense qu'elle ne touchait point.

Le soir, après quelque hésitation, je répétai à M. Morel la conversation du matin, et je lui dis que je serais bien heureux d'être prêtre. L'excellent homme sourit et soupira.

« Tu as trop d'imagination, Jean, me dit-il, pour entrer dans les ordres sacrés. Il y a chez toi une ar-

deur inquiète pour savoir ; et quand tu sais, tu rêves. Tout ce que tu lis se transforme dans ton esprit ; tu ne vois pas les choses telles qu'elles sont, mais telles que tu les sens. Tu vis dans un monde idéal et tu marches dans la vie des autres hommes comme un somnambule. Quelquefois tu t'éveilles tout étonné de trouver que ce que tu prenais pour un arbuste fleuri n'est qu'un amas d'épines sèches ! Le prêtre doit voir clairement toutes choses, sans quoi il égarerait les consciences qu'il est chargé de diriger.

— Mais vous me guideriez, mon père, répondis-je. Je me laisserai docilement conduire par vos conseils.

— Oui, oui, reprit M. Morel ; ton cœur est humble et doux... Mais, enfin, que la volonté de Dieu se fasse ! S'il t'appelle à lui, c'est que sans doute il connaît sa créature mieux qu'un faible vieillard comme moi ne peut la connaître.

— Mais, dit-il après un moment de silence, ce n'est pas tout de vouloir, il faut pouvoir... Je suis trop pauvre pour t'aider, et tu sais que ton père a bien du mal à gagner le pain de chaque jour.

— J'ai pensé à ma marraine, madame de Cahouet, dis-je.

— Tu as raison, va la voir; c'est une femme très-fantasque, mais elle est bonne et pieuse. »

Le lendemain j'allai au château. Tout en marchant, je cueillais les fleurs des haies pour Louise. J'arrivai sous les murs du parc; en faire le tour aurait pris beaucoup de temps, je gagnai une brèche où j'avais l'habitude de passer avec Louise lorsque je l'accompagnais au château. Je ne remarquai point que cette brèche avait été réparée, je grimpai sur le tronc d'un arbre et atteignis le haut du mur. En un instant, je fus de l'autre côté. La fraîcheur délicieuse que donnait l'ombre des beaux arbres du parc me pénétra d'un bien-être indicible. Je m'avançai à pas lents, jetant autour de moi mes regards ravis, portant à mes lèvres le bouquet que je tenais à la main, et m'enivrant de son doux et vague parfum. Le chant des oiseaux me semblait le chant des anges; l'herbe fraîche et touffue m'invitait à m'y étendre. Je me laissai tomber, oubliant l'objet de ma visite, au pied d'un chêne majestueux. Les beautés de la nature agissaient vivement sur mon âme, et je m'abandonnai à la douce rêverie qu'elles m'inspiraient.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi, lorsque je fus tiré de mes visions dorées par plusieurs voix

qui parlaient près de moi. Les mots de conspiration, de révolte, de combats, frappèrent mon oreille; tout cela était si peu en harmonie avec l'état de mon âme, que j'allais retomber dans mes douces extases, quand une voix cria assez haut :

« Mais c'est un assassinat, monsieur le comte ! »

Je me levai et écoutai; je croyais au danger où serait exposée la personne qui parlait, et j'étais prêt à aller à son secours, quand j'entendis ces mots dits d'une voix ironique :

« Vous êtes bien scrupuleux, monsieur le marquis ! Je me rappelle qu'il y a un an à peine vous proposiez...

— Silence ! dit l'un des interlocuteurs, j'aperçois quelqu'un là-bas. »

C'était moi.

« C'est un espion ! » s'écrièrent plusieurs personnes en se précipitant sur moi.

J'étais surpris, mais non effrayé.

« Ne cherche pas à fuir, misérable ! » s'écria celui qu'on avait appelé M. le comte.

Je haussai les épaules en souriant; la recommandation me paraissait superflue, car je ne bougeais pas le moins du monde.

« Depuis combien de temps es-tu là? me demanda le comte d'un air mystérieux.

— Je ne puis dire au juste... une heure peut-être.

— Il a tout entendu, dit le marquis, car, à l'endroit où il était, pas une seule de nos paroles n'a pu lui échapper!

— Cependant, je n'ai rien entendu, rien compris surtout, répondis-je simplement. Et c'était vrai.

— C'est impossible! Il a si bien compris, reprit le comte, qu'il cherche à nier pour n'être pas arrêté et puni par nous.

— Que fais-tu dans ce parc? » demanda le comte après un moment de silence.

Je le regardai attentivement, ses traits ne m'étaient pas inconnus; tout à coup, le souvenir me revint et je répondis :

« J'allais voir madame de Cahouet, votre mère. »

M. de Cahouet tressaillit.

« Qui es-tu? dit-il d'une voix brève.

— Jean, sixième fils du pêcheur Plénic.

— Ah! dit le comte.

— Il faut nous assurer de ce jeune homme, dit-il à ses compagnons; son père était un enragé républicain dans son temps, il nous trahirait.

— Mon père, ni les fils de mon père n'ont jamais trahi personne! » m'écriai-je avec fierté.

Tout en me questionnant, les royalistes, car j'ai su depuis que les jeunes gens que j'avais sous les yeux conspiraient pour la famille exilée, s'étaient dirigés vers le château. Madame de Cahouet vint à leur rencontre.

« Voici un prisonnier que je vous prie de bien garder, ma mère, dit le jeune comte en saluant respectueusement la comtesse.

« Mon filleul! » s'écria-t-elle en me jetant un regard froid. Depuis l'accident arrivé à ma pauvre sœur, elle m'avait voué une espèce de haine.

M. de Cahouet lui répéta brièvement ce qui venait de se passer.

Madame de Cahouet m'entraîna avec elle et m'enferma dans une chambre inhabitée dont les fenêtres donnaient sur le jardin. J'aurais pu facilement m'évader, je n'y pensai pas. Au bout d'une heure, une domestique vint m'apporter à manger, et me dit que la comtesse avait prévenu mon père et ma mère qu'elle me garderait quelques jours au château.

« Si je voulais, dis-je en souriant à Josephine, c'est ainsi que s'appelait la jeune domestique, je m'échap-

perais aisément par une de ces fenêtres, mais je ne le ferai point; j'attendrai les ordres de ma marraine.

— Oh! non, ne le faites pas. M. le comte parlait de vous fusiller; il ne faut pas l'exaspérer.

— M. le comte a dit cela pour que vous me le répétiez, Josephine. Il est incapable d'une aussi mauvaise action. Dites-lui qu'il est inutile de chercher à m'intimider.

— Mais qu'avez-vous donc fait? me demanda Joséphine.

— Je n'en sais rien. Ne cherchons pas à pénétrer les secrets du comte et de la comtesse.

— Madame m'a dit de vous demander ce que vous vouliez pour vous ennuyer ici le moins possible.

— Remerciez-la bien, et dites-lui de me donner des livres.

— J'ai ordre, dit Joséphine, qui revint peu de temps après, de vous enfermer dans la bibliothèque; vous lirez là à votre aise.

— Et ici il n'y a point de fenêtre par où l'on puisse s'évader, » dis-je en entrant dans ma nouvelle prison.

Joséphine rougit et me laissa seul.

Tout autour de moi était une innombrable quantité de volumes, que je me mis à examiner. J'éprouvais

une grande joie, et il me sembla alors que je passerais volontiers ma vie dans cette chambre délabrée.

« Si vous voulez bien me le permettre, dit Jean en s'interrompant, je laisserai là mon récit, car j'entends la voix du capitaine qui m'appelle. »

Peu d'instants après, on vint annoncer à la belle Parisienne que le dîner était servi, et la société se rendit à cette invitation.



# QUATORZIÈME JOURNÉE.

Dès le matin, une pluie fine et serrée tombait sans interruption et obscurcissait le ciel. Madame de Belmont et sa société ne purent quitter la cabine.

Le capitaine du navire, le capitaine Mercier et le docteur Gaubert vinrent se réunir à eux. Neptune les accompagnait de son pas lent et tranquille, posant sa belle grosse tête tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Madame de Belmont lui faisait toujours bon accueil depuis qu'elle avait appris qu'il avait aidé à sauver Édouard.

Le brave animal ne paraissait plus se souvenir de cet événement, et recevait avec modestie et recon-

naissance les caresses dont on l'accablait, tout prêt à recommencer avec le même désintéressement.

Le capitaine du *Foudroyant* apportait des échecs, et proposa une partie à M. de Mercy, qui avait trouvé le jour trop mauvais pour faire poser Jean. Le capitaine Mercier apportait des albums remplis de paysages et de marines que mesdames de Belmont et de Mercy se mirent à examiner avec lui. Judith tenait le petit enfant et le berçait dans ses bras. Henriette montrait à Jenny à faire des ouvrages en perles. Le docteur et la sœur Catherine parlaient médecine, chimie, pharmacie; Édouard et Aristide jouaient aux énigmes.

Quoique la conversation eût, dans les divers groupes, principalement rapport aux occupations qu'ils avaient adoptées, elle devenait parfois générale : des mots brillants, de spirituelles plaisanteries, de vives interpellations s'échangeaient avec une gaieté et une vivacité adorables.

Jean, assis sur un tabouret dans un coin obscur, lisait la traduction des OEuvres de Shakspeare ; ses traits expressifs reflétaient les émotions que ce poëte énergique lui donnait.

« Je vous annonce, mesdames, dit le capitaine, que votre réclusion finira bientôt ; demain matin, nous

verrons les côtes de l'Amérique, et nous y arriverons demain soir vers six heures.

— Capitaine, dit madame de Belmont, je vous serai obligée de me faire avertir aussitôt que nous verrons la terre.

— Je suis toujours à vos ordres, madame; je vous enverrai ce mousse que vous gâtez au point que je n'en pourrai rien faire quand vous nous quitterez.

— Aidez-moi à le décider à nous suivre, dit en souriant madame de Belmont.

— Vous faites un appel à mon désintéressement, madame, répondit le capitaine; je vais essayer de vous satisfaire.

— Viens ici, mousse!

— Me voici, capitaine, dit Jean en s'avançant avec la promptitude et le respect qu'exigeait la discipline maritime.

— Lorsque nous toucherons à New-York, tu descendras à terre avec madame de Belmont, et tu resteras chez elle à son service. Si tu remets le pied sur le pont de mon bâtiment, je te ferai jeter à la mer. Voilà!

— Vous avez de singuliers moyens pour persuader

les gens, capitaine ! reprit la belle Parisienne en riant.

— Madame, je modifie mon langage selon ceux à qui je parle. Voudriez-vous que je m'inclinasse respectueusement devant ce moussaillon, comme l'appelle maître Joseph, et que je lui disse d'un air poli : « Monsieur le mousse, ayez la bonté de quitter mon bord avec madame ? »

— Un mousse qui lit Shakespeare mérite quelques égards, dit madame de Mercy.

— Oui, oui, le drôle lit tous les livres qui lui tombent entre les mains ; même il s'en approprie les gravures ! Mais je veux bien que le diable... Ah ! pardon, madame, dit le capitaine en s'interrompant avec quelque embarras, j'allais dire une chose inconvenante. Je suis si habitué à parler à des marins, qu'il m'échappe des mots trivials jusqu'auprès de vous.

— Une certaine rudesse de langage est excusable chez les militaires et chez les marins, dit madame de Belmont gracieusement. Mais continuez, capitaine ; vous disiez...

— J'allais dire que je crains fort que les idées de ce jeune drôle ne soient pas plus saines pour les lectures qu'il fait.

— Eh bien! Jean, dit Édouard, tu viendras avec nous, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, répondit le mousse, qui était resté debout devant le capitaine, son chapeau de toile cirée à la main.

Malgré toutes vos bontés, je m'ennuierais dans vos maisons, continua-t-il; je vous remercie du plus profond de mon cœur.

— Ainsi, capitaine, dit-il après un moment de silence, il faut que je cherche un autre bâtiment et un autre commandant?

— Non, mon gars, dit le capitaine; puisque tu tiens à rester mousse, je te garde.

— Reprenez votre histoire, Jean, dit madame de Belmont; puisque vous persistez à ne pas accepter mes offres, nous n'avons plus que peu de temps pour en apprendre la fin.

## CONTINUATION ET FIN DE L'HISTOIRE DE JEAN.

Les premiers livres que j'ouvris dans la bibliothèque de madame de Cahouet, dit Jean, furent les voyages des plus célèbres navigateurs autour du monde, ou

dans les pays lointains et inconnus. Ces récits firent une grande impression sur moi, et me donnèrent un immense désir de voyager. La vie du marin sans cesse en lutte avec les éléments, ces alternatives de repos, de calme et de dangers, charmèrent mon esprit. Les deux jours que je passai enfermé dans la bibliothèque me firent sentir que je ne pourrais pas supporter une réclusion constante. L'inaction à laquelle j'étais condamné me donna ces souffrances sans nom, mais que les hommes doués d'un corps robuste et habitués à une existence de chasseur ou de paysan comprendront aisément. Je songeai aux prisonniers, et je me demandai comment ils ne brisaient pas leurs fers. Je marchais en long et en large de la chambre, à peu près comme un jeune loup qu'on aurait enfermé dans une cage. J'avais tour à tour des accès de rage et des instants de langueur que je n'avais jamais connus. Je ne pouvais point lire plus d'une heure de suite dès le second jour, et, en ce moment, j'aurais renoncé avec transport aux livres à tout jamais pour courir à mon gré dans ce beau parc qui s'étendait devant mes yeux.

Cette épreuve éloigna de ma pensée l'objet de ma visite chez ma marraine. L'amour de la science m'a-

vait fait désirer d'entrer dans les ordres, car je crus que je pourrais étudier autant qu'il me plairait étant prêtre. Je me reprochai vivement d'avoir eu l'idée de me consacrer à Dieu sans être exclusivement appelé à lui par un amour dégagé de toute autre passion. Je reconnaissais maintenant, non-seulement que je n'étais pas digne de m'offrir à Dieu, mais encore que c'était plutôt un grand besoin d'émotions et d'aliments à mon imagination qui m'avait fait lire avec tant d'ardeur les livres que je trouvais, que l'amour de la science.

J'étais dans ces dispositions lorsque madame de Cahouet se présenta subitement à moi, suivie du bon et respectable M. Morel.

Je savais que ma captivité ne devait pas être de longue durée, et que ma marraine ne souffrirait point qu'il me fût fait aucun mauvais traitement; cependant, en voyant entrer notre curé, j'éprouvai une joie extrême.

« M. le curé vient de m'apprendre, dit madame de Cahouet, quelles étaient tes intentions en venant au château. Si tu avais dit cela tout de suite, je ne serais pas restée deux jours sans venir te voir.

— Il a fait ici un petit apprentissage de la vie du

séminaire, dit M. Morel en me souriant avec bonté.

— Mon cher filleul, reprit la comtesse avec solennité, je ne voudrais pas, pour tout au monde, te détourner d'une aussi sainte carrière, et je suis disposée à faire tous les sacrifices que demande ton éducation religieuse. M. le curé m'a dit que tu as de grandes dispositions pour l'étude, et que tu feras honneur à tes protecteurs. Mon fils, le comte de Cahouet, t'appuiera de toute son influence, ainsi que moi. Nous connaissons particulièrement notre saint évêque, et nous te recommanderons à lui comme si tu étais un enfant de notre maison. »

J'écoutai ma marraine en baissant la tête ; je ne savais comment lui dire que je n'avais plus le désir d'entrer dans les ordres. M. Morel comprit mon embarras et me dit :

« Parle, Jean, quelque chose que tu aies à dire. Dans une circonstance aussi grave, il ne faut pas que de vaines considérations te fassent déguiser ta pensée.

— Mon père, lui dis-je, j'ai bien pesé tout ce que vous m'avez dit, il y a trois jours, lorsque je vous fis part de mon désir de me donner à Dieu. Vous aviez raison, et je ne me sens pas digne d'entrer à son service.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria madame de Cahouet; est-il permis d'avoir de pareils caprices lorsqu'il s'agit de choses aussi saintes!...

— Madame, dit M. Morel avec une douce fermeté, laissons parler cet enfant. Il était bien sincère lorsqu'il me témoigna l'intention d'être prêtre. Sans doute les réflexions qu'il a faites depuis lui ont fait voir que ce n'était pas sa véritable vocation. Dieu ne veut que ceux qu'il appelle réellement à lui.

« Maintenant, mon fils, reprit le curé, dis-nous ce qui a amené ce changement.

— Je vous laisse avec lui, mon père, dit madame de Cahouet, car c'est presque une confession. »

Et elle sortit sans daigner me donner un regard.

Lorsqu'elle ferma la porte, je dis au respectable prêtre tout ce que j'avais éprouvé depuis que j'étais captif. Il m'écouta avec attention, et me dit avec douceur lorsque j'eus fini :

« Ce que tu me dis ne m'étonne pas, mon fils, et me confirme dans ce que j'ai pensé. Tu es de ces natures enthousiastes et rêveuses dont sont faits les poëtes. Les mœurs austères et monotones de l'homme d'église te sembleraient bientôt un joug insupportable : la robe noire du prêtre serait pour toi pareille à un

linceul ! Il te faut, enfant, le rayon du soleil qui épanouit, la fleur qui te fait rêver, l'orage qui te fait tressaillir. Rien ne se passe dans la nature dont tu ne sentes l'effet. A côté de ces besoins de l'âme, il y a chez toi les besoins du corps : une vie paresseuse te ferait mourir ; l'exercice de tes forces est nécessaire à ta santé.

— Que faire, mon Dieu ? murmurai-je.

— Il est impossible que tu restes dans ta famille : la présence de ta pauvre sœur mutilée est horrible pour toi. Ce malheur, que tu as causé sans le vouloir, empoisonnerait ta vie. Malgré leurs efforts, ton père et ta mère te feraient, peut-être involontairement, de silencieux reproches... Il faut partir.

— Vous avez raison, mon père.

— Mon fils, reprit M. Morel, ta pauvreté et le manque d'éducation te laissent bien peu de choix dans les carrières à embrasser. Si tu veux aller dans une ville et apprendre quelque métier, tels que ceux de charpentier, de menuisier, ou tout autre qui te plairait, j'obtiendrai de madame de Cahouet de payer ton apprentissage ; et si elle s'y refuse, ton vieil ami a encore un petit champ qu'il vendrait pour assurer ton sort.

— Merci, merci, mon père! dis-je, vivement ému, en serrant la main de ce digne prêtre. Mon choix est fait : je ne m'abaisserai pas à supplier madame de Cahouet, qui ne m'aime pas ; et quant à vous, mon père, prendre votre bien, c'est prendre le bien des pauvres que vous nourrissez.

— Pas de faux orgueil, mon fils ; nous avons tous besoin les uns des autres. Celui-là seul est méprisable qui ne rend jamais à d'autres hommes les bienfaits qu'il reçoit, non parce qu'il accepte des services, mais parce qu'il n'en sait pas rendre.

« Mais, reprit-il, tu allais me dire ce que tu avais décidé...

— J'irai dans un port de mer, et m'offrirai comme mousse à bord du premier bâtiment qui partira.

— Pauvre enfant! dit M. Morel avec une grande tristesse.

— Mon père, je ne serai pas malheureux : je suis accoutumé à la misère, au travail. D'ailleurs, je voyagerai, et cette pensée seule m'entraînerait à m'engager. Oh! combien de fois, assis au bord de la mer, n'ai-je pas suivi des yeux la voile blanche de quelque navire dont la silhouette se dessinait gracieusement sur le ciel bleu! Je pensais que c'était le vaisseau en-

chanté de quelque bon génie qui venait me chercher pour me faire voir des contrées merveilleuses. Quand, par un soir d'orage, les vagues s'élevaient hautes comme des montagnes, et, après avoir menacé les cieux, venaient se briser en gerbes étincelantes sur les côtes, qu'elles couvraient d'écume, je croyais voir Jésus marcher calme et serein sur l'onde furieuse, comme il marcha sur la mer de Judée.»

Le bon prêtre sourit et secoua doucement la tête.

« Va, suis ta destinée, me dit-il avec un peu de mélancolie; qui sait ce qui t'est réservé? Peut-être es-tu plus sage dans ta folie que moi dans ma prudence. »

M. Morel alla trouver madame de Cahouet, et obtint d'elle la permission de m'emmener avec lui. Elle n'y consentit cependant que lorsque le curé lui eut promis qu'il me ferait faire serment sur la croix que je ne trahirais pas le secret que j'avais surpris.

Je le fis sans difficulté.

Lorsque je parus devant mon père, il me demanda ce que j'avais fait pour déplaire à ma marraine au point qu'elle avait cru devoir me punir de quelques jours de prison.

Je répondis avec quelque embarras que j'avais es-

caladé les murs du parc, et que cela avait fort contrarié madame de Cahouet.

« Ce gars-là ne sait faire que le mal, » dit brusquement mon père en me jetant un regard défiant et courroucé.

Ma mère me baisa au front à la dérobée; mais Louise m'appela près d'elle, et, passant ses bras autour de mon cou, elle me dit :

« Tu es triste et pâle, petit frère; conte-moi tout bas tes ennuis : je tâcherai de les adoucir.

— Mon père ne m'aime pas, lui dis-je à demi-voix, avec douleur.

— Père, père ! s'écria Louise avec un petit air mutin et caressant, si tu n'aimes pas Jean autant que moi, je ne t'aimerai plus !

— Ma fille, dit gravement notre père, j'aime mon fils Jean, mais je déplore les effets de son étourderie et de son insouciance.

— Mon père, repris-je vivement, si vous le voulez bien permettre, vous n'aurez pas plus longtemps sous les yeux ce malheureux enfant qui vous a donné de si grands chagrins. Je voudrais partir pour Brest, afin de m'engager à bord de quelque navire en partance... Y consentez-vous ?

— Jean, je ne le veux pas, moi ! » s'écria ma mère.

Louise me regarda avec un air de si doux reproche, que je sentis ma résolution chanceler. Mon père réfléchit pendant quelque temps, personne n'osa rompre le silence.

« Oui, j'y consens, répondit enfin notre père, et...

— Oh ! mais cela ne sera point ! s'écria ma mère en s'élançant vers moi ; le roi a pris un de mes fils, et tu veux en chasser un autre ! Tous mes enfants me sont également chers... à moi.

— Femme, répondit le pêcheur, ton amour maternel est aveugle. Cet enfant n'est pas heureux ici. Laisse-le s'éloigner du spectacle continuel des suites de sa fatale désobéissance. Le temps adoucira l'amertume de nos regrets, et quand il reviendra il sera le bienvenu. »

Quelques jours après, j'étais sur le seuil de la porte de notre chaumière, un bâton à la main, un léger havre-sac sur le dos. Ma sœur me tenait dans ses bras et sanglotait sur mon sein. Ma mère, dont les traits étaient contractés par cette douleur qui ne se voit que sur le visage d'une mère, essuyait de temps en temps les grosses larmes qui coulaient sur ses joues pâles. Mon père faisait de grands efforts pour dompter



Louis Lassalle del. et Lith.        Lith. Destouches. Paris.

„ Adieu, mon cher enfant, dit-il d'une voix émue ; Adieu que Dieu te bénisse !..

son émotion... il m'aimait plus qu'il ne le croyait! Mes frères me serraient la main tour à tour.

Enfin, j'embrassai d'un dernier regard cette cabane où j'étais né, ce groupe qui pleurait, et je m'élançai dans le chemin d'un pas tremblant et précipité.

En passant près de l'église, je trouvai le bon curé qui m'attendait pour me bénir et m'embrasser.

« Adieu, mon cher enfant, dit-il d'une voix émue, adieu; que Dieu te bénisse!

« Mais, reprit-il, tu n'as peut-être pas d'argent; voici vingt francs que ta marraine m'a chargé de te remettre de sa part. »

C'était un généreux mensonge; le digne homme avait prélevé cette somme, qui était énorme pour lui et pour moi, sur ses modestes revenus; il n'acheta pas de souliers ce trimestre-là!

Quand je l'eus quitté et que le soir je me trouvai seul sur la grande route, je me demandai comment je pourrais vivre loin de tous ceux que j'aimais, et je pleurai silencieusement.

Arrivé à Brest, je rencontrai maître Joseph qui me présenta au capitaine du *Foudroyant*. Le service ne me parut pas trop rude; cependant je fus longtemps

triste et malade; j'étais atteint de nostalgie ou du mal du pays.

« Et, reprit Jean, je n'en suis pas bien guéri; c'est une des raisons, madame, qui font que je n'accepte pas votre généreuse proposition. Lorsque le *Foudroyant* retourne en Europe, en entrant dans la Manche, j'aperçois au loin à l'horizon les côtes sombres et menaçantes de notre Bretagne; cette vue de la terre adorée est à la fois le plus doux des bonheurs et le plus cruel des supplices... mais je ne saurais y renoncer!

— Je ne comprends pas où ce moussaillon a puisé toutes ces idées-là, dit le capitaine.

— Capitaine, dit Jean, tout petit j'ai été bercé par les chants de ma mère, qui nous répétait nos poésies bretonnes si naïves et si énergiques. Nos paysans ne savent pas lire, mais tous savent des légendes merveilleuses et poétiques qui charment les veillées. Dans nos poëmes, il ne faut pas chercher le langage fleuri, poli et élégant des vers français, car ils sont l'expression d'un peuple ignorant et simple; mais ils sont pleins d'une foi ardente, de chaleur et de vie. Tantôt sombres et terribles, tantôt naïfs et doux comme le chant d'une fauvette, ils saisissent l'âme, la pénètrent

et l'exaltent. Dès qu'un enfant peut balbutier quelques mots, on lui apprend de saints cantiques qui célèbrent la grandeur de Dieu et la splendeur de ses œuvres. Les jeunes gens répètent les *guerz* ou ballades; ce sont des chants guerriers, le récit des combats, des cris de triomphe et de gloire. Les jeunes filles murmurent de leurs voix douces et limpides les cantiques de la Vierge, chants purs, gracieux et suaves comme celle à qui ils s'adressent. Oh! l'amour de Dieu en présence de la nature élève le cœur et le féconde! Je comprends que l'on ne prie que des lèvres dans vos églises dorées.

— Écoute, Jean, dit le docteur Gaubert, tu as de l'intelligence, tu pourras parvenir, avec de l'instruction, à sortir de la position où tu es. Tu m'intéresses; viens chaque jour dans ma cabine, je t'aiderai à acquérir quelques notions de mathématiques, d'astronomie, de navigation. Plus d'un officier de notre marine a commencé comme toi.

— Monsieur le docteur, répondit Jean d'une voix tremblante, vous allez au-devant de mes vœux secrets... Je serai pour vous le fils le plus soumis et le plus respectueux. Ma reconnaissance sera aussi grande que votre bienfait immense. Je vous donne

ma vie et mon cœur en retour de la carrière que vous m'ouvrez.

« Être un jour officier ! s'écria-t-il encore, pouvoir vivre sur la mer, faire des voyages, étudier, lire, méditer et rêver… Oh ! est-ce que tout cela est possible ?

— Oui, oui, mon fils, car j'accepte cette affection que tu m'offres et qui m'impose de saints devoirs ; oui, tu arriveras à ce grade que tu mériteras par ton intelligence et ton savoir.

— Et moi, dit le capitaine, je te seconderai de tout mon pouvoir et de mon expérience. »

Jean, qui s'était jeté dans les bras du docteur, remercia son capitaine avec effusion.

« L'heure du dîner s'avance, dit celui-ci, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; madame, permettez-moi de vous conduire à la salle à manger.

— Demain, dit madame de Belmont le soir en se couchant, demain, mes enfants, vous embrasserez votre père ! »



## QUINZIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, dès la pointe du jour, madame de Belmont et ses amis furent debout. La mer était unie comme un miroir, l'air pur et vif, le ciel sans nuages. En montant sur le pont, ils virent de plusieurs côtés des vaisseaux qui se dirigeaient vers les ports d'Amérique, ou qui en sortaient.

Les matelots chantaient et dansaient avec une joie

folle sur le gaillard d'avant. Les officiers, tout en surveillant cette fête improvisée pour qu'il n'échappât point à ces hommes rudes et grossiers des expressions qui pussent blesser les oreilles chastes et délicates des dames, encourageaient leur gaieté et prenaient plaisir à l'exciter.

« La danse a été de tout temps, dit le docteur Gaubert, nécessaire et salutaire à la santé des équipages maritimes. Elle leur donne un exercice qu'ils n'ont pas en temps calme, et les empêche de tomber dans la tristesse et l'ennui. L'origine de la danse se perd dans la nuit des temps. Je croirais volontiers que notre mère Ève et notre père Adam en furent les inventeurs. Les saintes Écritures nous montrent les Juifs dansant en s'accompagnant de la voix pour célébrer les louanges du Seigneur. La danse religieuse paraît avoir été fort répandue chez les anciens; on en trouve des traces dans tous les pays et dans toutes les religions. La danse était non-seulement connue de tout temps, mais chez tous les peuples. Dans nos contrées civilisées, elle n'a plus de caractère, elle ne peint plus aucun sentiment; il n'en était pas ainsi autrefois. Il y avait la danse sacrée, la danse guerrière, la danse joyeuse. Toutes exprimaient par mille gestes et pas

divers les sentiments et les passions qui agitent le cœur de l'homme. Les grands philosophes de la Grèce ne dédaignaient point ce délassement. Socrate apprit à danser d'Aspasie. Les Romains, vainqueurs du monde, luttaient à la danse de grâce et de légèreté, comme de bravoure et de fierté sur le champ de bataille.

— Est-ce que les chrétiens admirent jamais la danse dans leurs cérémonies religieuses? demanda madame de Belmont.

— Oui, madame, dans le moyen âge on dansait et chantait à de certaines cérémonies, telles que la Passion de Notre-Seigneur; mais, plus tard, la danse parut au clergé incompatible avec la dignité et la majesté du culte divin, et on l'abandonna.

— Sans doute, observa Henriette en souriant, les danses des anciens ne ressemblaient pas à nos quadrilles de salon?

— Non, car elles peignaient un sentiment ou une passion, et elles en prenaient le caractère. La danse sacrée était lente et solennelle, les gestes exprimaient l'adoration, le respect. Les danseurs levaient les yeux au ciel; tantôt ils joignaient les mains, tantôt ils les croisaient sur leur poitrine. Les danses guerrières se dansaient avec des lances, des épées à la main. La

voix récitait en chantant des défis, des accents de triomphe, des invocations à la gloire, à l'amour de la patrie. Le geste, l'attitude et les pas peignaient la haine, la colère, la joie de la victoire.

— C'était tout un drame! s'écria Édouard.

— Oui, oui, drames terribles à voir souvent, car les acteurs sentaient les choses qu'ils exprimaient. La danse théâtrale peut en donner une idée. »

Il était six heures à peu près, lorsque la voix du matelot en vigie interrompit les danses des marins, les conversations du gaillard d'arrière, et donna à tous une vive émotion.

« Terre à l'avant! terre!

— C'est le nouveau monde, c'est l'Amérique, s'écria le docteur. Figurez-vous ce que ce mot *terre* dut faire éprouver à l'équipage fatigué et désespéré de Christophe Colomb, qui lui-même sentait fléchir son courage. »

Le capitaine avait, pour obéir à un désir de madame de Belmont, été chercher sa longue-vue; mais la belle Parisienne lui rendit bientôt l'instrument en disant :

« Je ne distingue rien.

— Vos yeux sont obscurcis par des larmes, madame, dit-il, et d'ailleurs il faut être marin pour re-

connaître la terre dans cette ligne bleuâtre qui se confond avec l'horizon. »

La joie et l'attente agitaient tous les visages, et donnaient aux mouvements une activité nouvelle. Les uns allaient revoir des êtres chéris ; les autres, se reposer des fatigues de la traversée.

« Oh ! docteur, s'écria Henriette, contez-nous quelques-unes de ces histoires que vous dites si bien ; elles nous feront paraître moins long l'espace qui nous sépare encore de notre père..

— Il ne me revient rien à la mémoire en ce moment, mademoiselle, répondit le docteur ; mais, si vous le permettez, je vais appeler maître Joseph, c'est le conteur du navire.

— Jean, dit le capitaine au mousse que l'on avait envoyé chercher le vieux matelot, va prendre dans ma cabine une bouteille de rhum et un petit verre. Maître Joseph ne peut pas conter sans boire. »

Le matelot salua rapidement et répondit :

« Dame ! capitaine, ça donne des idées. »

Lorsque maître Joseph eut pris deux ou trois petits verres de rhum, et mis à peu près une once de tabac que lui présenta le capitaine Mercier, dans sa joue gauche, il commença ainsi :

## HISTOIRE

### DE MAITRE JOSEPH.

L'événement de ma vie que je me rappelle avec le plus de plaisir, dit-il, c'est d'avoir fait partie de l'équipage de la *Favorite*, jolie corvette, qui vogua avec la *Belle-Poule* pour aller chercher les cendres de notre empereur.

C'est que, voyez-vous, dit Joseph en s'interrompant, le matelot chérit la mémoire de l'empereur, tout comme s'il avait partagé la gloire de ce temps-là. Mais dans nos souvenirs il n'y a pas tant d'orgueil : Napoléon n'était pas avec nous, et les Anglais avaient la mer pour eux; le diable s'en mêlait!

« Continue ton récit, Joseph, dit le capitaine; et passe tes commentaires.

— Laisse-le faire, dit le docteur; si tu veux le contraindre à parler à ton gré, il s'embarrassera. »

— Eh bien! reprit maître Joseph, j'ai eu l'honneur de dire à la compagnie que j'étais embarqué à bord de la *Favorite*. Nous sortîmes du port de Toulon le 7, au coucher du soleil; la jetée, la côte, les murs de la ville étaient couverts de monde. On agitait des mouchoirs, on nous envoyait des adieux, on faisait

des vœux pour nous, et tout cela parce que nous allions prendre aux Anglais les restes du grand homme.

Le 15, nous aperçûmes Gibraltar, les colonnes d'Hercule et la côte d'Afrique; c'était beau à voir, si Gibraltar n'était pas aux Anglais! Le 16, nous mouillâmes dans la rade de Cadix, ville d'Espagne; je dis ça, parce que la compagnie n'a peut-être pas navigué dans ces parages; dame, quand on n'a pas voyagé, on ignore bien des choses! Donc, nous étions à Cadix. Jolie ville, ma foi, où l'on voit des balcons, de jolies jeunes filles aux yeux noirs et de belles fleurs aux vives couleurs. Il y a là des églises qui faisaient l'admiration de nos officiers, et où l'on ne voit ni bancs ni chaises; ce peuple religieux ne pense pas que l'on doive avoir toutes ses aises dans la maison du Seigneur et qu'on doive y être autrement qu'à genoux.

Nous nous arrêtâmes encore à Funchall, qui est la seule et unique ville de l'île de Madère, pays de bon vin. Le 26, nous jetâmes l'ancre dans le port principal de Ténériffe. Le prince de Joinville et les officiers gravirent le pic; mais, comme il fallait y aller à cheval ou à dos de mulet, votre serviteur n'en fut point.

Quant à moi, je n'ai jamais pu me tenir sur ces bêtes-là, dit Joseph, s'interrompant encore pour don-

ner cours à ses digressions, et je ne comprends pas qu'on se serve des jambes d'un autre animal pour aller où l'on veut. Mais chacun a son idée.

Comme je n'ai pas été grimper sur le pic de Ténériffe, je ne vous en parlerai pas. Le 2 août, nous quittâmes ces parages, et nous passâmes le tropique du Cancer le 4. Le 8, nous fûmes à la hauteur des îles du cap Vert. Sur la côte d'Afrique, nous aperçûmes notre comptoir du Sénégal, où l'on vend des dents d'éléphant et des plumes d'autruche. La chaleur était excessive ; nous haletions comme des chiens qui auraient couru une bordée sur leurs pattes. Le 20, nous passâmes sous la ligne, et, dame ! nous eûmes la fête ! Il fallut que les passagers et tous ceux qui n'avaient pas été baptisés s'y prêtassent de bonne grâce. L'eau ruisselait partout ! Le prince, les officiers furent trempés comme nous. C'étaient des rires sans fin, des sauts, des luttes, des plaisanteries échangées ; tout cela joyeusement, de bonne amitié.

Le 28, nous touchâmes aux côtes du Brésil, à Bahia ; c'est de ce pays que viennent le sucre, le coton, le café, et autres fadaises dont le matelot se passe fort bien.

En quittant Bahia, nous fîmes provision de fruits et

autres aliments non salés, car nous ne devions plus relâcher qu'à Sainte-Hélène. Aux tropiques du Capricorne, nous trouvons les vents variables, et plus loin les vents alizés qui nous conduisent à l'île fatale.

Le 7, la vigie crie : « Terre! »

Tout l'équipage tressaillit, et tourna les yeux du côté désigné : c'était là que dormait depuis vingt ans la grande ombre de l'empereur, sombre et chagrine sous le poids de la terre de l'exil.

Le soir approchait et il faisait presque nuit, lorsque les flancs noirs et sauvages des rochers menaçants qui entourent l'île s'élevèrent devant nous. Nous étions silencieux et pensifs, regardant la prison de Napoléon à travers la brume. Il nous semblait voir la forme du grand homme se glisser sur les rochers escarpés et se pencher sur l'abîme; ses bras étaient croisés sur sa poitrine, son profil sévère se dessinait sur le fond du ciel, et son regard d'aigle cherchait cette France pour qui il avait tant fait et qu'il avait tant aimée!

Le 8 octobre, nous étions solidement mouillés sur deux ancres dans la rade de Sainte-Hélène. On ne nous avait pas commandé le silence, mais chacun parlait bas. Nous nous rappelions les guerres gigantesques de la République et de l'Empire; nous par-

lions de gloire, de combats, de Napoléon enfin !

Les saluts furent échangés entre la frégate la *Belle-Poule*, la *Corvette*, la *Favorite* et les forts du port.

On mit les embarcations à la mer, et le prince et quelques officiers descendirent à terre.

Deux ou trois jours se passèrent en préparatifs pour la translation des cendres. On ne nous permit d'aller à terre que cinq et six à la fois. Nous nous rendîmes ainsi en petits groupes à la tombe de l'empereur.

Nous descendîmes, quelques camarades et moi, quand vint notre tour, dans une vallée profonde : quelques cyprès et une grille en fer entourant trois dalles, telle était la tombe de celui qui avait commandé au monde !

Nous avançâmes en silence et avec respect, le chapeau à la main, les traits émus, la poitrine oppressée. Jamais souverain sur son trône ne parut plus saint et plus imposant aux yeux des hommes que nous parut cette tombe simple et silencieuse.

J'essuyai avec le revers de ma main, sur mes joues hâlées, les seules larmes qui y aient jamais coulé.

Puis nous allâmes visiter Longwood, où l'illustre victime expia sa gloire et la nôtre !

En nous rendant à Longwood, nous avons passé près de la maison qu'habita le général Bertrand, ce compagnon fidèle et dévoué de l'empereur.

Longwood, la dernière demeure de Napoléon, se présenta bientôt à nos regards. En voyant ce lieu triste, aride, morne, semé, par-ci par-là, de quelques arbres grêles et rabougris, l'indignation rentra dans nos cœurs et remplaça la mélancolie qui nous avait envahis au tombeau.

Les jardins et la maison sont dégradés et presque en ruines. Le salon où est mort le grand empereur est devenu un moulin à moudre de l'orge! Rien ne rappelle l'illustre captif et sa longue agonie.

En entrant dans le jardin, on nous montra le banc où l'empereur aimait à s'asseoir, le petit balcon peint en vert où il s'appuyait, le carré où il avait cultivé des fleurs.

« Oh! s'écria Joseph en étendant ses mains avec un geste de menace si énergique, qu'il fit tressaillir ceux qui l'écoutaient; oh! dans ce moment, si j'avais tenu à bout de bras le bourreau de l'empereur... l'infâme Hudson-Lowe... je lui aurais arraché les entrailles! »

Ce fut dans la nuit du 14 octobre que l'on commença l'exhumation. Le prince de Joinville, le géné-

ral Gourgaud, qui avait accompagné l'empereur à Sainte-Hélène, le baron Las Cases, le comte Chabot, l'abbé Coquereau, M. Marchand, ancien valet de chambre de Napoléon, le docteur Guillaud, plusieurs autres personnes dont je ne me rappelle pas les noms à cet instant, étaient présents à cette imposante scène.

A minuit et demi, les quatre grilles qui entouraient le tombeau furent arrachées ; ensuite on retira les dalles. La terre fut enlevée de dessus le caveau à une profondeur de six pieds. A quatre heures du matin, arrivé à la large pierre qui le ferme, on mit près de trois heures à la desceller; vers sept, cette pierre est enlevée, et le caveau est ouvert.

Nous attendions dans le recueillement et le silence pendant ce long et pénible travail. Lorsque la tombe fut ouverte et que nous aperçûmes le cercueil de l'empereur, un mouvement plus prompt que la pensée plia nos fronts, et nous saluâmes ses restes avec une douleur et une piété filiales.

Le cercueil fut porté avec des soins religieux dans une tente dressée près de là. Dès la veille, on y avait apporté le sarcophage, envoyé de Paris.

Après avoir ouvert le troisième et dernier cercueil,

qui renfermait le corps de l'empereur, on vit un drap de satin que le docteur enleva avec précaution : Napoléon parut aux regards des spectateurs émus.

Sa belle tête était admirablement conservée; son front semblait rayonner encore du feu de son génie; sa lèvre supérieure, légèrement relevée, laissait voir des dents d'une blancheur éclatante; sa main, petite et potelée comme celle d'une femme, ne portait pas la moindre trace de la mort.

A l'aspect de ces traits si nobles et si imposants, malgré leur immobilité, des larmes jaillirent de tous les yeux. L'admiration, le respect, l'amour de sa mémoire, remplissaient nos cœurs.

Ah! si ce regard éteint avait pu se ranimer, si cette bouche glacée eût pu encore prononcer ces mots : « France, gloire, victoire! » Napoléon eût retrouvé près de lui des hommes prêts à mourir pour lui et la patrie!

Le sarcophage, couvert du drap mortuaire en velours violet, aux abeilles d'or, portant la couronne et le chiffre impérial, fut placé sur un char tendu en drap noir. Quatre chevaux, couverts de crêpe, la tête ornée de plumes noires, traînaient le char funèbre. Des soldats anglais formaient l'escorte.

L'abbé Coquereau, en grand costume ecclésiastique, accompagné d'enfants de chœur, marchait devant. Le lourd roulement du tambour, la détonation des canons des forts, qui tiraient toutes les cinq minutes, furent les seuls sons qu'on entendit pendant la marche.

Lorsque le char arriva à l'embarcadère, le gouverneur de l'île, au nom du gouvernement anglais, s'adressa à S. A. R. le prince de Joinville, et lui remit, comme au représentant de la France, les précieuses dépouilles de l'empereur.

Le prince et ses aides de camp descendirent dans la grande chaloupe de la frégate pour y recevoir le cercueil, et le prince prit lui-même le gouvernail.

Le soleil disparaissait à l'horizon quand les restes du grand homme se trouvèrent sous ce drapeau qu'il avait porté au bout du monde.

Des salves d'artillerie accueillirent le cortége : le cercueil fut placé sur le pont, près d'un autel adossé au mât d'artimon, surmonté de faisceaux d'armes et de drapeaux tricolores.

Le lendemain, après la messe, le cercueil fut descendu dans la chapelle ardente, et nous nous préparâmes à partir.

Jusqu'à ce moment, l'attitude du prince avait été

digne et simple; son recueillement et son émotion devant le cercueil avaient donné à son visage et à ses gestes une tristesse pensive et contenue.

Mais revenu sur sa belle frégate, il redevint le marin hardi, actif et résolu, fier de la mission glorieuse dont il était chargé.

Le 15 octobre, nous appareillâmes.

Le 30, nous rencontrâmes un navire hambourgeois, qui apprit au commandant qu'il y avait probabilité de guerre prochaine entre la France et l'Angleterre.

Le prince appela son état-major, et annonça son intention de faire sauter la frégate plutôt que de laisser tomber encore entre les mains des Anglais les restes de l'empereur.

Des cris unanimes de *vive la France! vive le prince de Joinville!* firent résonner la frégate.

Le commandant pouvait compter sur son équipage; et si le branle-bas de combat eût été ordonné, nous eussions bien soutenu l'honneur de la marine française et la gloire de protéger le corps de notre empereur.

Le reste du voyage s'accomplit sans accident, et nous eûmes la joie de voir la dépouille de Napoléon reposer sur le sol de la France.

Arrivé à Cherbourg, comme j'avais commis une faute contre la discipline, le capitaine ne me donna point la permission d'accompagner le cortége funèbre à Paris.

Je jurai bien un peu à demi-voix, mais il fallut me soumettre. »

Le capitaine du *Foudroyant* versa un dernier verre de rhum au brave matelot, et le renvoya sur le gaillard d'avant, où il se rendit, tout fier d'avoir été écouté par les officiers et de belles dames.

Le bâtiment avançait rapidement, et les passagers purent bientôt voir la terre. Le temps était magnifique, et le capitaine fit servir le déjeuner sur le pont, sous la grande tente que l'on étendait sur l'arrière du navire. La conversation était interrompue d'exclamations, de rêveries, de silence. Madame de Belmont pensait à son mari en répondant à quelque observation spirituelle du docteur, et répondait des choses qui n'avaient point rapport à ce que le docteur lui avait dit. Henriette interrogeait ses souvenirs, et cherchait à se rappeler les traits de son père. Édouard, assis sur les bastingages, à côté de Jean, se penchait avec grâce sur l'épaule du mousse, et gardait le silence. Comme Jean n'était pas bavard, et qu'il promenait

ses regards pensifs sur la mer d'un air rêveur, ce silence pouvait durer longtemps. Ces deux jeunes gens formaient un contraste frappant. Édouard était grand et élancé ; sa taille et ses mouvements étaient pleins de cette grâce acquise dans le monde poli et élégant de Paris ; son visage, un peu long, était blanc et légèrement rosé ; ses yeux étaient doux, spirituels et intelligents ; la hardiesse de son front ôtait à ses traits ce qu'ils avaient d'efféminé ; sa main blanche et effilée ressortait sur la chemise bleue du mousse ; son pied, élégamment chaussé, était posé à côté des pieds nus du jeune Breton.

Jean était brun et hâlé ; son front carré, ses longs cheveux, ses traits durs et énergiques annonçaient sa race ; sa lèvre supérieure, ombragée d'un léger duvet noir, se relevait, lorsqu'il parlait, avec un mouvement de fierté, et découvrait des dents blanches et aiguës ; son regard était expressif et étincelant. Doux et triste habituellement, ses grands yeux noirs lançaient des éclairs sombres lorsque quelque vive émotion l'agitait.

Le docteur les montra à madame de Belmont, qui sourit doucement. « Je suis heureuse, docteur, dit-elle, que vous vous soyez chargé de l'avenir de Jean. Je crois que la carrière que votre

bonté lui ouvre est ce qui peut le mieux lui convenir.

— Je voudrais, reprit la belle Parisienne au bout d'un instant, que vous me promettiez d'avoir recours à nous si votre protégé en a besoin.

— Je vous le promets, madame. »

La sœur Catherine causait avec madame de Mercy. et la négresse Judith, assise sur une natte, tenait l'enfant de madame de Mercy endormi sur ses genoux. Aristide était grimpé dans un mât. Jenny, qui s'était levée de meilleure heure que de coutume, dormait sur des coussins où était venu aussi se coucher le beau Neptune, qui aimait ses aises. La jolie tête de la jeune fille était gracieusement posée sur le poil noir et luisant du brave chien, qui n'osait remuer de peur de déranger la charmante dormeuse.

Peu à peu les côtes devinrent distinctes : on put reconnaître le rivage, distinguer le port, voir les nombreux vaisseaux qui y étaient abrités. Les monuments. les maisons devinrent visibles, et sur les quais on voyait remuer de petits points noirs et frêles : c'étaient des hommes, ces êtres si petits dans l'espace, mais si grands par l'intelligence. A six heures, comme le capitaine l'avait annoncé, le *Foudroyant* entra dans le port de New-York et jeta l'ancre.



## CONCLUSION.

New-York est bâtie à l'extrémité méridionale de l'île Monhalton, sur une magnifique baie et à l'embouchure de l'Hudson. C'est la ville la plus peuplée et la plus commerçante de toute l'Amérique et le plus grand entrepôt de l'industrie anglo-américaine. Sa population monte aujourd'hui à trois cent cinquante mille âmes environ. Il y a un évêché catholique. La

ville est bien bâtie; ses rues sont larges et droites. Quelques édifices remarquables attirent les regards du voyageur, tels que le New-York-Exchange, espèce de banque, l'hôtel de ville, la prison, la cathédrale catholique, les églises de Saint-Jean, Saint-Paul, etc, les théâtres, les hospices.

Cette ville souffrit d'un terrible incendie qui, en 1835, consuma plus de cinq cents maisons; mais il ne reste plus aujourd'hui de traces de ce désastre.

Les États-Unis forment une république; un président est élu tous les quatre ans. Une chambre élective et une assemblée appelée le sénat sont investies de la puissance législative, et gouvernent en certains cas le président lui-même.

Les Américains des États-Unis sont les descendants des colons anglais qui allèrent s'établir dans cette partie du monde. En 1778, les Américains se révoltèrent contre la mère-patrie, qui les exploitait, et s'affranchirent de son joug. Le général Washington devint célèbre dans cette guerre autant par ses vertus et son patriotisme que par sa valeur. Le général Lafayette et plusieurs autres Français prirent part à cette guerre, et s'y firent remarquer par leurs talents et leur bravoure. L'illustre et savant Benjamin Franklin se mon-

tra aussi bon patriote qu'il était grand dans sa carrière scientifique. C'est à Franklin que l'on doit la découverte du paratonnerre.

Aussitôt que le *Foudroyant* fut entré dans le port, madame de Belmont aperçut son mari, qui l'avait reconnue, et agitait un mouchoir. Quand l'ancre fut jetée, une barque se détacha du quai, et en quelques secondes M. de Belmont fut dans les bras de sa femme et de ses enfants, transportés de joie de le revoir.

Judith chercha dans la foule, reconnut son mari, et le montra à son fils. Aristide ne put calmer son impatience jusqu'au départ d'un canot : il ôta sa veste, se jeta à la mer, et fut bientôt près de son père.

Jenny ne vit pas sa tante, et restait pensive auprès de Jean, qui contemplait avec insouciance la scène animée qu'il avait sous les yeux : la nature seule éveillait en lui des émotions poétiques.

« Mon père ! s'écria Édouard en lui montrant le mousse, c'est à ce jeune homme que je dois le bonheur de te revoir ; il m'a sauvé la vie ! »

M. de Belmont embrassa Jean, et lui fit, avec les plus vives instances, les mêmes propositions que madame de Belmont lui avait faites ; mais rien ne tenta

le Breton : il remercia avec reconnaissance, et dit en souriant au docteur :

« Monsieur, je suis déjà récompensé au delà de mes mérites. »

En quittant le navire où ils avaient passé des moments si agréables, et où ils avaient trouvé de nouveaux amis, madame de Belmont et ses enfants serrèrent la main du capitaine et du docteur. M. de Belmont pressa vivement ces messieurs de venir le voir. et les invita à dîner pour le lendemain.

Madame de Belmont ne voulut pas que M. et madame de Mercy et la sœur Catherine eussent d'autre logement que sa maison pendant le temps qu'ils avaient encore à passer en attendant le départ du *Foudroyant*, sur lequel ils devaient retourner en Europe. Jenny accompagnait la belle Parisienne, qui n'avait pas voulu qu'elle la quittât jusqu'à ce que la jeune fille fût entre les mains de sa tante.

Judith, en s'éloignant avec son fils et son mari, reçut l'invitation d'aller voir la famille Belmont.

Madame de Belmont fit conduire Jenny chez sa tante miss Arabella, qui était très-souffrante, et qui reçut sa nièce avec beaucoup d'affection. La bonne Fanny pleura de joie de revoir sa jeune maîtresse.

Huit jours après, M. et madame de Belmont, avec Édouard et Henriette, accompagnèrent M. et madame de Mercy et la sœur Catherine à bord du *Foudroyant*, qui était sur son départ.

Timothée, Judith et leur fils les attendaient sur le quai pour dire un dernier adieu à la bonne et charmante religieuse.

Dix ans après les événements que nous venons de raconter à nos jeunes lecteurs, dans un salon richement meublé, mais fort en désordre, étaient M. et madame de Belmont, occupés à diriger des domestiques qui emballaient dans des caisses des objets précieux.

Un domestique entra, et annonça qu'un jeune homme de fort bonne mine demandait à parler à M. de Belmont. Celui-ci ordonna qu'il fût introduit.

Au même instant parut à la porte du salon un officier de la marine française, qui salua avec une grande émotion madame et mademoiselle de Belmont.

« Vous ne me reconnaissez pas? dit-il d'une voix douce et grave.

— Jean! » s'écria Henriette; puis, rougissant de cette exclamation, elle baissa à terre ses beaux yeux bleus.

— Jean ! répéta madame de Belmont en lui tendant la main.

— Oui, madame, Jean le mousse, Jean le sauvage, devenu enseigne de vaisseau, grâce aux bontés, à l'affection, au dévouement du respectable docteur Gaubert.

— Édouard ! s'écria Henriette en appelant son frère, qui était dans une pièce voisine, voici monsieur Jean ! »

Édouard s'élança au cou du jeune homme. Lorsque les premiers moments de joie et de surprise furent passés, on se prit à s'examiner mutuellement.

Les deux gens étaient bien changés ; tous deux étaient devenus des hommes. Édouard, toujours élégant et délicat, avait pris l'air sérieux d'un homme occupé chaque jour de graves affaires. Jean avait perdu un peu de cette réserve qui le caractérisait étant enfant ; son corps était développé, ses manières étaient polies et prévenantes. Cependant l'expression de son regard était peu changée ; c'était toujours la même douceur mélancolique sous laquelle se révélait, par des éclairs passagers, le feu d'une âme fière et enthousiaste.

« Le docteur Gaubert, ainsi que le capitaine du *Fou-*

*droyant*, dit Jean en réponse à une question de madame de Belmont, ont pris leur retraite : le capitaine s'est marié, et le docteur vit avec eux, entouré de l'estime et de l'amour de tous.

— Et ton père, ta mère, ta sœur? reprit madame de Belmont.

— J'ai été les voir il y a peu de temps; ils sont bien et aussi heureux qu'il dépend de moi. Ma sœur est toujours la même, un ange béni du ciel. Le bon M. Morel pleura de joie en me voyant revêtu de ce brillant uniforme. Et ma marraine, qui a perdu son fils, et qui n'a pas d'autre héritier, m'a nommé comme devant recueillir son immense fortune.

— Ah! tant mieux! s'écria Édouard; tu es bien digne d'être heureux! »

La porte s'ouvrit, et une belle jeune fille s'avança en souriant.

« Je te présente ma fiancée, mademoiselle Jenny, dit Édouard; ne la reconnais-tu pas?

— Mademoiselle est tellement embellie que j'avoue ne l'avoir pas reconnue, dit Jean en s'inclinant avec grâce.

— Mon cher, dit Édouard, tu es devenu un cavalier parfait.

— Mais, dit Jean, il me semble que vous faites des préparatifs de départ. Quittez-vous New-York?

— Oui! s'écria M. de Belmont. J'ai enfin acquis, avec l'aide de mon fils, une fortune suffisante à nos désirs; nous retournons dans notre patrie jouir du fruit de notre travail.

— Alors, si vous le permettez, monsieur, dit le jeune enseigne, nous ferons le voyage ensemble, car je ne suis venu en Amérique que pour vous voir. »

« Vous partez bientôt? demanda Jean.

— Dans quinze jours à peu près, aussitôt après le mariage de mon fils. Jenny est orpheline; sa tante, qui est morte il y a deux ans, nous la légua avec sa fortune : rien ne la retient ici.

— Rien! s'écria la jeune fille, puisque mon père, ma mère, ma sœur... et mon époux partent avec moi.

— Et la bonne Judith? demanda Jean.

— Elle est veuve, et elle est attachée à mon service plutôt comme amie que comme femme de chambre. répondit madame de Belmont. Son fils est entré dans la marine marchande américaine, et s'y est distingué.

— A mon tour de vous donner des nouvelles, dit

Jean en souriant. La sœur Catherine est à Paris, dans un hôpital où elle donne l'exemple de toutes les vertus. Dix ans ont passé sur sa tête sans altérer ses beaux traits, où rayonne une inépuisable bonté. M. de Mercy a acquis une grande réputation comme artiste, et il vit heureux avec sa femme. Ils seront tous bien heureux de vous revoir. J'ai vu au jardin des Tuileries, peu de jours avant mon départ, un beau et noble vieillard, M. de Grave, qui, malgré son grand âge, marche comme un jeune homme.

« Oh ! bon oncle ! s'écria Henriette, lui aussi sera content de nous revoir ! »

Quelques jours après ce premier entretien, Édouard et Jean se promenaient sur la jetée, lorsque tout à coup le jeune de Belmont saisit la main de son ami et lui dit :

« Jean, n'as-tu rien à me dire... rien à me demander ?

— Non... dit le jeune enseigne avec quelque embarras, non... »

Une expression de tristesse se répandit sur le visage d'Édouard, qui murmura :

« Pourtant, j'aurais été si heureux de te nommer mon frère !...

— Que dis-tu, Édouard! s'écria vivement Jean ; parle... parle... je t'en supplie.

— Eh bien! dit Édouard, j'avais rêvé une alliance entre mon meilleur ami et une sœur chérie... »

Jean saisit la main de Belmont, et lui dit avec une émotion croissante : « Est-ce que cela est possible ?

— Si cela vous convient à tous deux, je crois que mon père et ma mère n'y mettront pas d'obstacle. Quant à moi, c'est mon vœu le plus ardent.

— Tu crois que M. et madame de Belmont me donneraient leur fille, à moi, au fils d'un pêcheur?...

— Mon père et ma mère ont l'âme trop élevée pour avoir d'absurdes préjugés. Et d'ailleurs, ton rang dans la marine, l'avenir qui se présente pour toi, feraient de toi un parti convenable.

« Je ne parle pas ici, continua Édouard, de ton cœur, de tes qualités, de ton intelligence, qui te rendent digne d'obtenir la main d'une reine; je réponds seulement à ton objection.

— Mais... mademoiselle Henriette?... dit Jean timidement.

— Henriette a pour toi une grande estime.

« Ainsi, continua Édouard, tu m'autorises à en parler à mon père ?

— Oh ! Édouard ! s'écria Jean, qui ne songea point à essuyer deux larmes qui coulèrent sur ses joues brunes, en retour de la vie que je t'ai conservée, tu me donneras le bonheur ! C'est moi, à présent, qui serai ton obligé...

— Allons, enfin tu m'as ouvert ton cœur ! s'écria gaiement Édouard. J'y voyais clair, va ! mais je voyais aussi que ta timidité t'empêcherait de parler d'ici longtemps, et moi je voulais que nos deux mariages se fissent le même jour. »

Édouard communiqua à son père et à sa mère l'entretien qu'il avait eu avec Jean. M. et madame de Belmont, heureux de confier le bonheur de leur fille chérie à un homme bon, brave et rempli d'intelligence, donnèrent leur consentement avec joie.

Le même jour, au pied du même autel, un vénérable prêtre bénit les deux jeunes couples.

Le lendemain, ils furent tous en route pour l'Europe, où ils eurent le bonheur de retrouver leurs amis, qui les attendaient avec impatience.

FIN.

